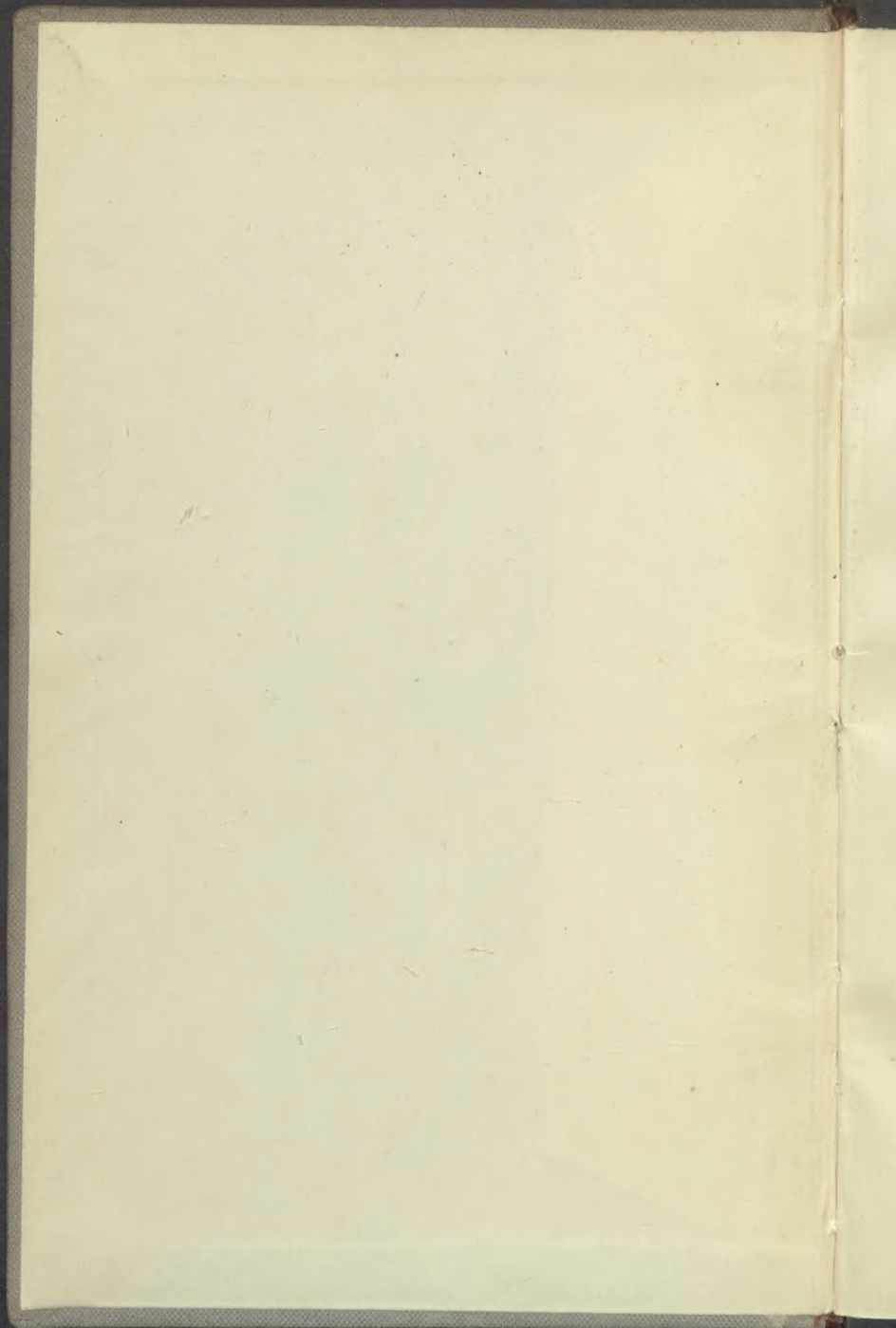
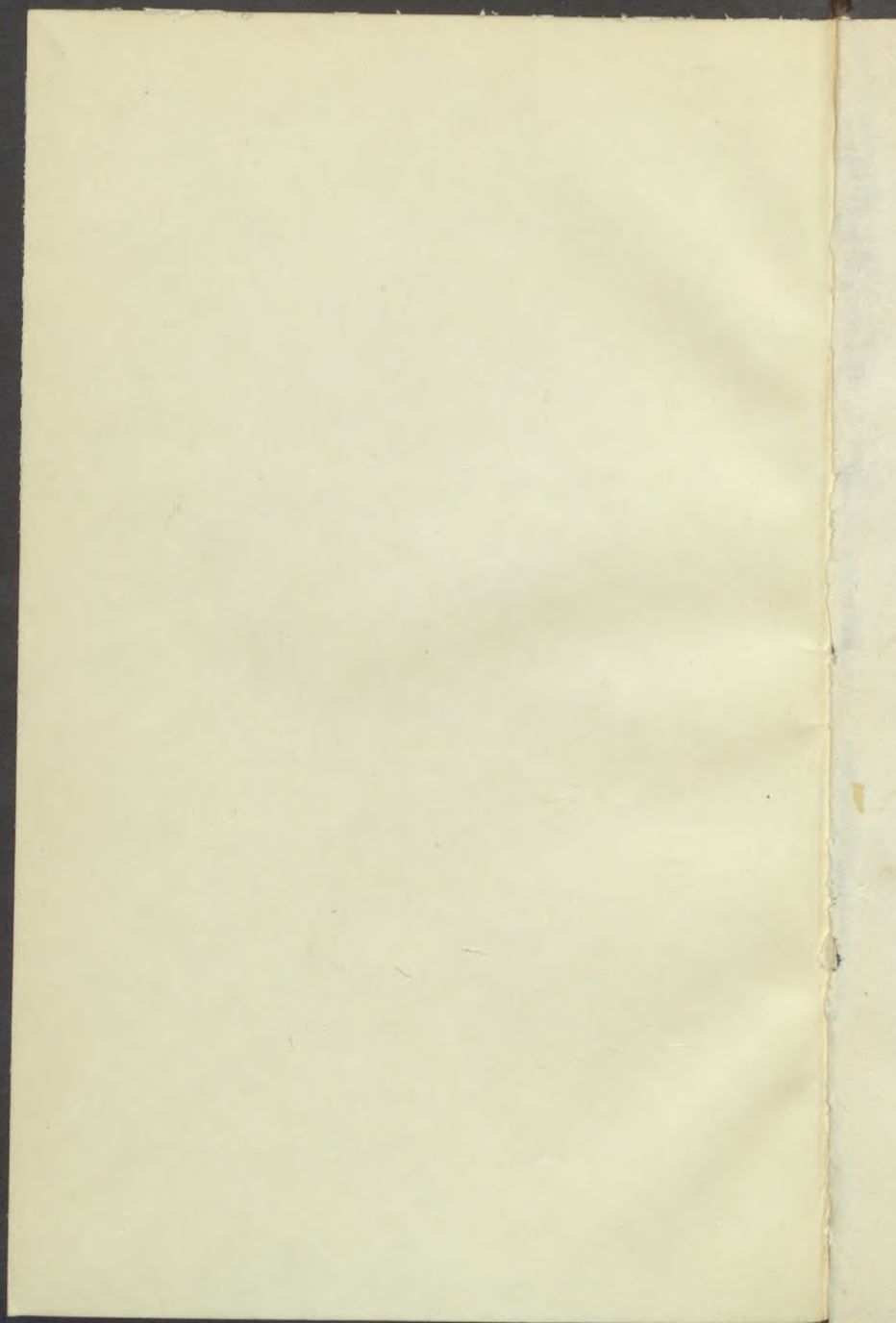
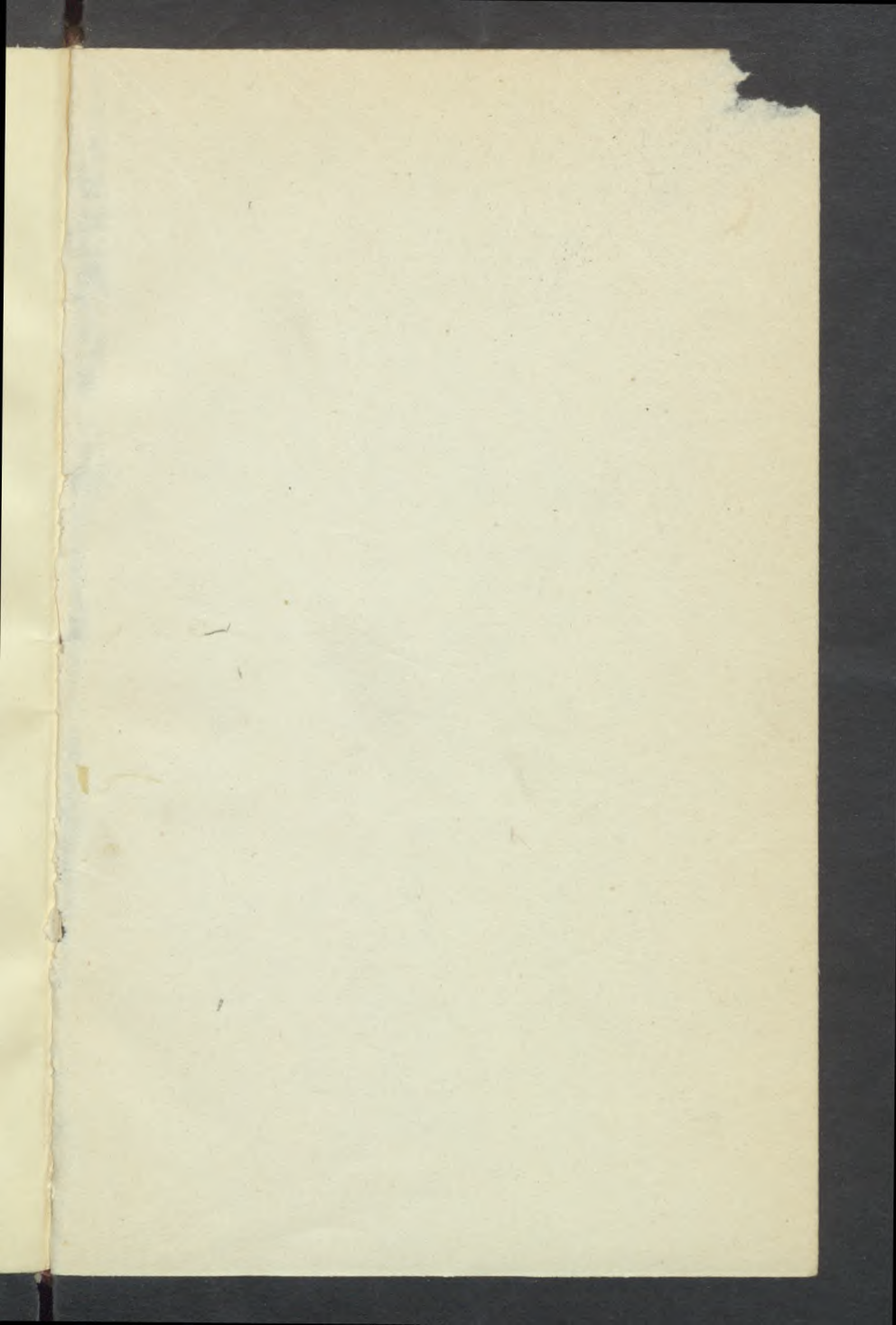


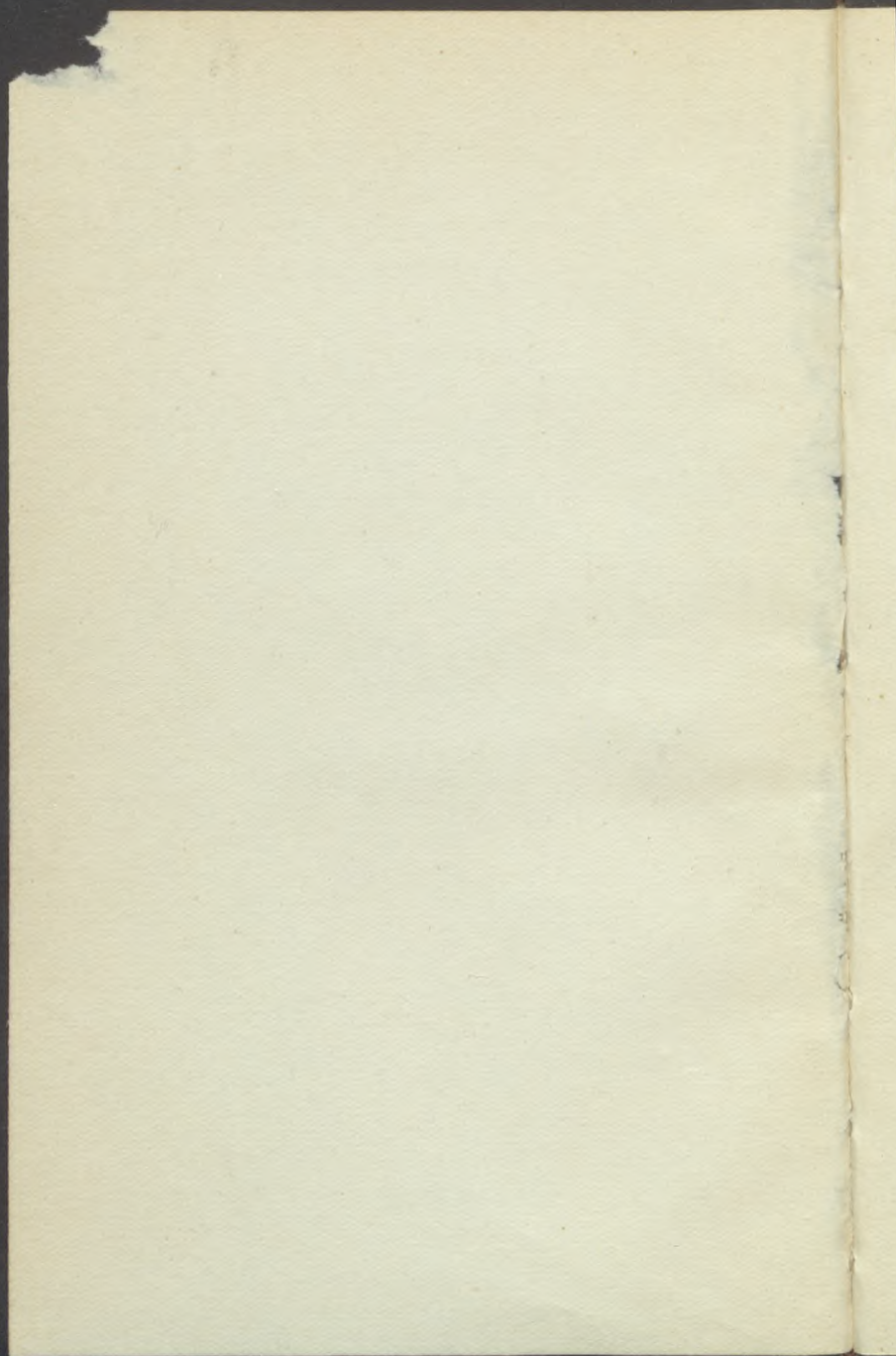
250489



12







LISZT

ou le roi Lear de la Musique

DU MÊME AUTEUR

- La Bibliothèque de Matthias Corvin.
Société Française de Reproductions de
Manuscrits à Peintures, 1923.
Jacopo de Barbari, le Maître au Caducée.
Van Oest, 1925.
Beethoven, Vie intime.
Émile-Paul, 1926.
Christophe Colomb, ou l'Heureux Génois.
Émile-Paul, 1927.
Hélène en Égypte.
Marcelle Lesage, 1928.
Vie de Mozart.
Les Portiques, 1934.
Rembrandt, Firmin-Didot et Cie, 1935.

ANDRÉ DE HEVESY

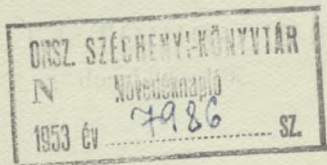
LISZT

ou le roi Lear de la Musique



LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
56, rue Jacob

250489

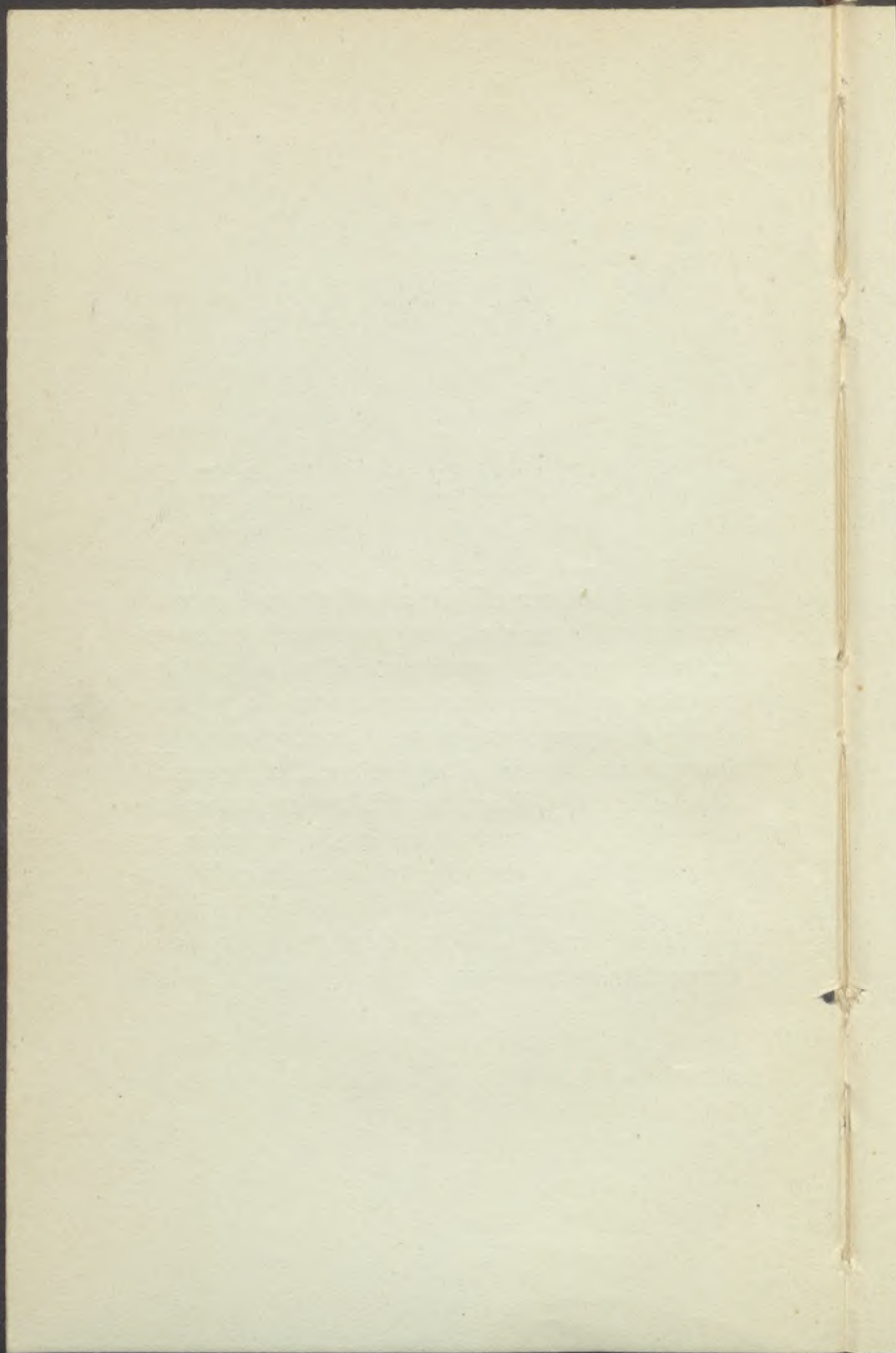


AVANT-PROPOS

C'est une des plus belles et des plus nobles âmes que j'ai rencontrées sur terre.

LAMENNAIS.

Que d'hommes célèbres qui ne sont que les parents pauvres de leur propre génie; considérés de près ils paraissent diminués. D'autres, au contraire, ont au moral la physiologie de leur talent. Tel fut le cas pour Liszt. Dans son enfance, il approcha Beethoven; à l'âge d'homme, il secourut Wagner proscrit et méconnu. Il traversa le siècle comme un fleuve. Il fut si grand et si humain qu'il faudrait le peindre comme on représentait les saints au moyen âge: dépassant la foule d'une tête.



I

LA BERGERIE DE DOBORJAN

Imaginez cinq mille moutons se serrant les uns contre les autres dans la moiteur d'une immense étable. De faibles piétinements, quelques bêlements plaintifs: puis le silence se fait dans la bergerie de Doborjan. La nuit est obscure; elle sent la poussière et l'acacia. Un faisceau de lumière filtre au travers d'une fenêtre de la spacieuse bâtisse. A l'intérieur de la pièce, basse de plafond, aux murs blanchis à la chaux, on aperçoit trois images accrochées à la cimaise: au milieu, une Vierge noircie, dédiée à Donna Maria d'Avalos; à droite, le mufle léonin de Beethoven; à gauche, le tendre visage de Mozart. Sous le regard de cette singulière trinité, un homme et une femme se tiennent penchés sur un berceau, celui de l'enfant unique si longtemps désiré. Le petit dormeur respire doucement. Sa

figure allongée a quelque chose de légèrement ovoïde; on eut dit qu'avant de le mettre au monde, la pensée de sa mère avait été vivement préoccupée de tous ces petits moutons dont son mari avait la garde.

Adam Liszt, issu d'une famille de hobereaux dépourvue de biens, avait débuté en qualité d'instituteur de village et finit par obtenir une modeste situation de comptable dans l'administration des domaines du prince Esterhazy, à Kismarton ou Eisenstadt, à quelques postes de Presbourg.

Les Esterhazy tenaient le premier rang dans la noblesse de Hongrie; leur château valait bien des résidences royales. Les voyageurs vantent la beauté de ses jardins, la variété des serres, la splendeur du mobilier, la perfection de l'orchestre.

En effet, au goût de la magnificence, les Esterhazy joignaient la passion de la musique; au cours du XVIII^e siècle, tous les représentants de cette maison furent mélomanes. Ils entretenaient un grand nombre de musiciens et engageaient de préférence des serviteurs maniant un instrument, aptes à renforcer l'orchestre. Les musiciens princiers portaient livrée bleue, bas blancs, cheveux tressés et poudrés.

Nicolas Esterhazy, le maître d'Adam Liszt, surpassait ses aïeux dans le goût de l'art sonore. Beethoven et les plus illustres compositeurs du temps furent ses hôtes. Il s'attacha Hummel, rappela de Londres Haydn et le mit à la tête d'une chapelle de quatre-vingts exécutants.

Lorsque le prince Nicolas donnait un bal, il n'admettait pas que ses musiciens y parussent autrement qu'en qualité d'invités. Un orchestre de fortune convoqué pour l'occasion exécutait les contre-danses.

Adam Liszt vivait dans la familiarité des artistes du prince. Il n'y avait pas grande différence entre leur condition et la sienne; la bonhomie de ces braves gens et les dispositions musicales du comptable faisaient le reste. Celui-ci avait essayé la composition et tâtait de plusieurs instruments, si bien que Haydn l'honora de son amitié. Quant à Hummel, il alla jusqu'à admettre le jeune dilettante dans le quatuor qu'il avait organisé avec quelques amis.

Aussi ne fut-ce pas sans regret qu'Adam Liszt quitta en 1810 le château, désigné pour remplir les fonctions de *ovium rationista*, littéralement «comptable des moutons», — surveillant de la bergerie que le prince entre-

tenait dans son domaine de Doborjan ou Raiding.

A cette époque, en Hongrie, les seigneurs terriens tiraient leur revenu le plus considérable du produit de la laine. Ils possédaient des troupeaux innombrables. On raconte que Nicolas Esterhazy paria un jour avec un certain lord, qu'il avait plus de chiens de berger que l'Anglais ne possédait de moutons. Et le prince gagna son pari.

La nouvelle situation d'Adam Liszt lui permit de fonder un foyer. A peine établi à Doborjan, il épousa Anna Lager, fille d'un mercier des environs de Vienne, Autrichienne brune, gaie et pieuse. La nuit du 23 octobre 1811, elle lui donna un fils; il reçut le prénom de Franz. Les contemporains rapportent que, cette nuit-là, une comète avait traversé le ciel.

L'enfant grandit dans ce village perdu. Son père gouvernait en maître absolu une centaine de serfs et cinq mille moutons. Il conservait jusque dans sa famille le ton autoritaire inhérent à ses hautes fonctions. Mais Mme Liszt était bonne et le village plein de belles choses.

De ce fond de vallée, on ne voyait que le ciel; un ruisseau bordé de peupliers coulait

au milieu du hameau et si l'on montait vers le presbytère, on découvrait des collines couvertes de chênes et les crêtes bleues des montagnes de la Styrie.

Le curé d'un bourg voisin desservait la vieille église. Au cours du XVIII^e siècle, on l'avait ornée d'un autel muni d'un orgue sur lequel resplendissaient deux angelots dorés du plus pur goût rocaille. L'instituteur, un vieillard nommé Rohringer, faisait marcher l'instrument. Toutefois ce n'est pas à lui seul que le petit Franz dut ses premières impression musicales: Adam Liszt maniait le violon, pinçait de la guitare; sa femme chantait avec agrément.

Avoir un clavecin était le rêve de ces modestes gens. A force d'économie, ils finirent par exaucer leur désir. Un peintre ambulant brossa, en 1819, le portrait d'Adam entouré de ce qu'il possédait de plus précieux: le fameux clavecin et une montre avec sa chaîne — sans doute cadeau du prince.

Dans la solitude où vivait cette famille, la musique demeurait l'unique distraction; il fallait faire plusieurs lieues pour rencontrer des visages amis; les Liszt préféraient rester chez eux.

La maison formait un carré ouvert sur un

côté. La plus grande partie des bâtiments était occupée par les étables, au milieu desquelles les petits moutons contemplaient l'univers avec cet air de mélancolie précoce des êtres destinés à finir en côtelettes. Jour et nuit, on entendait leur bêlement jusque dans les trois pièces situées à l'extrémité de l'aile droite où habitait le régisseur. On entrait par la cuisine, qui servait aussi de salle à manger; un poêle en faïence verte constituait son seul ornement. Chaque chambre avait une fenêtre grillée, grande comme un guichet de prison, laissant voir le jardin et le clocher de l'église. Le clavecin se trouvait dans la pièce de droite, aujourd'hui musée. Une étagère, au-dessus de la porte, soutenait une double rangée de cruches et d'assiettes en étain. Quand on demandait à l'enfant: « Que deviendras-tu, Franz? » il répondait, en désignant les portraits de Beethoven et de Mozart: « Quelque chose de pareil. »

Son oreille acquit de bonne heure une surprenante finesse. Un jour son père jouait un concerto de Ries, élève et ami de Beethoven. Franz l'écoutait, adossé au clavecin; le soir, il revint du jardin en chantonnant le thème. Lorsqu'il eut six ans, Adam Liszt commença de lui enseigner le piano: l'enfant se livra dès

lors à l'étude avec une sorte de frénésie. Cependant sa santé était fort délicate. Des fièvres, des crises nerveuses faillirent plusieurs fois l'emporter.

Les habitants de Doborjan étaient d'une race paisible et laborieuse. Presque tous travaillaient aux champs, mais il y avait parmi eux des maçons, des charpentiers qui ne craignaient pas les voyages. De leurs tournées dans les Carpathes, ils rapportaient des cruches en faïence; de leurs pérégrinations dans la plaine, des chansons. Au crépuscule, Franz entendait les mélodies lointaines des gens qui rentraient du travail. Le dimanche, les jours de fête, l'archet des Tsigans animait le silence du hameau: ces bohémiens, établis au bout des villages, maréchaux-ferrants, maquignons, hommes de peine, parcouraient la contrée, le violon sous le bras. Leur arrivée mettait le gamin en émoi. Le type pittoresque de ces romanichels n'avait pas moins de prise sur son imagination que leurs airs plaintifs. Il s'endormait, poursuivi dans ses rêves par ces visages cuivrés, la tête bourdonnante de leurs poignantes mélodies.

De temps à autre, Adam Liszt et son fils se rendaient à la ville voisine, Sopron, en allemand Oedenburg. Chez les amis du régisseur,

dans des pièces blanches où la lumière filtrait à travers les géraniums qui garnissaient les fenêtres, Franz se mettait au clavier. Les hommes, dignes et graves, déposaient leurs longues pipes; les femmes croisaient les mains sur leur robe de taffetas; les derniers accords évanouis, elles poussaient de petits cris d'admiration, tandis que ces messieurs entouraient Adam Liszt et le félicitaient de leur voix gutturale.

Ce fut à Sopron que l'enfant prodige se fit entendre pour la première fois en public dans un concert donné au bénéfice d'un musicien aveugle. Il joua un concerto de Ries avec accompagnement d'orchestre et montra le plus imperturbable aplomb.

Sur ces entrefaites, Nicolas Esterhazy exprima le désir de l'entendre. Ce fut un véritable triomphe. Le prince gratifia le garçonnet d'un beau costume hongrois et un parent du châtelain, le comte Michel Esterhazy, invita Adam Liszt à organiser une audition dans son hôtel de Presbourg.

Parmi tant de jolies demeures qui datent presque toutes du XVIII^e siècle, aujourd'hui encore on sent combien cette ville fut aimable. Franz admirait, avec la candeur d'un villageois de neuf ans, ces hôtels aux balcons

fleuris soutenus par de lourdes cariatides, tandis qu'il s'acheminait vers le palais Esterhazy, le 26 novembre 1820, à midi. Dès qu'il se mit au clavecin, les femmes avenantes et les amateurs avisés qui l'entouraient eurent comme l'intuition de son génie.

Après le concert, cinq magnats: Amadé, Apponyi, Esterhazy, Szapary et Viczay se cotisèrent pour lui fournir les moyens d'achever son éducation musicale: ils lui assurèrent une pension de six cents florins pour six années. Le prince y ajouta la même somme de sa bourse.

Adam Liszt réalisa son avoir, abandonna sa bergerie et partit avec son fils pour Vienne. Quelques âmes timorées blâmaient sa résolution. Mais les bonnes femmes du village prédisaient qu'un jour le petit Franz reviendrait en carrosse vitré.

Dans la capitale autrichienne, les Liszt descendirent à l'hôtellerie *Au Porc-Epic Vert*; peu après, ils s'installèrent en un modeste logis que le prince leur accordait dans un de ses immeubles de la *Krugerstrasse*.

Haydn venait à peine de disparaître et Beethoven composait la *Neuvième Symphonie*. Sa renommée n'était pas encore universelle, mais une élite l'entourait de son admiration

respectueuse. Franz avait été élevé dans le culte de Beethoven; bientôt il allait le voir face à face.

Adam Liszt choisit à son fils d'excellents professeurs: Czerny pour le piano, le vieux Salieri pour l'harmonie, le contrepoint et la fugue.

Les aptitudes de l'enfant surprirent ses maîtres à tel point que le jour où son père alla porter ses cachets à Czerny, le vieil artiste lui rendit l'enveloppe en disant: « Je suis assez payé par les étonnants progrès de votre fils. »

Au mois de décembre 1822, Franz parut en public et obtint un succès considérable. Cet accueil décida son père à préparer une deuxième audition pour le printemps.

La veille de ce jour, le digne Schindler présenta les deux Liszt à Beethoven. Celui-ci les reçut assez mal. Il exéçrait les enfants prodiges. Schindler s'efforça de l'adoucir. Voici les propos que ce familier de Beethoven inscrivit sur une page de son calepin, imitant le latin rudimentaire de son protégé:

« Le petit vous prie de lui donner un sujet sur lequel il pourrait faire des variations, demain, à son concert; orat humillime dominationem vestram, sic placeat scribere unum

thema. (Il prie humblement votre seigneurie de lui indiquer un thème.) Il le voudrait sous cachet, pour ne l'ouvrir que là-bas... Le gamin est un excellent pianiste. Charles Czerny est son maître... Il a onze ans.

« N'est-ce pas, vous allez réparer votre accueil un peu morose de l'autre jour en vous rendant demain au concert du petit Liszt? Cela animera le petit. Promettez-moi d'y aller. »

(On sait que la surdité de Beethoven obligeait ses amis à s'entretenir avec lui par le moyen d'un carnet.)

L'audition eut lieu le 23 avril 1823; Beethoven y assista. Il n'allait jamais à de pareils concerts, moins à cause de sa surdité que par mépris des acrobaties de la virtuosité. Son arrivée fit sensation. Il se plaça sur l'estrade. La légende veut qu'après le premier morceau, le maître ait pris l'enfant dans ses bras et l'ait embrassé sur le front. En réalité, les choses se passèrent tout autrement, ainsi qu'en témoigne un ami de Liszt, Joseph d'Ortigue. « La présence de l'illustre compositeur, écrivait-il, loin d'intimider l'enfant, exalta son imagination. Beethoven lui donna des encouragements, toutefois avec ce ton réservé qu'il eut toujours dans les dernières années de sa

vie, et qu'on doit attribuer soit à ses chagrins personnels, soit aux noires mélancolies dans lesquelles le jetaient ses infirmités.» (1).

Pourtant, le jeune musicien vit de près la face léonine contemplée tant de fois en effigie sous l'humble toit de Doborjan. Quelques paroles bienveillantes de Beethoven l'impressionnèrent plus profondément que les éloges et les caresses dont il était déjà comblé.

Les marques de la faveur publique ne lui firent pas défaut au concert qu'il donna, peu après, dans la salle de l'auberge *Aux Sept Electeurs*, à Pest. On lisait sur les affiches qui annonçaient la soirée :

« Haute et clémente noblesse ! Estimables militaires impériaux et royaux ! Très honoré public ! Je suis Hongrois et je ne connais pas de plus grand bonheur que de présenter avec respect les premiers fruits de mes études à ma chère patrie, avant de partir pour la France et l'Angleterre. Si la maturité leur manque, une application constante pourra leur donner plus de perfection et peut-être me mettre un jour dans l'heureux état de devenir, moi aussi, un rameau des ornements de la chère patrie. »

(1) J. d'Ortigue, *Liszt*, Gazette Musicale, 1835, 98.

Cependant Adam Liszt estimait que le Conservatoire de Paris était indispensable pour terminer l'éducation musicale de Franz. Le père et le fils se mirent donc en route, donnant des concerts aux étapes. Le 11 décembre 1823, la diligence les déposait à Paris. Ils descendirent 10, rue du Mail, à l'*Hôtel d'Angleterre*.

II

PARIS

Quelques jours plus tard, Franz et son père se présentaient faubourg Poissonnière, au Conservatoire, alors *Ecole Royale de Musique*. Son directeur, M. Cherubini, jouissait de la plus haute autorité. De passage à Vienne, il avait eu la bonne fortune d'approcher Beethoven et d'entendre ses dernières symphonies. Mais le potentat déclarait sans détour que cette musique-là le faisait éternuer. Son aménité, d'ailleurs, valait son jugement; un jour qu'un jeune candidat au physique peu avantageux se présentait pour le cours de chant, M. Cherubini de s'écrier, avec son accent fortement italien :

— *Ché*, nous ne prenons pas de *zinges* !
Allez au Jardin des Plantes...

Si le jeune Hongrois ne subit pas un traitement analogue, c'est qu'il était muni d'une

lettre du prince Metternich. Pourtant il s'en fallut de peu.

Après une longue attente, l'huissier introduisit les deux provinciaux dans le cabinet de M. le Directeur. L'enfant, plus mort que vif, baisa la main du puissant personnage. Mais soudain l'idée lui vint que ce n'était peut-être pas l'usage en France, et ses yeux se remplirent de larmes.

M. Cherubini ne daigna pas remarquer le trouble du postulant. Le règlement interdisait l'admission des étrangers au Conservatoire. M. le Directeur qui, lui-même, avait vu le jour sous le ciel d'Italie, se montrait inexorable. Adam l'implora; Franz hasarda quelques paroles timides. Peine perdue! Le grand compositeur les éconduisit impitoyablement.

Ils furent dédommagés de cette rebuffade par le généreux accueil de la famille Erard.

Sébastien Erard, fils d'un fabricant de meubles de Strasbourg, s'établit à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et s'adonna au perfectionnement des instruments de musique. Bientôt sa réputation parvint jusqu'à Marie-Antoinette et la reine l'honora de ses commandes. Pendant la Révolution, il chercha un refuge à Londres, où il fonda une manufacture de pianos. Le portrait que fit de

lui un peintre anglais — autrefois au château de La Muette, chez feu le comte de Franqueville — rend bien la persévérance, le courage du facteur de pianos et l'on est tenté d'ajouter foi au récit de son ami Fétis qui rapporte qu'à l'âge de treize ans Erard grimpa tout en haut du clocher de la cathédrale de Strasbourg et s'assit au sommet de la croix.

A l'époque où Liszt vint à Paris, Sébastien Erard avait passé l'âge des prouesses; il se reposait des fatigues de sa laborieuse carrière dans sa belle demeure de La Muette. Lui-même et son neveu Pierre reçurent Liszt à bras ouverts. Sa candeur les touchait, son talent les remplissait d'admiration. Ils l'introduisirent dans les milieux musicaux. Sur leur conseil, Liszt prit des leçons de composition chez Paër et il étudia le contrepoint avec Reicha.

Des gentilshommes de son pays, établis à Paris, s'intéressaient également au sort du jeune musicien. Grâce à leur appui, l'enfant prodige eut ses entrées dans les salons du « Faubourg ». Le bruit de son talent courut la ville; on parlait de lui comme d'un nouveau Mozart. La duchesse de Berry, le duc d'Orléans désirèrent l'entendre. Il revint plusieurs fois au Palais-Royal; au cours d'une

de ces soirées, Louis-Philippe, enchanté de son jeu, lui dit de demander ce qu'il voudrait. Le virtuose précoce ne se le fit pas répéter : il désigna un polichinelle que le prince de Joinville tenait dans ses mains.

Les belles dames qui l'entouraient le traitaient, lui aussi, comme un jouet rare et précieux. De nombreux portraits ont conservé les traits de cet enfant gâté des Parisiennes. Une lithographie de Xavier Leprince, qui date de 1824, le représente en habit, assis devant son clavecin, avec cette légende : *Liszt, membre correspondant de la Société académique des Enfants d'Apollon.*

Une autre lithographie de l'époque porte ce quatrain :

Lorsque oubliant les plaisirs de son âge
A d'heureux chants il s'est abandonné,
Le dieu du génie étonné
En l'écoutant contemple son ouvrage.

L'apogée de Franz fut le concert qu'il donna le 7 mars 1824, à l'Opéra Italien, — mis à sa disposition par ordre de la duchesse de Berry. Peu après, Adam Liszt écrivait à un de ses amis :

« Les applaudissements commencèrent dès qu'il parut, et il fut rappelé deux ou trois

fois après chaque morceau. Ces messieurs de l'orchestre tapaient sans pitié sur le dos de leur basse, de leur violoncelle et de leur violon; messieurs les pistons usaient de leur voix, et tout le monde exprimait un enchantement sans bornes. »

La plupart des journaux parisiens consacraient des articles enthousiastes à cet événement. On se disputait l'enfant dans le monde. En dépit de cette gloire éphémère, il ne semble pas heureux: sur ses portraits, une secrète lassitude voile son regard.

L'année suivante, il reparut à l'Académie Royale de Musique, mais cette fois en qualité de compositeur. On lisait sur l'affiche:

Don Sanche Ou le Château D'Amour

Opéra en un acte.

Paroles de Théaulon et de Rancé,
musique du célèbre virtuose Franz Liszt.

On imagine ce que pouvait être l'opéra du compositeur de quatorze ans! Le chanteur Nourrit le prit dans ses bras et le montra au public. Quelques bonnes dames s'émurent; cependant, cette fois, « ces messieurs de l'orchestre » restèrent cois, les spectateurs en

firent autant. Heureusement que les succès du pianiste firent vite oublier la défaite du compositeur. D'ailleurs, son père ne lui laissa guère le loisir de ruminer son échec.

C'est alors que commence pour Franz une vie de petite bête à musique, une période de surmenage constant, aggravé par le malaise de sa sensibilité suraiguë, par le bouillonnement de toutes ses forces intérieures dépourvues de direction. Tout cela finit par le jeter dans le mysticisme. Il avait pris son piano en dégoût. Il ne lisait que *l'Imitation* et lassait son père à force de lui demander l'autorisation d'aller à confesse. Sa candeur était si grande qu'il priait son confesseur de lui expliquer le sixième et le neuvième Commandement. Enfin Franz décida de se vouer à l'état ecclésiastique. « Tu appartiens à l'Art, non à l'Eglise », répliqua son père. L'enfant, qui avait conscience de ses obligations à l'égard de ses parents, dont il était devenu l'unique soutien, restait tiraillé entre les devoirs de sa vocation et son besoin de recueillement intérieur.

Adam Liszt aimait, admirait son fils: dans ses lettres abondent les traits de sa fierté paternelle. Toutefois ces sentiments ne contribuaient nullement à rendre son autorité plus

légère. Depuis que le régisseur avait abandonné ses moutons, Franz étant la seule ressource de la famille, il s'agissait de tirer parti de son talent. A cet égard, Adam ne se laissait guider que par des considérations de bon administrateur. Le jeune prodige touchait un cachet de cent à cent cinquante francs par soirée. En mars 1824, il en était à sa trente-huitième exhibition de la saison. Peu après, son père l'amenait pour une tournée en province, à laquelle succédèrent des voyages en Suisse et en Angleterre.

Un événement tragique arracha soudain Franz à cette existence partagée entre l'estrade et le confessionnal. Un jour d'août 1827, Adam Liszt se promenait sur la plage de Boulogne-sur-Mer. Les vagues moutonnaient comme si toutes les brebis des princes de la terre s'acheminaient de l'horizon. Il eut un éblouissement, ses yeux se fermèrent et le comptable de la bergerie s'en fut rendre ses comptes au Seigneur éternel.

Dès que Mme Liszt apprit la mort de son époux, elle accourut à Paris. La veuve et son fils s'installèrent dans un modeste appartement de la rue Montholon, au numéro 7 bis. Avec cette générosité dont il ne se départira

jamais, Franz refusa de toucher au pécule amassé par ses concerts et qu'il destinait à sa mère. Pour subvenir à leur entretien, il préféra vendre son Erard et courir le cachet. Il ne manquait pas d'élèves. Plusieurs dames du « Faubourg » s'empressèrent de lui confier l'éducation musicale de leurs filles, entre autres Mme de Saint-Cricq, dont le mari détenait le portefeuille du Commerce dans le cabinet Martignac.

Mme de Saint-Cricq et sa fille Caroline étaient d'une exquise sensibilité. La considération qu'elles ressentaient l'une et l'autre pour le jeune musicien se changea bientôt en une vive affection. Mme de Saint-Cricq se mourait de la poitrine. On prétend que sa dernière pensée fut pour unir Liszt et sa fille.

— Si elle l'aime, aurait-elle dit à son mari, n'empêche pas leur bonheur!

Franz voyait journellement l'orpheline de dix-sept ans. Ses affaires éloignaient souvent le ministre de son hôtel de la rue de Lille. Les jeunes gens passaient des soirées entières penchés sur le piano ou bien absorbés par la lecture ou d'interminables causeries. Quelquefois le musicien amoureux s'attardait si longtemps chez son élève que, rentré chez

lui, il prenait le parti de dormir sur le palier, de crainte de réveiller sa mère. Cependant un jour le suisse de l'hôtel de Saint-Cricq, ennuyé de tirer le cordon à des heures aussi indues, mit son maître au courant de ces visites prolongées. Là-dessus le ministre pria Liszt de cesser les leçons. Peu après, il maria sa fille à M. d'Artigaux, grand propriétaire du Sud-Ouest.

Une profonde mélancolie s'empara de Franz. En vain sa mère s'employa-t-elle à dissiper cette langueur, dont les causes lui échappaient. Mme Liszt était une excellente femme, vive, gracieuse, toutefois d'esprit assez simple. Son fils lui témoigna toujours l'affection la plus indulgente, mais il n'en vivait pas moins dans une grande solitude morale.

A cet abattement, à ces dégoûts passagers de tout, même de la musique, succéda une maladie nerveuse, semblable à celle qu'il avait éprouvée à Doborjan. Il chercha la consolation dans la foi.

« Mon front brûlant s'inclina sur les dalles humides de Saint-Vincent de Paul, allait-il écrire. Je fis saigner mon cœur et je prosternai ma pensée. Une image de femme, chaste et pure comme l'albâtre des vases sacrés, fut

l'hostie que j'offris avec mes larmes au Dieu des chrétiens. »

Il se claustrait dans sa chambre de la rue Montholon, ne touchait guère aux trois pianos qui encombraient la pièce, passant des heures étendu sur le sofa, le regard perdu dans le vide.

Peu à peu, sa vitalité naturelle l'emporta. Il se remit à la musique et fut pris par cette soif de savoir qui est une des plus belles joies de l'adolescence. Le fils du régisseur n'avait jamais reçu d'enseignement suivi et ne sentait que trop les lacunes de son éducation exclusivement musicale.

— M. Crémieux — disait-il un jour au célèbre avocat — apprenez-moi toute la littérature française.

Et Crémieux de murmurer :

— Une grande confusion semble régner dans la cervelle de ce jeune homme.

Ce n'était pas de la confusion : c'était un véritable chaos. Chateaubriand, Hugo, Vigny, Lamennais, Sénancour, Sainte-Beuve, poètes, philosophes, historiens, tout y passait, jusqu'aux encyclopédies et aux dictionnaires. D'Ortigue le vit rester assis quatre heures, sans bouger, sous le manteau de la cheminée, un volume de Lamartine entre les mains.

Cependant Liszt ne se contentait pas de pénétrer la pensée des célèbres écrivains de son temps; il réussit aussi à les approcher. Son art lui ouvrait toutes les portes. Chez Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, il vit de près son idole, Chateaubriand, qui trônait, morose, au milieu d'un cercle de femmes gracieuses et légères sous leurs chapeaux aux plumes recourbées, à brides flottantes. Aux réunions de l'Arsenal, il subit le charme de Nodier, l'entendit faire des contes, adossé à la cheminée, entouré de Hugo, Vigny, Musset, Balzac, les Johannot, Delacroix et du bon géant Dumas.

La jeunesse romantique accueillit Liszt à bras ouverts. Tout le servait pour gagner les sympathies de ces ténébreux: ses origines, sa surprenante carrière, quelque chose de vibrant, de passionné dans sa personne, ses traits inoubliables et jusqu'aux excentricités de sa mise. De même que ces rêveurs agités, Liszt acceptait sans contrôle les impressions les plus diverses. C'était une âme ouverte à tous les vents, quand il fit la rencontre de deux personnalités dont l'influence sur lui fut décisive.

En 1831, une provinciale, séparée de son mari, débarquait à Paris, décidée de s'adon-

ner à la littérature. Elle arrivait avec d'excellents principes :

« Je n'attirerai l'envie et la haine de personne. La plupart des écrivains vivent d'amertumes et de combats, je le sais, mais ceux qui n'ont d'autre ambition que de gagner leur vie vivent à l'ombre, paisiblement. »

Elle porta un manuscrit à Kératry. Ce romancier, vieillard à cheveux blancs, venait de se marier.

— Vous faites des romans, madame, lui dit-il, faites plutôt des enfants !

— Faites-en vous-même ! répondit la jeune femme, piquée au vif.

L'histoire ignore si le romancier suivit ce malicieux conseil. Quant à George Sand, elle mit au jour *Indiana*.

Toute la France lut ce livre. Il pénétra jusque dans les châteaux perdus de la province, — dans celui de Croissy, par exemple, où le comte d'Agoult, fils du grand écuyer de la duchesse de Berry, boudait le nouveau régime : la jeune châtelaine, Marie de Flavigny, fit ses délices de ce roman. Comment Liszt, en plein Paris, ne l'aurait-il pas lu ? *Indiana* le transporta. Il était lié avec Musset : il pria son ami de le présenter à l'auteur.

Bientôt, il fut des intimes de la « Mansarde aux rideaux bleus » du quai Malaquais. George Sand recevait ses amis, dans son cabinet de travail, étendue sur une natte de jonc d'Espagne, fumant sa pipe et caressant son chat « Trozzi », tandis qu'autour d'elle Balzac, Heine, Delacroix, Paul Huet, Pierre Leroux, Michel de Bourges et Lamennais causaient art, littérature ou question sociale.

Aux yeux de Liszt, Bonaparte, Beethoven et l'abbé Lamennais paraissaient être les trois plus grands hommes du siècle. Le dernier exerça sur lui une emprise profonde et durable. Ils étaient d'ailleurs faits pour s'entendre. Lamennais avait un goût très vif pour la musique. Toutefois ce n'est pas seulement le talent de Liszt qui disposait Lamennais en sa faveur. Ce prêtre nerveux et pâle, l'œil vert, le regard en dedans, ce « druide ressuscité en Armorique », ainsi que le désignait Lacordaire, retrouvait dans le jeune pianiste la meilleure part de lui-même : sa foi mystique, son élévation vers l'Infini, son enthousiasme humanitaire. Lamennais l'invita dans son manoir de La Chesnaie. En attendant, il se plaisait à l'entretenir des souvenirs de sa chère Bretagne, des cris des oiseaux de mer, du bruit des vagues qui se brisent contre la

falaise. Cette amitié qui débuta chez George Sand ne tarit jamais. Liszt allait parler toujours avec émotion de cet homme extraordinaire. L'estime que lui portait le prêtre passionné n'était pas moindre. Il allait écrire, en 1836, à Mme Jemeniz, au sujet de Liszt :

« C'est une des plus belles et des plus nobles âmes que j'ai rencontrées sur cette terre. »

L'abbé développa les dispositions naturelles de Liszt. Il élargit et, pour ainsi dire, humanisa ses croyances. Ce fut également Lamennais qui éveilla en lui l'intérêt pour les questions sociales. En 1834, lors des troubles de Lyon, Franz composa une pièce pour le piano, dédiée à Lamennais et portant pour épigraphe le cri de ralliement des Lyonnais : *Vivre en travaillant — Mourir en combattant*.

Dans un pareil état d'âme, il n'est guère étonnant qu'il éprouvât des sympathies pour le saint-simonisme. Il fréquenta les réunions de Ménilmontant, sans aller aussi loin que son confrère Félicien David, qui composa les chants religieux des saint-simoniens sur les paroles d'un ouvrier carreleur. Son besoin de dévouement avait rapproché Liszt de ces utopistes ; toutefois son bon sens le détourna assez vite de la « famille » saint-simonienne.

En automne 1834, il fit une retraite de quelques semaines au manoir de La Chesnaie, entre Dinant et Combourg, blanche maison coiffée d'un toit aigu, enfouie entre les bois et les landes bretonnes. En souvenir de cette visite, il envoya à son hôte le *Faust* de Goethe, orné des lithographies de Delacroix.

Le peintre et le musicien s'étaient connus chez George Sand. Ils se voyaient et s'appréciaient. *La Mort de Sardanapale*, qui fit scandale au Salon de 1827, enthousiasma Liszt à tel point qu'il forma le projet de composer un opéra sur le même sujet.

Il s'attachait à tout ce qui était hardi, franc et neuf. Il tendait la main — selon sa propre expression — aux hommes qui « vivent seuls, maudits par la génération qui est, parce que cette génération est pour eux la génération qui n'est plus et qu'ils lui tiennent le langage de la génération qui n'est pas encore ». La première audition de Berlioz fut pour lui une autre *Indiana*. Il se fit remarquer de tout l'auditoire par ses applaudissements frénétiques.

« Liszt — écrivait Berlioz à son père — m'a pour ainsi dire emmené de force dîner chez lui, en m'accablant de tout ce que l'enthousiasme a de plus énergique. »

On fondait de grands espoirs sur Berlioz, ce génie qui ne donna pas sa mesure; ses admirateurs le considéraient comme un second Beethoven. Et Liszt, généreux confrère, s'employait de son mieux pour encourager son nouvel ami. Un soir, chez Legouvé, Berlioz pria Liszt de jouer une sonate de Beethoven. On passa dans le salon. Et voici le procès-verbal de Legouvé lui-même, esprit lucide et peu enclin aux émotions faciles :

« La lumière était éteinte, et le feu de la cheminée couvert. Goubaux (1) apporte la lampe de mon cabinet, pendant que Liszt se dirige vers le piano et que chacun de nous cherche un siège pour s'y installer.

« — Montez donc la mèche, — dis-je à Goubaux, — on n'y voit pas assez clair.

« Au lieu de la remonter, il la baisse, et nous voilà dans l'obscurité, je pourrais dire dans les ténèbres, car ce passage subit de la clarté à la nuit, se mêlant aux premiers accords du piano, nous avait tous saisis au cœur. On eût dit la scène des ténèbres de Moïse. Liszt, soit hasard, soit influence involontaire, commence le funèbre et déchirant

(1) Auteur dramatique, collaborateur de Legouvé et de Dumas.

andante de la sonate en ut dièse. Chacun reste cloué à la place où il se trouve, et ne remuant plus. De temps en temps, le feu mal couvert perçait soudainement la couche des cendres et jetait dans la chambre des lueurs étranges, fugitives, qui nous dessinaient avec des formes de fantôme. Je m'étais laissé tomber dans un fauteuil, et j'entendais au-dessus de ma tête des sanglots et des plaintes étouffées: c'était Berlioz. Le morceau fini, nous restâmes un moment muet; Goubaux rallume une bougie et, pendant qu'on repassait du salon dans mon cabinet, Liszt m'arrête par le bras et, me montrant Berlioz, les joues toutes ruisselantes de larmes:

« — Regardez-le, — me dit-il tout bas, — il a écouté en héritier présomptif. »

Bientôt Liszt aussi allait écouter, — et l'on pourrait dire, lui aussi en héritier présomptif, — le fameux virtuose qui remplissait le monde du bruit de ses triomphes.

En 1831, Paganini fit son apparition en France. Il était fils d'un courtier de Gênes. Sa renommée commença vers 1828, lors d'une tournée à Vienne. Le succès fut si éclatant que les coiffures, les robes, les aliments, tout fut accommodé « à la Paganini ».

Peut-être y avait-il un peu d'exagération

dans cette idolâtrie. Rappelons-nous le mot, rapporté par Arsène Houssaye, d'une femme d'esprit qui dit, en tendant la main au violoniste Bériot:

— Le jeu de M. Paganini est admirable; mais, tout bien considéré, j'aime mieux la musique.

La gloire de l'Italien excita l'émulation de Liszt et provoqua chez lui un superbe élan d'énergie.

« Voici quinze jours — écrivait-il à son ami, le Genevois Pierre Wolff — que mon esprit et mes doigts travaillent comme des damnés. Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber, sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur; de plus, je travaille quatre à cinq heures d'exercices. Ah! pourvu que je ne devienne pas fou tu retrouveras un artiste en moi! Oui, un artiste, tel que tu le demandes, tel qu'il en faut aujourd'hui. Et moi aussi je suis peintre! — s'écria Michel-Ange, la première fois qu'il vit un chef-d'œuvre... Quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du grand homme depuis la dernière représentation de Paganini. Quel homme, quel violon, quel artiste! »

Chez Liszt, les sursauts d'enthousiasme étaient suivis régulièrement d'un tenace effort de volonté. Il se remit au travail et parvint à cette maîtrise du piano grâce à laquelle il allait obtenir des succès dépassant ceux du fameux Géois.

L'émule de Paganini, animé de toutes les belles audaces, se lia d'une très vive amitié avec Chopin, en tout point son antipode. Leurs relations avaient commencé dès l'arrivée du musicien polonais à Paris en 1830; l'art les rapprocha. Liszt reconnut vite les qualités de cet être exquis. Et les différences de leur nature ne firent que renforcer leur attachement réciproque. Tandis que Liszt brûlait d'une sorte d'ardeur évangélique pour l'avenir de l'humanité, pour les hautes destinées de l'art, Chopin se montrait très mûr en ses idées, plein de mesure et de réserve. Sa frêle personne exhalait un charme étrange et maladif.

« Son regard bleu était plus spirituel que rêveur — allait écrire Liszt; — son sourire doux et fin ne devenait jamais amer. La finesse et la transparence de son teint séduisaient l'œil. Ses cheveux blonds étaient soyeux, son nez recourbé expressivement accentué, sa stature peu élevée, ses membres

frêles. Ses gestes étaient gracieux et multipliés; le timbre de sa voix un peu assourdi, souvent étouffé. Ses allures avaient une telle distinction et ses manières un tel cachet de haute compagnie qu'involontairement on le traitait de prince. » (1).

Voici donc Liszt entouré de ce qu'il y a de plus remarquable et de plus brillant parmi les Romantiques. Son intelligence est d'une réceptivité inlassable. Tous les artistes du temps contribuent à son développement. Douze années s'étaient en effet écoulées depuis son arrivée à Paris. Le timide petit étranger qui avait baisé la main de Cherubini apparaît à présent comme un homme de belle figure et de maintien hardi. Ses longs cheveux châtain encadrent bien son profil aigu. Le regard de ses yeux, d'un bleu verdâtre, semble se perdre au delà de l'horizon.

Encore enfant, lorsqu'il est séparé du terroir, c'est un mince bagage qu'il apportait de son lointain pays. Paris a été sa serre chaude. C'est la ville où s'est éveillée sa curiosité, où de vastes perspectives se sont ouvertes devant lui. Lamennais et George Sand, voilà ses vrais éducateurs. Toutefois d'autres esprits, moins

(1) Liszt. *Chopin*, Paris, 1852, 177.

hauts, mais pleins de vie et de grâce, contribuent à sa formation.

Il fréquente le salon de Madame de Duras, l'aimable auteur d'*Ourika*, celle qui répondait à Charles X, pour calmer les inquiétudes que donnait à ce prince l'enthousiasme universel inspiré par la Grèce :

— Après tout, Sire, la Grèce, aujourd'hui, c'est la Vendée du Christianisme !

Le jeune musicien retrouvait cette atmosphère féminine à l'Ambassade de la rue Saint-Dominique, où la comtesse Apponyi, Thérèse Nogarola, au dire d'une contemporaine, rappelait les grâces de l'Ancien Régime, comme les peintures d'Herculanum celles de leur siècle.

Cette grande dame, d'une touchante bonhomie, poussait la sollicitude pour Liszt jusqu'à le bourrer d'entremets sucrés afin de remédier à sa sveltesse de pur-sang.

Ses occupations, aussi bien que ses goûts, rendaient particulièrement aimable à Liszt le commerce des femmes. Il vécut dans ce monde dont Eugène Lami nous a laissé de si délicieuses images. Il vit les belles de la Restauration devant leur clavier de forme oblongue, porté par des colonnettes légères, la pédale en forme de lyre. Il connut la génération sui-

vante, celle qui lisait George Sand, qui jouait, rêveuse, sur de petits pianos surmontés d'une lampe à globe laiteux, tandis que des jeunes gens ressemblant tous à Musset, écoutaient, debout, la tête penchée, caressant leurs chapeaux à la Bolivar.

Cette vie de salon, la constante société des femmes n'eurent pourtant pas l'effet de métamorphoser Liszt en muscadin. Au contraire, il reste une sorte d'enfant terrible. Sa tenue ne cesse pas d'être assez négligée, ses manières demeurent insolites au point qu'on l'accuse parfois de charlatanisme. Tout son être respire alors un charme singulier, mais sans mignardise ni fadeur. On demandait un jour à la comtesse Plater son opinion sur les trois musiciens assidus de son salon.

— Je prendrais, répondit-elle plaisamment, Hiller pour ami, Chopin pour époux, Liszt pour amant.

Bien des contemporains ne jugèrent point autrement. Liszt profita des occasions qui se présentent à un artiste de bel air et de grande renommée. Mais, en réalité, il a besoin d'autre chose que de galanteries passagères; il arrive à l'âge d'homme, le cœur inassouvi, animé du besoin impérieux d'exprimer en musique les forces tumultueuses qui bouillon-

nent en lui. Le voici, à vingt-quatre ans, virtuose hors ligne, comblé d'honneurs et d'argent, assiégé par les attentions flatteuses du monde. Il n'en fait pas grand cas. Il est tourmenté d'autres désirs. Il veut aimer et créer.

III

MADAME D'AGOULT

La marquise Le Vayer et sa fille adoptive, Charlotte Talleyrand, réunissaient parfois dans leur hôtel de la rue du Bac, quelques amies, musiciennes comme elles. Ces demoiselles formaient des petits chœurs. Liszt dirigeait. Ce fut dans cette maison, en 1834, qu'il rencontra Mme d'Agoult.

Elle vit le jour dans un vieil hôtel de Francfort, le 30 décembre 1805, à minuit. Son père, le vicomte de Flavigny, page de Marie-Antoinette et plus tard aide-major de la Compagnie Ecossaise des Gardes du Roi, avait épousé pendant l'émigration la fille d'un patricien de cette ville, Marie-Elisabeth de Bethmann. Sans doute les fées appelées autour du berceau de Marie douèrent-elles la belle enfant de toutes les qualités. Pourtant, il sem-

ble qu'il y eut parmi ces dames une vieille de mauvaise humeur. Celle-ci mit à la petite une pointe de sécheresse dans le cœur et, dans l'esprit, le germe d'un grand contentement d'elle-même, avec un vif désir de faire partager son sentiment par autrui.

Marie de Flavigny épousa, fort jeune — mariage de dépit — un gentilhomme déjà avancé en âge, le comte Charles d'Agoult. La famille d'Agoult était bien en cour. Une tante du colonel remplissait les fonctions de dame d'honneur près de la dauphine; le père de M. d'Agoult celles de grand écuyer. L'établissement de la jeune fille se fit sous les auspices de la dauphine. Elle donna audience à la fiancée le jour de son mariage, immédiatement avant qu'on la conduisit à l'autel, et lui dit, de sa voix profonde: « Vous n'avez pas mis assez de rouge. »

La perspective d'une position de cour considérable s'ouvrait devant Marie quand la Révolution de Juillet fit écrouler ces espérances. M. d'Agoult refusa de prêter serment à Louis-Philippe et le jeune ménage alla boudier le nouveau régime à la campagne, dans l'ancienne demeure de Colbert, le château de Croissy.

A la cour, les dispositions de Marie l'au-

raient maintenue dans la voie de l'ambition. La voilà condamnée à l'oisiveté. De tout temps, elle avait témoigné du goût pour la lecture. Avant son mariage, elle notait le titre des romans dont on parlait dans le salon de sa mère. Le lendemain de ses noces, elle s'empressa d'acheter ces livres et se plongea avidement dans les romans à la mode.

Après la révolution, son désœuvrement ne fit qu'accroître ses préoccupations intellectuelles. Elle se mit à suivre de près le mouvement littéraire. Dans un milieu auquel son intelligence était infiniment supérieure, près d'un mari qui n'avait d'autre qualité que d'être un galant homme quelque peu suranné, les romans de George Sand ne pouvaient manquer d'émouvoir profondément la jeune femme. Elle y retrouvait toute sa détresse, aussi bien que la justification de ses secrètes aspirations. Déjà, à l'âge le plus tendre, elle s'était enthousiasmée pour les hommes illustres. Dans le jardin de ses grands-parents, à Francfort, elle avait rencontré Goethe et le poète olympien daigna caresser les boucles cendrées de la fillette. N'était-ce pas une consécration? Dès l'enfance — écrit-elle dans ses *Souvenirs* — mon imagination allemande se passionnait pour le génie.

A présent, au seuil de la trentaine, la jeune femme ambitionnait de devenir la *Béatrice* d'un grand artiste. Dans ses rêveries, elle associait la gloire et l'amour.

Beaucoup d'allure, un profit de médaille et d'abondants cheveux blonds faisaient de Marie d'Agoult une apparition qui ne pouvait passer inaperçue. Son intelligence captivait vite l'attention éveillée par sa beauté. Ce qui lui manquait de spontanéité et de chaleur, elle savait le déguiser à force d'habileté et d'art savant de ce qu'il fallait faire ou dire. Elle possédait au suprême degré le talent de mettre en valeur son esprit et sa beauté. Une grande envie de plaire lui suggérait les moyens de présenter le plus avantageusement l'un et l'autre. Et jamais ce désir ne fut plus vif qu'au moment où elle rencontra Liszt entouré de ses gracieuses élèves.

Il n'avait que vingt-quatre ans, pourtant ses traits trahissaient une maturité que donne l'expérience de la vie. Ce n'étaient pas seulement ses bruyants succès de pianiste qui lui assuraient l'attention flatteuse des femmes. En ce temps-là où l'allure tourmentée, byronienne, passait pour le suprême bon ton, personne ne pouvait plaire plus que lui. Cette attitude romanesque, factice chez tant d'au-

tres, émanait chez Liszt des profondeurs de son être.

De la solitude d'un village hongrois, il s'était vu transplanté en plein Paris, dans le Paris de Balzac. Lui-même paraissait, en quelque sorte, taillé sur le patron des héros du romancier: un Rastignac, un Rubempré. Comme eux, il terminait sa laborieuse journée dans les salons les plus brillants, parmi ces femmes dont le portrait moral se retrouve dans la *Comédie humaine* et dont les gracieuses physionomies nous sourient dans les dessins des Devéria et des Johannot. Il les voyait défiler dans les flamboiements des lustres. Leurs boucles enroulées caressaient leurs joues, leurs robes de cachemire paraissaient à peine tenir sur les frêles épaules, la ferrennière, retenue par un mince cercle d'or bruni, brillait au milieu de leur front.

Liszt, lui aussi, connut les chimères, les angoisses et les révoltes des jeunes gens venus de loin ou de bas qui cherchaient à se frayer un chemin dans ce grand monde parisien. Le bien et le mal que pouvait engendrer une pareille atmosphère se retrouve dans son âme. Ajoutez que cet hôte du « Faubourg » pénétrait en même temps dans l'intimité de tout ce que le Paris intellectuel contenait de plus illustre,

et cela à une époque qui produisait des esprits sur lesquels notre siècle vit encore.

Le voilà donc plein de sève, d'inquiétude, brûlant d'une sorte de fièvre intérieure. Son cœur déborde d'idées généreuses. Son regard dépasse de beaucoup l'horizon du virtuose qu'il était alors. En lui un artiste étouffe de rêves non réalisés. Son ombrageuse fierté supporte mal l'inégalité de sa position vis-à-vis des gens qu'il rencontre dans le monde. Il pouvait dire avec Balzac: « Quand j'allais dans les hautes régions de la société, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive. » Enfin, bien que porté à la galanterie, les intrigues passagères ne suffisaient pas à apaiser sa soif d'amour. Comme la jeune femme à laquelle on venait de le présenter, lui aussi aspirait à un changement complet de sa vie.

Son être entier trahissait ses ardeurs et cette tourmente. « Il parle — rapporte Arsène Houssaye — un français inattendu, précis, pittoresque, vivant, passionné, inouï. » Et, mieux encore que sa parole, son regard exprimait sa pensée. Une flamme constante brillait dans ses yeux d'un bleu verdâtre. On devinait de grandes, de secrètes forces dans cette souple figure, toujours un peu inclinée en avant.

Bientôt le tendre penchant qu'ils ressentait l'un pour l'autre devint la passion la plus violente. Ni lui ni elle n'étaient de trempe à se contenter de « célébrer leur délire » — comme on disait sous la Régence — par quelques heures furtives d'intimité, dérobées au monde. Partir avec la femme aimée, parcourir des pays nouveaux, épier dans ses yeux le reflet de toutes les beautés, et puiser dans cette atmosphère passionnée l'inspiration, c'est là le rêve romanesque qui hantait le musicien. Et elle?... Sans doute, elle l'aimait. Et puis, l'on peut lui appliquer l'axiome de Sénancourt : « Les livres ne conduisent pas le monde, mais le mènent secrètement. »

Ses lectures, toutes ces thèses en faveur de la liberté du cœur ne plaidaient-elles pas pour ses sentiments du moment?... Et elle fut portée plus encore à suivre la voie qu'elle avait prise quand elle approcha la marraine spirituelle de sa passion : George Sand.

Liszt voyait familièrement la romancière et pouvait réunir facilement ses deux amies. Dès qu'il en manifesta le désir à George Sand, celle-ci s'empressa d'exprimer dans des termes chaleureux sa sympathie à l'égard de Mme d'Agoult. « Vous êtes pour moi — lui écrivait-elle — le véritable type de la princesse

fantastique, artiste, aimante et noble de manières, de langage et d'ajustements, comme les filles des Rois aux temps poétiques. Je vous vois comme cela, et je veux vous aimer comme vous êtes, et pour ce que vous êtes. »

La première entrevue des deux femmes eut lieu chez la mère de Liszt. Bientôt Mme d'Agoult devint une des intimes du « grenier » du quai Malaquais. George Sand avait toute raison pour accueillir à bras ouverts celle qu'elle se plaisait à appeler « la blonde Péri ». L'amoureuse attirait sa sympathie. La femme appartenant à un monde qu'elle ne connaissait que de loin captivait sa curiosité. Cette jolie comtesse ne représentait-elle pas, en quelque sorte, la réalisation de ses doctrines?... La tendre amie de Liszt était, pour George Sand, un triomphe et un modèle.

Quant à Mme d'Agoult, elle fut prise d'une sorte de vertige dans cette atmosphère de révolte intellectuelle. Son ancien milieu lui semblait odieux, non seulement pour l'existence creuse qu'on y menait, mais encore à cause des entraves qu'y rencontrait sa passion. Dans son nouvel entourage, au contraire, tout tendait à la justifier, et à lui faire entrevoir comme une action héroïque ce qu'elle



méditait secrètement. Elle passa corps et biens à l'ennemi. Elle décida de se mettre au-dessus des conventions sociales et d'attacher son sort à celui de Liszt.

« Liszt — rapporte Arsène Houssaye — se jetait dans la passion comme dans un abîme. » Toutefois, il s'y précipitait les yeux ouverts. Il avait trop de jugement pour ne pas entrevoir les conséquences de cette résolution, trop de loyauté pour les cacher à Mme d'Agoult. Mais, bien plus que la considération du monde, pesait pour lui la question de conscience. Sans doute il était loin de la dévotion mystique de son adolescence, mais il n'en restait pas moins profondément croyant. Son développement intellectuel et son commerce avec Lamennais n'avaient fait qu'élever sa foi. Comment allait-il concilier ses sentiments avec ses convictions religieuses ?

Depuis longtemps, Liszt avait pris l'habitude de se confier à Lamennais.

A qui le musicien aurait-il pu demander conseil dans cette crise mieux qu'à cet ami fidèle ? Mais quel déchirement pour Lamennais ! Quelle cruelle obligation que de refuser le bonheur à cet homme, vers lequel son âme endolorie se sentait attirée comme le roi Saül

vers le jeune David! Et puis, tout cela ne lui rappelait-il pas sa propre jeunesse, ces blessures qu'il cicatrisa — dit Sainte-Beuve — par des croyances?

S'il y eut en lui une lutte entre le prêtre et l'ami, son issue ne pouvait être douteuse. Non seulement il enjoignit à Liszt de s'arracher à cette passion, mais il essaya de l'attirer près de lui, de le consoler et de le guérir dans le calme de La Chênaie.

Le 4 mai 1835, Lamennais écrivait de Paris à son ami Marion qu'il retournait à La Chênaie par Nantes et le littoral de la Bretagne avec Liszt. Quinze jours après l'abbé mandait à Marion que Liszt avait renoncé au voyage.

Le prêtre tenta cependant un dernier effort. De retour à Paris — bien qu'il ne connut pas Madame d'Agoult — il se rendit auprès d'elle. L'entrevue fut pathétique: « Recueillez-vous, belle âme! Laissez-moi emmener Franz dans la solitude... Ne vous laissez pas emporter à la passion qui égare: purifiez cette flamme d'amour divin qui est en vous... » s'écria-t-il. Et pendant plus d'une heure, il la conjura de se contenter d'un amour chaste, d'une union spirituelle.

Mais que peut l'éloquence contre le torrent de la passion? Celle des deux amants était

arrivée à son paroxysme. On le sent bien dans ce rapide billet que Liszt adresse à Mme d'Agoult:

« Marie,

« Le jour que vous pourrez me dire de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme: Franz, oublions, pardonnons à jamais tout ce qu'il y a d'incomplet, d'affligeant et de misérable peut-être dans le passé; soyons tout l'un à l'autre, car à cette heure je vous comprends et vous pardonne autant que je vous aime — ce jour-là (et que ce soit bientôt) nous fuirons loin du monde, nous vivrons, nous aimerons et nous mourrons seuls! » (1).

Peu après, Marie d'Agoult partait avec sa mère pour Bâle. Liszt la suivait de près.

Elle lui écrivait le 2 juin:

« Faites-moi dire de suite le nom de votre auberge et le numéro de votre chambre. N'en sortez pas. Ma mère est ici; mon beau-frère n'y est plus. Quand vous lirez ceci j'aurai

(1) Correspondance de Liszt et de la Comtesse d'Agoult, publiée par Daniel Ollivier, Paris, 1933. I, 136.

parlé, jusqu'à présent je n'ai encore rien osé dire.

« C'est une dernière et rude épreuve, mais mon amour est ma foi et j'ai soif de martyre.

« Mercredi. Drei Könige. » (1).

« Me voici, puisque vous m'avez appelé — répondait Liszt. — I shall not go out till I see you. My room is at the Hôtel de la Cigogne, number twenty at the first etage — go at the right side.

« Yours. »

(Je ne sortirai pas avant de vous avoir vue. Ma chambre est à l'hôtel de la Cigogne, n° 20, au premier étage. Allez à droite. A vous.)

Ce soir-là, deux êtres serrés l'un contre l'autre dans un doux abandon, contemplaient les grandes eaux du Rhin. Que de regards n'avaient-elles attirés, ces ondes sombres et rapides qui virent se pencher sur elles tant de couples aux yeux attendris, destinés à s'éteindre comme les étoiles au matin ! Mais le propre de l'amour n'est-il pas de donner l'illusion de la durée aux choses passagères ? Les deux libertaires de l'amour oubliaient le

(1) L'Auberge des Trois-Rois.

temps, oubliaient l'espace. Et il leur semblait que les flots impérieux du fleuve emportaient avec eux des chaînes.

Tout d'abord les rives du lac de Wallenstadt, près de Zurich, abritèrent leurs transports. Mais bientôt nos deux intellectuels éprouvèrent le besoin de se retremper dans un milieu citadin. Ils choisirent Genève et s'y logèrent au centre du vénérable quartier de la « Ville haute », tout près des arbres centenaires du Bourg de Four, dans la rue Tabazan, aujourd'hui rue Etienne-Dumont. Dans ce cadre pittoresque, ils vécurent quelques mois de parfaite félicité, entourés d'un cercle de Genevois éminents: Mme de Sismondi, l'orientaliste Alphonse Denis, James Fazy, de Candolle, Adolphe Pictet.

Liszt, toujours enchanté de se rendre utile, s'offrit pour enseigner gratuitement le piano au Conservatoire de Genève. En même temps, il suivait les cours de philosophie à l'Université. Il était animé d'un immense besoin de savoir. Sa compagne partageait ses aspirations. Ils connurent le bonheur des études et de la méditation à deux, épaule contre épaule, cœur contre cœur.

L'un et l'autre se mirent à écrire. Liszt publiait, dans la *Gazette Musicale*, une série

d'articles sous le titre: *De la situation des artistes et leur condition dans la Société*. Son langage est celui du jour. Pourtant à travers l'emphase à la mode, on sent une grande élévation de sentiments, on rencontre des pensées fortes et justes (1).

Pendant que la puissante griffe de Liszt courait sur le papier, une jolie main — tous les contemporains sont d'accord pour vanter sa beauté — désirait ardemment en faire autant. Les succès de George Sand y étaient pour quelque chose.

Mme d'Agoult allait trouver bientôt l'occasion de satisfaire ses velléités littéraires. Liszt donnait une audition à Genève. Le clan des puritains refusa d'y assister. Il reprochait à l'artiste sa situation irrégulière. Son talent lui importait peu. Sur ces entrefaites, Mme d'Agoult s'empara de sa plume vengeresse et publia dans le journal de James Fazy, *L'Europe Centrale*, une petite comédie intitulée: *Un Concert à Genève. Trilogie et proverbes (historiques et philosophiques). Par une société de gens de lettres*.

Il est douteux que ce plaisant opuscule ait

(1) M. Jean Chantavoine a réédité une partie de ces articles sous le titre *Pages Romantiques*, Paris, 1912.

contribué à affermir la confiance des amis de Mme d'Agoult dans sa vocation littéraire. La finesse d'esprit, l'abondance des connaissances ne suffisent pas pour produire un écrivain. Il faut l'imagination créatrice, l'expression personnelle, la flamme. Tout cela manquait à Mme d'Agoult. Cette femme, si brillante dans la conversation, avait dans ses écrits quelque chose de contracté dont elle ne parvint jamais à se débarrasser.

A part ces divergences, l'amant et la maîtresse professaient les mêmes idées, partageaient les mêmes goûts, — assez généraux à l'époque. Ces grands lettrés préféraient au monde extérieur celui de la pensée, aux spectacles terrestres les émotions intellectuelles. Ils voyaient la nature à travers la vision des poètes.

La suprême sensibilité de Liszt aux choses de l'esprit ne diminue pas la franchise et l'élan de son inspiration musicale. Byron, Schiller, Sénancourt sont ses animateurs. Il se substitue tantôt à Child Harold, tantôt à Obermann. Mais que le verbe semble incolore comparé aux harmonies qu'il inspire à Liszt ! La première partie des *Années de pèlerinage*, consacrée entièrement à la Suisse, contient des morceaux émouvants comme *La Vallée*

d'Obermann, ou *Les Cloches de Genève*, qui révèlent déjà le créateur d'une poésie, d'une force, d'une audace éclatantes. En décembre, une fille naissait de son union avec Mme d'Agoult. Elle reçut le prénom de Blandine. Pour fêter sa naissance, son père improvisa le chant: *Angiolin dal biondo crin* (Petit ange aux cheveux blonds), — la première de ces mélodies qui seront les plus beaux fleurons de sa couronne de compositeur.

Cependant les ressources du ménage s'épuisaient. Et à Paris, un nouveau venu, le pianiste Thalberg, profitait de l'absence de Liszt pour se substituer à lui dans la faveur du public. Sigismond Thalberg, fils naturel du prince Dietrichstein, était une de ces célébrités passagères qui ne visent pas haut, mais qui séduisent aisément la foule. « Thalberg — tel que le caractérise un contemporain — est magistral, froid et même glacial, admirable de mise, en un mot, l'Imperator des Notes. C'est un Autrichien né à Genève. Il a dans son jeu la sécheresse de M. Ingres et l'austérité de M. Guizot. »

La rivalité des deux virtuoses passionna Paris. Thalberg avait pour lui le grand public et les gens du monde. Seuls quelques amis dévoués, parmi lesquels Berlioz, ap-

puyaient Liszt. La princesse Belgiojoso eut l'idée de faire entendre le même soir les deux virtuoses.

Christine Belgiojoso était une grande dame lombarde, aux yeux brillants comme des escarboucles au milieu d'un visage blanc de céruse, les cheveux noirs coiffés en ailes de corbeau, jouant de l'extravagance comme l'Espagnole de l'éventail.

Dans le salon de cette muse romantique, tendu de velours noir émaillé d'argent, Liszt rencontra donc Thalberg. Il y eut d'abord assaut de courtoisie entre les deux hommes. La souplesse et le charme de Liszt ne se montrèrent pas inférieurs aux grandes manières et à la distinction de son rival. Mais quand ils se mirent au piano, le fils de prince découvrit qu'il avait en face de lui un fils de roi. Il eut la bonne grâce d'en convenir. L'audition à deux fut le triomphe de Liszt et l'écrasement de Thalberg.

Le bruit de cet événement parvint jusqu'à Genève. Il ne pouvait manquer d'ajouter à l'inquiétude qui s'était emparée de Mme d'Agoult. La naissance de sa fille avait rendu sa situation encore plus délicate. Et ce n'est pas sans une pointe d'amertume qu'elle voyait associé, dans un éclat de fête, le nom de son

amant à celui d'une autre femme qui passait pour une enjôleuse.

Heureusement que Liszt retourna bientôt en Suisse.

George Sand aussi annonçait son arrivée. Liszt et Mme d'Agoult attendaient leurs hôtes à Chamonix. Un ami, le major fédéral Pictet, de passage à Genève, devait y conduire la famille Sand.

Le major — il avait « la figure de Méphistophélès et la capote d'un douanier » — s'acquitta fidèlement de sa mission. A sa vue, l'aubergiste de l'*Union*, à Genève, où étaient descendus George Sand et les siens, eut un soupir de soulagement.

— Monsieur vient-il pour les arrêter? dit-il à Pictet en s'approchant respectueusement.

— Arrêter qui?

— Mais cette famille de bohémiens à longs cheveux et en blouse, qui fait là-haut un sabbat d'enfer, qui se moque du roi, de la loi et des maîtres d'hôtel.

A Chamonix, l'arrivée des voyageurs turbulents ne causa pas moins de sensation. Toute la caravane se mit en route pour le Grand Glacier, et de là on s'achemina vers Fribourg.

Mme d'Agoult était coiffée d'un chapeau

haut de forme autour duquel flottait un voile vert. George Sand portait sous sa blouse entr'ouverte un gilet rouge garni de boutons d'or en filigrane, autour du cou une cravate noire.

La plus franche gaieté animait les uns et les autres. Ils admiraient le paysage, tout en discourant sur les différentes façons d'envisager les beautés de la nature. Liszt, lui, contemplait les sites sans se mêler au débat.

— Regardez Franz, s'écria soudain Mme d'Agoult, il admire admirablement.

Dans la cathédrale de Fribourg, Liszt se mit à l'orgue. La voûte antique résonna de ses puissantes harmonies. Et cette fois, ce fut le tour de ses compagnons de s'émouvoir.

A Genève, George se logeait au-dessus de ses amis, dans une mansarde, qui donnait sur le lac et le mont Blanc. Vers la fin d'octobre, elle rentrait à Nohant. Peu après, Liszt et Mme d'Agoult retournaient à Paris et s'installaient à l'Hôtel de France, 23, rue Laffitte. Ils proposaient à George Sand de lui retenir une chambre et d'avoir le même salon.

« Nous serons en commun — répondait celle-ci — pour le salon comme pour les amis.

Ceux des miens qui vous déplairaient, on les recevra sur le palier. »

Personne ne fut consigné sur le palier. Chacune de ces dames s'accommodait fort bien des amis de l'autre. Elles réunissaient des musiciens, des peintres, des gens de lettres réputés auxquels se joignaient quelques curieux et beaucoup d'étrangers de distinction. Lamennais assistait souvent à ces réunions. Il venait de fonder son journal *Le Monde*. George Sand et Liszt y collaboraient activement.

Les deux femmes se lassèrent rapidement de cette vie bruyante. Mme d'Agoult se sentait comme une déclassée au milieu de la haute bohème. Quant à George Sand, elle cherchait l'isolement pour reprendre son labeur.

« J'ai les grands hommes plein le dos — écrivait-elle. Je voudrais les voir tous dans Plutarque. Là, ils ne me font pas souffrir du côté humain. Qu'on les taille en marbre, qu'on les coule en bronze et qu'on n'en parle plus. »

Elle abandonna l'Hôtel de France pour sa solitude de Nohant.

L'état de sa santé obligea Mme d'Agoult de passer encore quelque temps à Paris. Enfin, elle aussi put partir pour Nohant.

Voici donc le ménage Liszt sous le toit hospitalier de la romancière. Les premières impressions furent délicieuses de part et d'autre. Cependant, l'intimité de la vie de campagne allait bientôt mettre en relief les contrastes des caractères des deux femmes. En effet, il est difficile de se figurer deux êtres plus dissemblables que la « blonde Péri » et son hôte, la « brune et olivâtre Lélia ».

Chez George Sand, on reconnaît une parfaite indifférence aux jugements de l'opinion, une simplicité charmante, quelque chose de très élevé dans l'esprit et dans l'imagination.

« Rétrécis ton cœur, mon grand George — lui écrivait un jour Musset — tu en as trop pour une poitrine humaine. »

Et dans ses *Souvenirs personnels*, Barbier a consigné que la veille de sa mort, comme on voulait la lever, ne pouvant se tenir sur ses jambes, elle s'écria : « Ah ! j'ai trop bu de la vie ! »

Sans doute, elle fut l'esclave de ses sens brusques et avides. Elle se leurre à tous les sophismes de son temps. Mais que pèsent ses travers contre tant de vraie grandeur ! Balzac écrivait d'elle à Mme Hanska : « Elle n'a aucune petitesse dans l'âme. »

On n'en pouvait pas dire autant de Mme d'Agoult. Elle avait de l'esprit, de l'agrément, mais toutes ses qualités étaient diminuées par une grande envie de paraître. C'était là le trait saillant de son caractère. La brillante mondaine se lassa bien vite des hommages des habitués de Nohant et de quelques beaux de province qu'elle capta — selon sa propre expression — « en trois coups d'éventail ». Elle avait peu de goût pour la campagne et ne pouvait manquer d'éprouver un secret dépit à passer ses jours entre deux êtres pleins de ressources en eux-mêmes, entièrement dévoués à leur art. Sa fugue lui fermait le monde. Elle était si peu faite pour s'en priver!

En mars — Liszt donnait une série de concerts à Paris — Mme d'Agoult tombait brusquement chez son amie Marliani — Milanaise mariée au consul d'Espagne — et essaya de se retremper dans la vie mondaine. Elle organisa une soirée dans le salon de Mme Marliani, s'agita beaucoup et subit sans doute quelques-uns de ces cruels coups d'épingles auxquels l'exposait sa position. Elle retourna à Nohant, triste et inquiète.

Elle approchait du tournant de sa passion. L'ivresse touchait à son terme; peu à peu, elle

se sentait pénétrée d'amertume et d'irritation. Déjà dans les replis de son âme grandissait un germe de rancune contre l'amant et contre l'amie. La patricienne considérait sans indulgence ce qu'il y avait d'assez lâché chez Liszt aussi bien que chez George Sand. Les allures de l'un et de l'autre pouvaient prêter à la critique. Liszt, surtout, manquait de ce pli que donne une enfance heureuse et l'habitude précoce des usages du monde. Il avait une manière assez personnelle de manier le couteau et la fourchette. Il était violent, emporté. Mais chez lui tous ces défauts n'étaient que les petites faiblesses d'un être plein de noblesse et d'intelligence. Par contre, la laborieuse perfection de Mme d'Agoult ne faisait que masquer, et pas toujours assez bien, un cœur tiède et un esprit fort bien meublé, mais sans flamme.

Ces deux natures si peu faites pour s'entendre étaient rivées l'une à l'autre par de triples chaînes dont ils ne sentaient pas encore tout le poids. La savante beauté de Mme d'Agoult faisait oublier ses torts. Et elle aussi était encore disposée à quelque indulgence à l'égard de cet homme qui mettait la même fougue dans toutes les actions de la vie.

L'incompatibilité de ces natures n'échap-

pait pas moins au regard de George Sand que l'hostilité cachée de Mme d'Agoult à son égard.

En juillet 1837, le ménage Liszt partait pour l'Italie. Les deux femmes se quittaient avec des protestations d'amitié sur les lèvres. Cependant, dans leur cœur, la rupture était déjà consommée.

Une fois en Italie, les nuages qui s'étaient élevés entre Liszt et Mme d'Agoult se dissipèrent comme par enchantement.

Les deux amants écoutaient la chanson du postillon:

*Siamo vetturini, siamo, siamo
In ogni paes una ragazz abbiamo, abbiamo.*

(Nous sommes, nous sommes les postillons. Nous avons, nous avons une mie dans chaque pays.)

A Bellagio, le paysage qui se déroulait devant eux les remplissaient de ravissement. Ils se trouvaient là en face d'un des plus étonnants sites de la terre. Le Nord y donne la main au Midi. Les sommets couverts de

neige se mirent dans l'eau transparente du lac au bord duquel se balance le palmier et fleurit le magnolia. Dans cette atmosphère cristalline, une douce sérénité s'empare des cœurs. Le front de l'amante se penche sur l'épaule de l'aimé. Et les cloches tintent, mystérieuses, lointaines comme si les anges frôlaient de la pointe de leurs ailes les cimes des glaciers.

Après le recueillement de la vie intime dans la villa Melzi, que la foule remplissant les rues de Milan semblait turbulente! Sous les vastes portiques des palais, à travers des grilles richement ouvragées, d'éclatantes verdures répandaient leur fraîcheur. Plus d'une de ces antiques demeures abritait une élite d'hommes distingués et de femmes aimables.

La comtesse Maffei réunissait la fleur de cette société. Dans son salon, le musicien et Mme d'Agoult se familiarisèrent avec le génie de l'Italie contemporaine et trouvèrent de précieux encouragements pour pénétrer son passé.

L'âme avide de Liszt, l'esprit curieux de sa maîtresse s'adonnaient tout entiers à ces études. Ils se grisaient de sensations d'art et de poésie. Ces jouissances spirituelles les maintenaient dans une constante élévation de

pensée, ouvraient leurs sens « à toutes les joies de l'être » et faisaient battre leurs cœurs à l'unisson, comme dans les premiers temps de leur intimité. Le jour de Noël 1837, dans la villa Melzi, à Bellagio, naissait leur seconde fille, Cosima.

Près du berceau de cette enfant, qui devait unir son nom à celui du plus puissant créateur de son époque, Liszt médita longuement le passé et l'avenir. Il ajoutait quelques pages magistrales à ses *Années de pèlerinage*. Les impressions qu'il recevait de l'Italie lui inspiraient le désir « d'exhaler en sons les plus intimes mystères de sa destinée ». De grandes idées de compositions hantaient son imagination. Pourtant il restait fidèle à son piano.

« Voyez-vous — écrivait-il à Pictet — mon piano c'est pour moi ce qu'est au marin sa frégate, ce qu'est à l'Arabe son coursier, plus encore peut-être, car mon piano jusqu'ici, c'est moi, c'est ma parole, c'est ma vie; c'est le dépositaire intime de tout ce qui s'est agité dans mon cerveau aux jours les plus brûlants de ma jeunesse; c'est là qu'ont été tous mes désirs, tous mes rêves, toutes les joies et toutes mes douleurs. »

Cependant la haute idée qu'il avait de son art lui rendait pénible l'obligation de se ser-

vir de cet instrument tant aimé en guise de gagne-pain; il était écœuré de son rôle « d'amuseur public ». L'éditeur Ricordi répandait partout que l'Italie donnait asile au premier pianiste du monde, *nel genere fantastico et ispirato*. Liszt connut les mêmes succès que les années précédentes. Il était loin de rester insensible à l'adulation des foules. Quand même, il ne se cachait pas que, dans cette éternelle corvée de fêtes, se consumaient des forces dignes de plus hautes destinées.

« En vérité, mon ami — confiait-il au violoniste Lambert Massart — c'est un grotesque personnage que celui de musicien voyageur. Je n'en connais point qui fasse une plus pitteuse figure, une plus fâcheuse contenance, alors qu'il s'en va de contrée en contrée, de ville en ville, de bourgade en bourgade, merveille ambulante au milieu des immuables merveilles de la nature, célébrité d'un jour passant à l'ombre des grands noms qui ont traversé les siècles (1). »

Ces *Lettres d'un bachelier ès-musique* — et c'est dans l'une d'elles que se trouve le passage cité plus haut — adressées tour à tour à Adolphe Pictet, à Louis de Ronchaud, à

(1) *Gazette Musicale*, 2 septembre 1838.

Heine, à Lambert Massard et à Berlioz, sont des témoignages éloquentes de l'action de l'Italie sur le développement de Liszt.

« Le beau — écrivait-il à Berlioz — dans ce pays privilégié, m'apparaissait sous ses formes les plus pures et les plus sublimes. L'art se montrait à mes yeux dans toutes ses splendeurs: il se révélait à moi dans son universalité et dans son unité. Le sentiment et la réflexion me pénétraient chaque jour davantage de la relation cachée qui unit les œuvres du génie. Raphaël et Michel-Ange me faisaient mieux comprendre Mozart et Beethoven (1). »

Ces confidences sont une profession de foi. Liszt, compositeur, s'y découvre tout entier.

Tantôt les arts plastiques l'inspirent: la *Sposalizio* de Raphaël. *Il Penseroso* de Michel-Ange; tantôt les sonnets de Pétrarque, ou encore le poète des poètes: Dante. La *Fantasia quasi sonata après une lecture du Dante* — composée à Bellagio — est l'un des plus émouvants morceaux du jeune Liszt.

Qu'est-ce donc qui l'empêchait de s'adonner entièrement à déployer ses forces créatrices? Considérée de loin, sa vie ressemble en ce moment à une de ces pages de romans que

(1) *Gazette Musicale*, 24 octobre 1839.

l'on lit avec défiance, tant elles débordent d'un bonheur insolent et fantasque.

Le voilà, depuis deux ans déjà, dans ce pays qu'il comprend et qu'il aime; à son côté, pour partager ses plaisirs et sa gloire, une compagne qui a tout sacrifié pour le suivre! De secrètes amertumes se cachaient cependant sous ces apparences de parfaite béatitude.

« Souvent, dans la plus forte chaleur du jour — écrivait de Bellagio Liszt à Louis de Ronchaud — nous allons nous reposer sous les platanes de la villa Melzi, nous lisons la *Divina Commedia*, assis au pied du marbre de Bomelli: le Dante conduit par Béatrix... Vous l'avouerez-vous pourtant? Dans ce poème immense, incomparable, une chose m'a toujours singulièrement choqué, c'est que le poète ait conçu Béatrix non comme l'idéal de l'amour, mais comme l'idéal de la science. Je n'aime point à trouver, dans ce beau corps transfiguré, l'esprit d'une docte théologienne expliquant le dogme, réfutant l'hérésie, discourant sur les mystères. Ce n'est point par le raisonnement et la démonstration que la femme règne sur le cœur de l'homme (1). »

Sans doute, c'était sa séduisante compagne

(1) *Gazette Musicale*, 22 juillet 1838.

qui inspirait de pareilles réflexions à Liszt. Ces platanes de la villa Melzi, qui avaient vu disparaître tant de générations, cette statue de Béatrice, symbole d'un amour sur lequel avaient passé des siècles, étaient loin de rappeler à Mme d'Agoult le néant des vanités humaines. Elle avait beau se perdre en leur contemplation, le front appuyé sur sa blanche main, tout l'univers lui reflétait sa propre image. Elle songeait à la douceur de réussir dans l'esprit des autres. Elle rêvait d'une gloire vengeresse qui rétablirait sa réputation dans le monde, et humilierait ceux qui l'avaient abandonnée. L'esprit initié à toutes les manifestations littéraires de son temps, elle avait profité de son séjour en Italie pour s'approprier une érudition encyclopédique. Elle se berçait de l'illusion que l'application suffirait pour la métamorphoser en grand écrivain. Dans ces conditions, il n'était que trop naturel qu'elle poussât Liszt dans la voie de la production littéraire. Elle collabora activement aux *Lettres d'un bachelier ès-musique*. Peut-être songeait-elle à ajouter ses premières ébauches aux écrits de Liszt, et à les faire paraître sous la tutelle du nom illustre de son ami.

Cette collaboration des deux amants ne fit

que les éclairer encore mieux sur ce qui leur manquait de communion d'idées. Sans cesse devaient éclater entre eux ces oppositions qui naissent entre une âme d'artiste, frémissante, spontanée, et un esprit artificiel qui, en dépit de laborieux efforts, n'arrive qu'à effleurer toutes les nobles choses.

Avec cela, les réalités de son existence ne correspondaient pas entièrement aux captivantes images que s'en était faites Mme d'Agoult. Dans son for intérieur, c'est son amant qu'elle rendait responsable de ce qui lui faisait défaut à elle de sérénité et d'élévation pour supporter la situation qu'elle avait acceptée volontairement.

Un de ses amis les plus fidèles, le poète Edouard Grenier, a consigné dans ses souvenirs l'anomalie la plus frappante de son caractère.

« Mme d'Agoult — rapporte-t-il — avait cette ignorance absolue des nécessités de la vie, cet oubli des forces et des besoins des autres, qui caractérise les princes et leur fait une atmosphère à part. Rien de singulier et de détestable comme cet égoïsme natif qui fait table rase de l'entourage et prend tranquillement pour soi seul tout l'air respirable. »

Liszt acceptait ces obligations avec la magnifique insouciance qu'il eut toujours pour les réalités matérielles de la vie. Grâce à sa renommée de pianiste, il parvenait à maintenir autour de sa maîtresse l'atmosphère de luxe dont elle ne pouvait pas se passer. Car Mme d'Agoult, qui possédait vingt mille livres de rentes en dépensait cinq fois autant.

Après trois années de vie commune, voici donc l'artiste chargé d'un lourd fardeau, obligé malgré lui de persévérer dans sa carrière de virtuose. Le désaccord du caractère des deux amants se manifestait de plus en plus. Ajoutez à cela que Mme d'Agoult avait six années de plus que Liszt. Cette différence d'âge et certaines allures que celui-ci gardait de son passé d'homme à bonnes fortunes contribuaient à nourrir la jalousie de sa maîtresse. Partout les tentations environnaient le musicien. Son esprit d'indépendance farouche, son tempérament impétueux faisaient de lui un sujet bien difficile à gouverner.

A la jalousie de Mme d'Agoult, il opposait néanmoins une affection patiente et inaltérable.

Les choses en étaient là quand un événement imprévu sépara pour quelque temps ce ménage dont la désunion augmentait de

jour en jour. Les crues du Danube venaient de causer de graves sinistres en Hongrie. Le bruit de cette catastrophe parvint jusqu'à Liszt et l'impressionna profondément.

« Destin bizarre — écrivait-il à Lambert Massart (1) — depuis bientôt quinze ans que mon père avait abandonné son paisible toit, pour se jeter avec moi à travers le monde; depuis qu'échangeant l'obscurité de la vie rurale pour le glorieux servage de la vie artiste, il s'était fixé en France, comme dans le centre le plus propre à développer l'instinct musical que son naïf orgueil appelait mon génie, je m'étais habitué à considérer la France comme ma patrie, et j'avais cessé de me rappeler qu'il en était pour moi une autre. Vous savez ce que sont les jours de la première jeunesse, cette période de la vie de l'homme qui s'écoule entre sa quinzième et sa vingt-cinquième année... Ce temps de fièvre ardente, de force vainement dépensée, de vitalité énergique et folle, je l'ai passé sur la terre de France. C'est elle aussi qui a reçu les cendres de mon père, et qui porte son tombeau, asile sacré de ma première douleur! Comment ne me serais-je pas cru enfant d'une

(1) *Gazette Musicale*, 2 septembre 1838.

terre où j'avais tant souffert et tant aimé ! Comment aurais-je pu songer que le sang qui coulait dans mes veines était le sang d'une autre race d'hommes, que les miens étaient ailleurs?...

« Une circonstance fortuite réveilla tout à coup le sentiment que je croyais éteint et qui n'était qu'assoupi. Je lus un matin à Venise, dans un journal allemand, le récit détaillé des désastres arrivés à Pesth. Cette lecture me causa une émotion franche. Je ressentis une compassion inaccoutumée, un vif et irrésistible besoin de secourir tant de malheureux...

« Ce fut par ces émotions, par ces élans que le sens du mot *patrie* me fut révélé. Un paysage grandiose s'éleva devant mes yeux : c'était la forêt bien connue, retentissant du cri des chasseurs ; c'était le Danube précipitant son cours à travers les rochers ; c'étaient les vastes prairies où paissaient librement les troupeaux pacifiques ; c'était la Hongrie, ce sol robuste et généreux qui porte de si nobles enfants ; c'était mon pays enfin ; car moi aussi, m'écriai-je dans un accès de patriotisme qui vous fera sourire, moi aussi j'appartiens à cette antique et forte race ; je suis un des fils de cette nation primitive qui semble réservée pour de meilleurs jours!... »

Il décide de donner une série de concerts pour secourir les victimes du Danube. Vienne allait être la première étape de son voyage, Vienne qu'il appela « die Klingende Stadt » — la ville sonore. Au débotté, il fait la conquête de cette capitale de la musique.

Le jour de l'audition pour les inondés de Pest il griffonne ce billet à Marie d'Agoult :

« Fin de concert. 3 heures. La poste part. Deux mots seulement. Succès énorme. Acclamations. Rappelé quinze à dix-huit fois. Salle comble. Emerveillement universel. Thalberg existe à peine à l'heure qu'il est dans le souvenir des Viennois. J'en suis vraiment ému. Jamais je n'ai eu de succès semblable, ni comparable. Cela vous aurait fait plaisir.

« Chère Marie, je ne songe qu'à vous. Soyez heureuse, c'est le seul vœu de mon cœur. »

Dans la ville de Beethoven, où l'on s'endort, où l'on se réveille une chanson aux lèvres, chacun accourt aux auditions de Liszt, de l'impératrice et des archiduchesses aux blanchisseuses des faubourgs. Ce public enthousiaste venait d'entendre la fleur des pianistes du temps : Henselt, Thalberg, Clara Wieck — la future Mme Schumann. Tous furent oubliés dès les premiers accords de Liszt.

Il arrive à peine que déjà l'impératrice veut

qu'il joue au château. Et cependant l'audition est ajournée: pour être admis à cet honneur, la virtuosité ne suffit point — il faut l'approbation du ministre de la Police. Or le sagace comte Sedlnitzky n'ignore rien de la vie privée du *joueur de piano* (Klavierspieler) Liszt, de ses origines, de ses relations avec des esprits « mal pensants » — une certaine baronne Dudevant et l'abbé Lamennais; — de sa liaison avec Mme d'Agoult; du concert qu'il s'était avisé de donner à Genève en faveur des exilés italiens. Pourtant le grand inquisiteur est bon prince. En résumé, il daigne juger Liszt — en dépit de sa vanité, de ses manières extravagantes imitées des jeunes-France, comme un jouvenceau bénin, insignifiant, doué néanmoins d'un réel talent de musicien.

Ce plaisant rapport de haute sagesse policière et le désir de la souveraine imposent le silence aux cabales. Au début de mai, Liszt peut se faire entendre à la cour.

Sa popularité dépasse toute mesure. Les salons se l'arrachent, les gens de la rue s'arrêtent quand il passe et le saluent comme un prince.

Les artistes aussi le recherchent. Le peintre Danhauser le représente installé au piano, un piano recouvert de cahiers de musique et

d'un échafaudage de livres au-dessus duquel trône le buste de Beethoven. Ce poids insolite ne semble pourtant pas nuire à la sonorité de l'instrument, tant la blonde inconnue assise aux pieds du maître et George Sand, pâmée dans son fauteuil, paraissent transportées dans une sorte de béatitude. Quatre hommes complètent le cercle: Rossini, Paganini, Berlioz et Dumas. On ne doit leur présence, ainsi que celle de George Sand, qu'à l'imagination de l'artiste, qui a voulu entourer Liszt des personnalités les plus célèbres d'alors (1). A côté de cette page un peu théâtrale, que le portrait exécuté par Amerling paraît naturel et charmant! Un profil grec encadré d'abondants cheveux châains, le cou serré dans une cravate noire à triple tour, une bouche sensuelle, une expression de franchise et de volonté, — voilà Liszt à vingt-sept ans. Cette peinture ne fut commandée à Amerling par nulle autre que l'impératrice Maria-Ludovica (2).

L'homme, choyé par la fortune, adulé par les femmes, acclamé par la foule, garde une

(1) Ce tableau se trouve dans la collection de Mme Martha von Schaub, à Vienne.

(2) Dans une collection particulière en Autriche. — Reproduit sur la couverture de ce volume.

âme sensible, portée à la plus généreuse humanité.

Il a la fibre de la reconnaissance et se plaît à dédier douze études pour le piano au vieux Czerny, le premier qui avait prédit son essor et refusé toute rémunération pour ses leçons. Voilà pour la mémoire du cœur.

Il pratique la libéralité en y mettant les nuances subtiles de la délicatesse. Des monceaux d'or récoltés à Vienne, vingt-cinq mille florins vont aux inondés. Mais le Danube lui rappelle un autre fleuve, un pâle visage entrevu au bord du Rhône, un visage de femme, douloureux et tendre comme sa poésie. Liszt n'ignore rien de la vie précaire de Mme Desborde-Valmore. Toutefois, il tient à ménager sa susceptibilité. Un don lui semble plus aisé de femme à femme. Aussi écrit-il, de Vienne, à Mme d'Agoult pour la charger de faire parvenir mille francs à la poétesse.

Il s'apprêtait à s'arracher aux splendeurs de la capitale et à partir pour la Hongrie lorsque des nouvelles inquiétantes sur l'état de santé de Mme d'Agoult et un appel pressant de son amie le décidèrent de retourner sans retard à Venise.

Au premier relais, une surprise l'attendait : ses admirateurs et admiratrices l'avaient

précédé et se trouvaient réunis pour saluer une dernière fois leur idole. Au cours de cette petite fête improvisée, un habile artiste viennois, Kriehuber, le croqua enveloppé d'un ample manteau de voyage, l'œil doux et fin, avec cette pointe de mélancolie dans l'expression que donne le dépaysement.

La chaise de poste l'emporte à travers monts et vaux jusqu'aux rives de l'Adriatique. La gondole le dépose au seuil du palais où l'attend Marie d'Agoult. Sa présence triomphe de la fièvre de Venise qui minait sa langoureuse amie. Liszt jugea néanmoins utile de la soustraire à l'atmosphère vénitienne. Ils allèrent passer l'hiver à Rome.

Des regards d'admiration et d'envie accueillirent ce couple illustre qui offrait toutes les apparences du bonheur. Un lévrier noir les suivait dans leurs promenades. Mais ils écartaient impitoyablement ce compagnon — pourtant bien dans la note des grâces de châtelaine de Mme d'Agoult — chaque fois qu'ils recevaient M. Ingres, ou qu'ils se rendaient à la villa Médicis. M. Ingres — on n'en sut jamais la cause — ressentait une terrible aversion contre les lévriers.

Un surprenant portrait de Liszt, dessiné par Ingres, rappelle le souvenir de l'amitié des

deux artistes (1). Le musicien y est représenté à mi-corps, une main appuyée sur la hanche, la tête légèrement penchée. Si l'on compare ce dessin à ses portraits antérieurs, ses yeux semblent plus calmes, plus profonds, on dirait creusés par la pensée.

Les deux amis visitaient ensemble les galeries. Le soir on faisait de la musique. Liszt témoignait plus d'indulgence que la postérité pour le violon de son ami.

« Oh! si tu l'avais entendu alors! avec quelle religieuse fidélité il rendait la musique de Beethoven! Avec quelle fermeté pleine de chaleur il maniait l'archet! Quelle pureté de style! Quelle vérité dans le sentiment! Malgré le respect qu'il m'inspire, je ne pus me défendre de me jeter à son cou, et je fus heureux en sentant qu'il me serrait contre sa poitrine avec une paternelle tendresse! »

Pendant l'été, Liszt et Mme d'Agoult s'établirent à Albano. C'est là que naquit leur fils Daniel. A ce moment George Sand revenait de son fatal voyage de Majorque et s'arrêtait à Marseille. Chopin souffrait moins et ne crachait plus de sang. Ils en profitèrent pour se hasarder jusqu'à Gênes. Mme d'Agoult, à cette

(1) Ce portrait appartient aujourd'hui à la famille Wagner.

nouvelle, s'empessa d'écrire à George pour lui annoncer la naissance de son fils et pour l'inviter à les rejoindre. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici cette lettre, la dernière échangée entre les deux femmes. On y retrouve toutes les rares qualités d'épistolière de Mme d'Agoult, mais aussi son ton mordant et peu généreux. Elle l'employa cette fois-ci fort mal à propos. Et son ironie rompit net une amitié qui ne tenait plus qu'à un fil.

« Au lieu d'aller faire ma révérence au grand Turc (1) — informait-elle George Sand le 9 juin 1839 — ainsi que j'en avais l'intention, j'ai imaginé de mettre au monde un *little fellow* (un petit garçon) de la plus grande espérance qui, à l'heure qu'il est, suce le lait de la plus belle femme de Palestrina. Pour me reposer de ce haut fait, je vais aller passer trois mois dans les environs de Lucques (prenez la carte de géographie et voyez la distance de Lucques à Gênes). Un de nos amis y a loué pour moi un *casino* où je vais préparer le quartier des Piffoëls (2) : le plat de macaroni sera en permanence sur le fourneau; je me fais même forte de découvrir

(1) Il s'agissait d'un voyage à Constantinople.

(2) Sobriquet du ménage Liszt-d'Agoult.

quelques voisins incommensurablement bêtes pour recevoir votre pantoufle à l'heure de la digestion. Je ne parle pas des improvisations du crétin (1) : outre qu'il devient mélancolique depuis qu'il se trouve *père de trois enfants en bas-âge*, vous avez beaucoup mieux (veuillez présenter mes hommages à M. Frédéric Chopin). Bref, je tâcherai de rentrer dans mon rôle un peu oublié de princesse Mirabella, et de vous rendre un peu de votre châtelaine hospitalité de Nohant... ».

La cruelle allusion à la différence d'âge de George Sand et de l'amant qu'elle sentait dépérir d'une longue agonie avait touché un point trop sensible. George Sand ne répondit point à cette lettre. Ce n'est qu'en septembre qu'elle fit ses confidences au sujet de Mme d'Agoult à leur amie commune Carlotta Marliani. Elle priait Mme Marliani de lui épargner l'ennui de rencontrer Mme d'Agoult dans son salon.

Alors qu'une rupture brusque et définitive séparait les deux femmes, les mailles du grand amour de Liszt et de Marie d'Agoult se relâchaient sans se rompre entièrement. Les heures de la passion étaient évanouies. Mais

(1) Sobriquet de Liszt.

au lieu du confiant abandon, une lassitude mutuelle leur avait succédé.

Ce n'était plus le sentiment; seule l'habitude et la conscience du devoir attachaient Liszt à son amie. Le musicien continuait à mener une vie agitée à côté de sa compagne ombreuse et exigeante, alors qu'il rêvait d'une thébaïde.

Il venait d'apprendre la mort de Hummel, l'ami de son père. Ce compositeur qui avait frisé parfois la grandeur et toujours atteint la grâce terminait ses jours comme maître de musique à la cour de Weimar. Liszt ne connaissait pas la petite capitale saxonne; pourtant elle touchait son imagination. Pour lui, Weimar réunissait les souvenirs de Goethe, de Schiller, le vénérable visage du bon Hummel, l'altière figure de la souveraine mélomane: Marie Paulowna. Un instant, il eut la tentation d'abandonner son existence de bohème dorée et de briguer la succession de Hummel.

Ses obligations morales, les nécessités matérielles l'empêchèrent de donner suite à ces projets. N'avait-il pas trois enfants: la blonde Blandine, surnommée Mouche, la petite Cosima et le nouveau-né Daniel? Pouvait-il se confiner dans le silence de Weimar et aban-

donner à son sort la compagne qui, pour lui, avait accepté de vivre en marge de la société? A ces considérations d'ordre sentimental venait s'ajouter la question d'argent.

En octobre 1839, à Florence, le couple opta pour une solution intermédiaire: la séparation provisoire. Mme d'Agoult rentrait à Paris et s'établissait rue Neuve-des-Mathurins, tandis que Liszt reprenait sa carrière de virtuose afin d'assurer l'avenir de ses trois enfants. Cet homme désintéressé allait sacrifier les plus belles années de sa vie pour amasser de l'or, dont il faisait si peu de cas. Lui qui n'avait qu'un désir: s'adonner, dans la solitude, à la composition, reprenait à contre-cœur sa place sur l'estrade.

IV

SUR LES ROUTES DE L'EUROPE

Pendant que Mme d'Agoult s'employait à organiser son salon et à se refaire une situation à Paris, Liszt, après une suite de nouveaux triomphes à Vienne, voguait sur le Danube, vers la Hongrie.

« Quelle joie, quel bonheur profond de me retrouver dans ma patrie — mandait-il au comte Léo Festetich, — de me voir entouré de tant de nobles et vigoureuses sympathies dont, grâce à Dieu, je n'ai point démérité dans ma vie lointaine et vagabonde. Quelles sensations, quelles émotions se presseront alors dans ma poitrine! »

L'accueil qui l'attendait dépassait les plus audacieuses espérances. On le reçut comme un souverain. A quelques lieues de Pest, un bateau sur lequel se trouvait l'élite de la société vint à sa rencontre. Au débarcadère,

il fut salué par les hommes les plus éminents du pays. Sur son passage, les étudiants formaient la haie, en costume national, sabre au clair. Les femmes le couvraient de fleurs. Une foule innombrable se pressait sur ses pas.

Il avait toutes les qualités pour plaire à ses compatriotes. Un puissant mouvement national se dessinait dans le pays. Ses chefs se nourrissaient d'idées et de lettres françaises. Tous ces poètes, ces penseurs qu'ils ne connaissaient que des livres, lui les avait approchés; il avait acquis le droit d'être traité par eux en égal. Son prodigieux talent honorait sa patrie. Avant lui, aucun artiste hongrois n'obtint un pareil renom. Aussi connut-il tout le faste de la popularité: cortège aux flambeaux des étudiants, dithyrambes des poètes, couronne de lauriers en or offerte par ses admirateurs.

Dès qu'il sortait, le peuple s'assemblait pour le voir et le saluer. Au spectacle, quand il entra dans sa loge, le public se levait et l'applaudissait. On était allé jusqu'à ouvrir une souscription afin de lui élever une statue. Liszt eut le bon goût d'exiger qu'on employât cette somme pour fonder une bourse en faveur d'un jeune sculpteur qui irait achever

ses études à Paris. Lors d'un banquet en son honneur, il déclara que son désir le plus cher était la création d'un conservatoire de musique à Pest, dont il serait heureux d'assumer la direction. Le produit d'un de ses concerts fournit les premiers fonds pour ce conservatoire.

Un peintre de talent, Barabâs, exécuta son portrait en costume hongrois: redingote noire à brandebourgs, boutons de cornaline. Cette tenue comportait le sabre. Aussi, après le concert qu'il donna au bénéfice du Théâtre National, six magnats lui remirent-ils un sabre d'honneur.

Le musicien les remercia avec une chaleureuse éloquence: « Ce sabre — dit-il — qui a été si vigoureusement brandi autrefois pour la défense de notre patrie, est remis à cette heure entre des mains faibles et pacifiques. N'est-ce pas là un symbole? N'est-ce pas dire, messieurs, que la Hongrie, après s'être couverte de gloire sur tant de champs de bataille, demande à cette heure aux arts, aux lettres, aux sciences, amis de la paix, de nouvelles illustrations? N'est-ce pas dire que les hommes d'intelligence ont aujourd'hui une noble tâche, une haute mission à remplir au milieu de vous? »

« Des pierreries, des rubis, des diamants ornent le fourreau, mais ce ne sont là que des accessoires, de brillantes futilités.

« La lame est au fond. Qu'ainsi, il y ait toujours dans nos œuvres — sous les mille formes capricieuses dont se revêt notre pensée — comme la lame dans ce fourreau, l'amour de l'humanité et de la patrie, qui est notre vie même. »

Au milieu de cette existence des Mille et une Nuits, l'Administration gardait ses droits. L'illustre voyageur dut solliciter le renouvellement de son passeport périmé. Sur quoi le comte Majlath, chancelier de Hongrie, ordonna d'inscrire sous la rubrique « signalement » : « Suffisamment connu par sa célébrité. »

Il termina ce séjour enchanteur par une visite à son village natal. Les habitants, conduits par le curé, vinrent à sa rencontre en habits de fête. Liszt fit une entrée solennelle dans l'humble église de Doborjan. Et peut-être pensa-t-il ce jour-là avec quelque émoi au petit gars qui, vingt ans auparavant, entreprit ses premières tentatives musicales dans la même église, juché derrière l'orgue, sur un gros coussin recouvert des lambeaux d'un parement d'autel.

De nouveaux applaudissements l'attendaient à Vienne.

Kriehuber, l'un des plus délicats artistes de l'école viennoise, se plut à le croquer au moment de son départ.

Il apparaît taillé comme un jeune peuplier; sa chevelure châtain s'échappe de dessous un petit chapeau rond; il a jeté sur ses épaules l'ample cape des paysans du Danube.

Cette charmante aquarelle porte en guise de légende les vers suivants de lord Byron:

*Here's a sigh to those who love me
And a smile to those who hate ;
And, whatever sky's above me
Here's a heart for every fate.*

(Voici un soupir pour ceux qui m'aiment,
Un sourire pour ceux qui me haïssent,
Et, quel que soit le ciel au-dessus de moi,
Voilà un cœur pour tous les destins.)

Après les harmonies viennoises, l'enfant gâté des Muses allait cependant connaître le discrédit à Leipzig. Cette ville qui, en matière de musique, faisait autorité en Allemagne, reçut fort mal le Prince Charmant des salles de concert. Dès qu'il s'installa sur l'estrade, des murmures hostiles se firent entendre. Cette

animosité avait diverses raisons: les bons bourgeois de Leipzig se piquaient de montrer qu'ils n'étaient pas à la remorque de la société aristocratique de Vienne et de Pest. La presse était mécontente de ce que Liszt n'ait pas accordé d'entrées gratuites à ses représentants. Toutes les feuilles locales malmenèrent le virtuose, sauf la *Neue Zeitschrift für Musik*, dans laquelle Schumann lui consacra des lignes enthousiastes. Au contraire, le futur beau-père de Schumann, Wieck, se faisait remarquer par son acharnement contre Liszt. Le père despotique ne désirait pas l'union de sa fille et de Schumann. La généreuse amitié que le virtuose témoignait aux amoureux contribuait à exaspérer le critique acariâtre.

A Paris aussi une tempête s'élevait contre Liszt. Elle avait des raisons assez curieuses. Dans la capitale française, un seul détail des fêtes de Pest avait frappé les imaginations : le don d'un sabre à un pianiste.

Quelle occasion pour les bons confrères, les faux amis, les envieux, les écrivailleurs en quête de mots d'esprit, les boulevardiers pour lesquels la *Madeleine* constituait la fin du monde! Ce fut donc pendant quelque temps un déchaînement de lazzi, de persiflage, de caricatures.

Si le don d'une arme de guerre à un musicien pouvait paraître d'un suprême ridicule à Paris, ce geste semblait naturel dans un pays où le sabre fait partie du costume national.

Pourtant la sarabande de brocards ne voulait cesser. On accusait le musicien d'user d'une publicité de mauvais aloi, on lui reprochait de vouloir se faire remarquer à tout prix, à la manière des histrions ou des vedettes du corps de ballet. Enfin, Liszt mit lui-même un terme à « l'affaire du sabre » par une lettre adressée de Hambourg à la *Revue des Deux Mondes*. « Les couronnes de fleurs jetées aux pieds de Mlles Elssler et Pixis par les dilettantes, écrivait-il, sont d'éclatantes manifestations de l'enthousiasme d'un public; le sabre qui m'a été donné à Pesth est une récompense donnée par une nation sous une forme toute nationale.

« En Hongrie, Monsieur, dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique. C'est le signe de la virilité par excellence; c'est l'arme de tout homme ayant le droit de porter une arme. Lorsque six d'entre les hommes les plus marquants de mon pays me l'ont remise aux acclamations générales de mes compatriotes,

pendant qu'au même moment les villes de Pesth et d'Edenbourg me conféraient les droits de citoyen et que le comitat de Pesth demandait pour moi les lettres de noblesse à Sa Majesté, c'était me reconnaître de nouveau, après une absence de quinze années, comme Hongrois; c'était une récompense de quelques légers services rendus à l'art dans ma patrie, c'était surtout, et je l'ai senti ainsi, me rattacher glorieusement à elle en m'imposant de sérieux devoirs, des obligations pour la vie comme homme et comme artiste.

« ... Enfant, j'ai reçu de mon pays de précieux témoignages d'intérêt, et les moyens d'aller au loin développer ma vocation d'artiste. Grandi, après de longues années, le jeune homme vient lui rapporter le fruit de son travail et l'avenir de sa volonté; il ne faudrait pas confondre l'enthousiasme des cœurs qui s'ouvrent à lui et l'expression d'une joie nationale avec des démonstrations frénétiques d'un parterre de dilettantes. »

Peu après, — et l'existence de Liszt abonde en ces brusques changements de décors, — nous le retrouvons dans le salon de la rue Neuve-des-Mathurins.

Le talent et surtout la personne de Liszt étaient bien faits pour donner encore plus d'éclat aux réunions de Mme d'Agoult. Liszt connaissait de longue date presque toutes les notabilités parisiennes. La génération avec laquelle il avait débuté arrivait à son plein épanouissement. Avec cela, une certaine intimité régnait dans ce Paris de Louis-Philippe. La poursuite de l'ambition et du plaisir était moins âpre dans ces rues étroites que sillonnaient de légers cabriolets et qu'ébranlait de temps en temps l'omnibus surnommé « Dame Blanche », rempli de bourgeois en redingotes bleues et de bourgeoises enveloppées de leurs châles multicolores. Dans cette ville paisible, tout le monde se connaissait. L'espace qui séparait les habitations était moins considérable que de nos jours, et on pouvait en dire autant des distances qui divisaient les domaines différents de la pensée. Dans ce temps-là, les artistes ne se confinaient pas exclusivement dans les préoccupations de leur métier et dans la société de leurs confrères. Ecrivains, peintres et musiciens se voyaient familièrement. Et même ceux qui vivaient en dehors de ce cercle, que leur goût ou leur assiduité au travail condamnait à la solitude, pouvaient facilement se tenir au

courant de tout ce qui se passait dans la capitale.

C'était là le cas de Balzac. Il avait beau se renfermer dans sa maisonnette des « Jardies », rien ne lui échappait de la vie contemporaine. Personne n'était mieux renseigné sur les hommes et les choses de son siècle. Liszt et Mme d'Agoult l'intéressaient particulièrement. Il entretenait des relations déjà anciennes avec le musicien. Ne lui avait-il pas dédié, en 1833, *La Duchesse de Langeais*? Les deux hommes se rencontraient dans les milieux d'artistes : chez Nodier à l'Arsenal, dans le « grenier » de George Sand; dans les salons du « Faubourg »; enfin dans les concerts. Tous deux professaient le même culte pour Beethoven, — « le seul homme qui me fasse connaître la jalousie », — disait Balzac. Quant à Mme d'Agoult, le romancier ne l'avait aperçue que dans le monde, ou bien dans sa loge aux « Italiens ». Certainement son noble profil, ses boucles blondes et le raffinement de sa mise l'avaient frappé bien avant que sa passion romanesque eût attiré vers elle tous les regards. Les récits de George Sand avaient complété la vision qui demeurait de cette femme entrevue de loin dans l'imagination du romancier.

Mme d'Agoult ne se doutait guère que chaque soir, au coup de minuit, pendant qu'elle trônait dans son salon au milieu d'une foule de célébrités éphémères, un homme se levait dans un pavillon isolé aux portes de Paris et, les yeux fixés dans la nuit, mettait les dernières touches à une œuvre qui devait être un jour le seul souvenir de ses charmes et de ses ambitions.

Balzac publia *Béatrix ou les amours forcés* en 1839, dans le *Siècle* et dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*. L'œuvre parut dans sa forme définitive en 1840, chez l'éditeur Souverain.

Mme d'Agoult l'accueillit avec une violente colère. En effet, son portrait était tracé d'une main de maître. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le dessin à la mine de plomb que Chasseriau fit, en 1841, de Mme d'Agoult et à relire ensuite les pages que lui consacre le romancier. La plume l'emporte sur le crayon.

« Béatrix est une de ces blondes auprès desquelles la blonde Eve paraîtrait une négresse. Elle est mince et droite comme un cierge et blanche comme une hostie; elle a une figure longue et pointue, un teint assez journalier, aujourd'hui couleur de percale,

demain bis et taché sous la peau de mille points, comme si le sang avait charrié de la poussière pendant la nuit; son front est magnifique, mais un peu trop audacieux; ses prunelles sont vert de mer pâle et nagent dans le blanc sous des sourcils faibles, sous des paupières paresseuses... La nature lui a donné cet air de princesse qui ne s'acquiert point, qui lui sied et révèle soudain la femme noble, en harmonie d'ailleurs avec des hanches grêles, mais du plus délicieux contour, avec le plus joli pied du monde, avec cette abondante chevelure d'ange que le pinceau de Girodet a tant cultivée, et qui ressemble à des flots de lumière. Sans être irréprochablement belle ni jolie, elle produit, quand elle le veut, des impressions ineffaçables.»

On conçoit l'attrait sensuel que cette femme devait exercer sur le musicien. Mais on devine également l'antagonisme des caractères. D'un côté, un esprit franc, un accent vif, une personnalité puissante, des petits travers, de grandes vertus. De l'autre, beaucoup d'intelligence, peu d'originalité, de l'apprêt, une verve railleuse, des ambitions littéraires, la poursuite de la renommée. Attachée à un homme qu'environnaient toutes les tentations elle finit par se montrer assez indulgente sur

le chapitre de la fidélité, à condition de conserver les apparences de la domination.

La variété de ses connaissances, l'étendue de sa curiosité faisaient d'elle une digne compagne du grand intellectuel qu'était Liszt. On ne pouvait pas en dire autant pour ce qui en est de la musique. Mme d'Agoult se moquait de Chopin; ce nom lui semblait d'un suprême ridicule. Elle ne se montra pas plus tendre pour Mozart. Après l'audition de son *Requiem*, lors du retour des cendres de Napoléon, elle mandait à Liszt: « Moi je trouve cela froid, abus de fugue, orchestre impuissant. »

Le froid était en elle.

« Si l'amour est encore au fond de nos cœurs — lui écrivait Franz, en juin 1840, de Richmond — tout est dit; s'il est évanoui, il n'y a plus rien à dire. »

Hélas, — l'amour s'en allait à tire-d'aile. L'élue, la compagne d'autrefois, celle que Liszt appelait « ma belle et sereine Marie avec son regard si profond et ses larmes plus profondes encore » était déchue au rang de maîtresse par intermittence. L'absence effaçait les surfaces de frottement, réveillait des souvenirs, aiguïssait le désir. Mais chaque retour faisait ressortir le dissentiment de ces deux natures si peu faites pour s'entendre.

« Je souffre terriblement des nerfs — lui écrivait Liszt de Londres en mai 1841. Ma vie se consume dans un désir âcre et morne de vous voir, de vous posséder, d'être à vous... divinement. Le désir envahit toutes les facultés de mon être et les retient comme captives.

« Quelle femme êtes-vous donc pour m'être devenue aussi nécessaire? »

Après de pareilles confidences, on est tenté de croire que ce ne furent pas seulement les exigences de sa carrière de virtuose qui lancèrent Liszt à travers les routes de l'Europe: il fuyait cette femme qu'il n'aimait plus et dont il ne pouvait se passer.

On rencontre à cette époque peu de physionomies aussi populaires que la sienne. Jamais virtuose n'avait parcouru le monde avec autant d'éclat, tant de génie, une telle autorité personnelle.

Jetez un coup d'œil, à vol d'oiseau, sur l'Europe de 1840, ses capitales, ses tours gothiques ou néo-gothiques, ses souverains entourés de généraux, de chambellans, — tous les puissants de la terre dont il ne reste qu'une inscription à demi effacée sur le marbre d'une sépulture armoriée. Regardez ces belles aux grâces balancées: robes à volants, chapeaux à bavolet, ombrelle marquise se

courbant en deux, — aujourd'hui poignée de cendres à l'ombre d'un saule pleureur. Imaginez cette société vivante, souriante au jour qui se lève. Chaque époque possède certains traits qui lui donnent sa physionomie originale. La nuance propre de l'humanité de ce temps-là était l'amour de la musique. Elle ne constituait point le privilège d'un cercle restreint. Nobles et roturiers, riches et pauvres étaient animés du même engouement pour l'art sonore. L'arrivée d'un virtuose mettait la ville en émoi; quand il s'agissait de Liszt, c'était le délire.

Voici comment son ami Berlioz décrit ses apparitions : « Je me présente, on m'applaudit; ma mémoire s'éveille, d'éblouissantes fantaisies naissent sous mes doigts, d'enthousiastes acclamations leur répondent: je chante l'*Ave Maria* de Schubert ou l'*Adélaïde* de Beethoven, et tous les cœurs de tendre vers moi..., toutes les poitrines de retenir leur haleine. C'est un silence ému, une admiration concentrée et profonde. Puis viennent les bombes lumineuses, le bouquet de ce grand feu d'artifice, et les cris du public, et les fleurs et les couronnes qui pleuvent autour du prêtre de l'harmonie frémissant sur son trépied; et les jeunes belles qui, dans leur égarement

sacré, baisent avec des larmes le bord de son manteau; et les hommages sincères obtenus des esprits sérieux, et les applaudissements fébriles arrachés à l'envie; les grands fronts qui se penchent, les cœurs étroits surpris de s'épanouir... Et le lendemain, quand le jeune inspiré a répandu ce qu'il voulait répandre de son intarissable passion, il part, il disparaît, laissant après soi un crépuscule éblouissant d'enthousiasme et de gloire... (1). »

Ces belles mélomanes ne se contentaient pas de poser leurs lèvres sur le bord de son manteau. La musique n'est-elle pas le plus redoutable des aphrodisiaques? Sous chaque touche du clavecin, un petit Cupidon attendait le moment pour s'accrocher aux franges des châles légers.

Après une pluie de fleurs et d'or, à chaque veillée, l'amour préparait un festin au musicien errant. Le lendemain, le galop des postillons l'arrachait aux bruits de fête, au souvenir des bras frais et des lèvres brûlantes.

Il goûtait la poésie de la route, la gaieté tumultueuse des relais. Son regard glissait sur les paysages. Ce cérébral n'appréciait les sites et les monuments qu'en raison de la

(1) Berlioz, *Mémoires*, t. II, 34.

vie des civilisations qui s'y étaient accomplies.

Le soir venu, le voilà de nouveau sur l'estrade. Des milliers de visages inconnus, gais ou graves, frais ou ridés, se penchent vers lui. Il joue. Le dernier accord évanoui, une vraie frénésie s'empare de la foule. Mais lui, au milieu de la tempête de bravos, s'oublie sur sa chaise, un sourire mélancolique autour des lèvres. Ses ennemis le traitent de cabotin. En réalité, il médite dans ces moments-là sur le néant du métier de virtuose. Au milieu du tumulte de cette gloire éphémère, il pense au bonheur du travail dans le silence et la solitude.

Dans le flot d'or qui afflue vers lui, il puise avec une générosité de nabab. Il prend à sa charge l'érection du monument de Beethoven à Bonn, il contribue à la restauration de la cathédrale de Cologne, il fonde des orphelinats, des asiles pour les vétérans de l'orchestre, des bourses pour les débutants. Son sang hongrois se trahit par cette insouciance à l'égard de l'argent et par le geste spontané dont il le prodigue. Il ne se contente pas d'ouvrir son escarcelle à toutes les infortunes, il attache au don ce chaud accent d'humanité qui lui est propre.

Cet amant volage apparaît comme le plus

sûr, le plus magnanime des amis. L'enchanteur exerce une vraie fascination sur ceux qui l'approchent. Des jeunes gens s'attachent à lui avec toute la chaleur de leur cœur juvénile. Dans le nombre, les plus remarquables sont le prince Félix Lichnowsky, — gentilhomme de la Silésie, d'un esprit curieux, friand d'aventures, ancien aide de camp de don Carlos, — et un Hongrois, le comte Alexandre Teleki. L'un et l'autre accompagnaient souvent leur illustre ami dans ses voyages. En 1842, Teleki mandait à ses parents :

« J'ai plus appris de Liszt, que je n'ai fait dans toutes les universités allemandes. Ne croyez pas qu'il ne soit qu'un musicien et qu'un compositeur. C'est un génie, un grand seigneur, un chevalier, un homme qui a le cœur à sa place. Il est artiste dans la salle de concert, érudit dans les entretiens sérieux, homme du monde dans les salons, et surtout c'est le plus dévoué des amis. »

Une anecdote, rapportée par Teleki, rend bien la physionomie et le genre d'esprit de Liszt. Les deux amis arrivent à Francfort. Un fameux banquier de la ville annonce à ses amis que Liszt allait jouer dans sa maison. Sans penser à faire la moindre politesse

à l'étranger de distinction, le financier lui fait proposer, par un intermédiaire, un cachet de cent louis.

Liszt refuse. L'argentier accourt.

— Monsieur Liszt, il faut absolument que vous jouiez chez moi ! Combien demandez-vous ?

— N'insistez pas, monsieur, je ne jouerai pas chez vous.

— Mais enfin, monsieur, vous donnez des concerts payants. Vous n'hésitez pas à accepter l'argent du public !

— Tenez, monsieur, répondit Liszt pour terminer l'entretien, mon ami Teleki vit bien du produit de ses troupeaux. Mais allez donc lui demander une côtelette !

Le musicien eut bientôt l'occasion d'exercer la promptitude de ses réparties à la cour de Petersbourg. L'immense Russie, regorgeant de richesses, constituait pour ainsi dire la Californie des virtuoses. Le rouble remplaçait le lingot d'or. Liszt se rendit plusieurs fois dans ce pays peuplé de fervents mélomanes. Sa sympathie pour les Polonais le rendait suspect aux yeux de l'empereur Nicolas. Ce prince lui reprochait également son abondante chevelure qui semblait à l'autocrate le symbole de l'indiscipline. Les choses se gâtè-

rent tout à fait quand l'artiste refusa son concours à un concert au bénéfice des invalides de la bataille de Borodino.

« Je dois à la France, dit-il, mon éducation et ma renommée: il m'est donc impossible de faire chorus avec ses adversaires. »

Sur quoi l'empereur, dans sa manière brusque, dit à une dame de la cour:

« Les cheveux et les opinions politiques de cet homme me déplaisent. »

Ces propos furent communiqués sans retard à Liszt, qui répondit à son interlocutrice:

« Je n'ai pas d'opinions politiques. Je n'en aurai que le jour où l'empereur daignera mettre à ma disposition 300.000 baïonnettes. »

L'impératrice continuait cependant à distinguer Liszt et le conviait souvent dans son salon. Au cours de l'une de ces auditions, le tsar entra et se mit à converser avec son aide de camp. Liszt s'arrêta brusquement. Le tsar lui fit demander ce qui se passait.

« Quand l'empereur parle, — répondit le musicien, — tout le monde doit se taire, même le piano. »

Cette réplique ne fut que médiocrement goûtée par le potentat. Les courtisans aussi battaient froid à l'esprit frondeur. Par con-

tre, les sujettes de Nicolas I^{er} brûlaient pour le génial étranger.

La spontanéité et la fantaisie des belles dames de Pétersbourg s'accordaient à merveille avec sa nature inflammable. Les femmes n'ont-elles pas toujours un faible pour l'homme en vue, qu'il paraisse au prétoire, sur les tréteaux ou sur l'estrade? Ajoutez-y la renommée de séducteur de Liszt, la fascination de sa personne, la légende de son tempérament de feu. Dès qu'il paraît, le voilà assiégé par un essaim de femmes: des amazones et des tendres; des débauchées et des prudes prêtes à faire bon marché de leur pudeur; des sensuelles et des cérébrales.

Mme Hanska réunissait ces deux dispositions. Balzac lui-même avait introduit auprès d'elle l'hôte dangereux.

La veille de son départ de Paris, celui-ci avait invité Balzac à une séance musicale.

« Tâchez, cher Balzac, écrivait-il, de ne pas me manquer samedi matin. L'éloquence (a dit Ballanche, je crois) est autant dans ceux qui écoutent que dans celui qui parle. Il en est de même de la musique. Il me faut des auditeurs comme vous et, à défaut d'auditeurs au pluriel, il me faut vous, au singulier (1). »

(1) Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, t. II, 79.

Balzac savait que le musicien se préparait à partir pour la Russie. Que de fois, dans son imagination, le romancier n'avait-il pas fait lui-même ce voyage ! Dix ans auparavant, il recevait une lettre signée l'Etrangère, portant le cachet de la poste d'Odessa. Une année plus tard, il rejoignait la mystérieuse épistolière, Mme Hanska, en Suisse, et il s'attachait à elle avec toute sa puissance sentimentale.

Balzac ne doutait pas que la belle Polonaise éprouverait un vif plaisir à connaître Liszt. Il s'empessa donc d'envoyer le billet du musicien à Mme Hanska, à Pétersbourg, et écrivait sur le revers :

« L'éloquence, mon cher Franz, est, comme vous l'avez dit, autant dans ceux qui écoutent que dans l'orateur. Si donc vous tenez à me rendre un service personnel, vous irez passer la soirée chez la personne qui vous enverra ce billet de ma part. »

L'arrivée de l'hôte illustre troubla Mme Hanska. Elle s'avança vers lui — c'est elle-même qui le rapporte dans son Journal — et balbutia quelques mots de politesse. Elle fut frappée par ses yeux étincelants « comme les angles d'un diamant taillé », par « le suave contour de la bouche ; il y a quelque chose

de particulièrement doux et je dirai même de séraphique... ». Elle n'oublie pas de noter les détails de son costume: redingote brune, gilet velours noir-groseille, cravate foncée fixée par une grosse perle montée en épingle (1).

Mme Hanska aimait la musique. Elle avait une petite âme mièvre, des épaules superbes, et au fond de son être peut-être bien quelque chose de la grande Catherine. Liszt et elle s'accordaient parfaitement. Et sans doute qu'il régnait aussi entre eux l'imperceptible entendement des natures portées aux intrigues galantes. Dès les premières entrevues, ils entrèrent dans la dangereuse voie des confidences. Mme Hanska se piquait de s'ériger en directrice de conscience du séducteur.

« Vous avez vu Liszt, — écrivait Balzac à son amie, le 15 mai 1843. Je suis heureux de vous avoir procuré ce petit bonheur. Hélas! je n'ai jamais pu lui dire que Conti, c'est Sandeau en musicien... On ne s'excuse pas ainsi, vous comprenez, Marie d'A... est un effroyable animal du désert (tel est le mot des rats de l'Opéra pour désigner ces espèces de fem-

(1) Sophie de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le Monde Slave*, Paris, 1933, 320.

mes). Liszt est très heureux d'en être quitte. Elle est devenue journaliste avec Girardin; elle se donne, comme la princesse Belgiojoso, le genre d'abandonner ses enfants. Elle m'a fait des coquetteries, m'a invité à dîner; j'ai diné deux fois, une avec Ingres, l'autre avec Hugo. Elle est prétentieuse à ne pas enfin être supportée deux heures. J'ai fui pour toujours. Liszt a de petits ridicules et de grandes qualités. Voilà son histoire. Je l'aime beaucoup et trouve son talent sublime, comme celui de Chopin et celui de Paganini, de Batta. Tous les autres exécutants n'existent pas. Thalberg est une serinette. Pour moi, la musique c'est l'âme. »

La réponse de Mme Hanska trahissait-elle un peu trop d'enthousiasme pour Liszt? Les lettres suivantes de Balzac sont encore favorables au musicien, mais il met déjà la sourdine aux louanges qu'il lui décerna.

« J'ai vu *Lucrèce* — écrivait-il au sujet de la pièce de Ponsard. Quelle mystification faite aux Parisiens... Il n'y a rien de plus enfant, de plus nul, de plus tragédie de collège! Voilà une destinée brisée, comme celle de Léontine Fay, de Liszt, de Rachel, comme celle de tous les hochets humains que Paris prend pour ses amusements. Liszt, annoncé comme le

plus grand génie musical, ne sera jamais compositeur! »

Et le 28 mai de la même année:

« Je suis si reconnaissant à Liszt d'avoir acquitté ma lettre de change de gracieuseté tirée à votre profit que je lui ai dédié la *Duchesse de Langeais* dans l'*Histoire des Treize*. Mais, entre nous, le Hongrois est un peu comédien, mais comédien de bonne foi, du moins je le crois. Il a un talent d'exécution sublime, qui n'a d'analogue que Paganini; mais il n'a pas le génie de la composition. Pour mériter tout ce qu'on fait pour lui, il devrait être à la fois Rossini et Liszt. Vous ne jugerez Liszt que quand il vous sera donné d'entendre Chopin. Le Hongrois est un démon. Le Polonais est un ange! »

Le Hongrois était pire qu'un démon: c'était un démon volage. Il eut le tort de distinguer en même temps que Mme Hanska l'une de ses amies. D'ailleurs la première eut l'occasion de comparer l'admirable constance de Balzac à la légèreté de Liszt. En juillet 1843, Balzac n'entreprit-il pas le voyage de Paris à Petersbourg pour la revoir? Eût-il connaissance des bruits qui couraient au sujet des assiduités du virtuose auprès de sa bien-aimée? Toujours est-il qu'une aversion insurmontable

s'empare du romancier à l'égard de son ami d'autrefois. Il ne néglige rien pour le diminuer dans l'esprit de Mme Hanska :

« Il n'a que des doigts », lui écrivait-il...
« On l'a gâté comme on gâtait les négrillons du temps de Louis XV. »

Et dans une autre lettre de juin 1844 :

« Que vous dirai-je ? J'ai quelque chagrin de lui avoir dédié quelque chose. C'est même déjà comme une vieille coquette à qui l'applaudissement est indispensable et pour qui la vie sera impossible le lendemain du jour où quelques doigts se lèveront plus à la mode que les siens. »

Ah ! si Balzac, aveuglé par ses ressentiments, avait pénétré réellement la vie de Liszt, quel puissant personnage aurait-il dressé au lieu de la silhouette effacée de Conti, le musicien de *Béatrix ou les amours forcés*. Considérée de près, la figure de Liszt paraît encore plus extraordinaire que celles qui sortirent de l'imagination du romancier.

Une course effrénée à travers le monde. Un accueil — selon les termes de Heine — dépassant tout ce que l'on connaissait dans les annales de la folie. Des cachemires à la Liszt, des bonbons à la Liszt, des tabatières à la Liszt, des gants avec le portrait de Liszt, des fem-

mes persécutées du délire de se donner à Liszt. Dans sa calèche de luxe, à quoi pense le triomphateur, dont le profil aigu et les cheveux au vent rappellent Napoléon au pont d'Arcole? Il ne pense qu'à échapper à cette vie de saltimbanque, à trouver un refuge, un abri contre cette gloire criarde, ces amours creuses, cet éternel feu d'artifice qui l'épuise et l'écœure.

Un moment, il songeait à se fixer dans son pays natal. « J'ai soif de retourner en Hongrie — mandait-il en décembre 1841 à son ami Schober. Chaque souvenir de là a des racines profondes dans mon âme... » Pourtant une autre ville était destinée à devenir sa thébaïde. Elle lui fut révélée par Berlioz.

« Je respire ici — écrivait celui-ci de Weimar en 1841. Je sens quelque chose dans l'air qui m'annonce une ville littéraire, une ville artiste. Son aspect répond parfaitement à l'idée que je m'en étais faite, elle est calme, lumineuse, aérée, pleine de paix et de rêverie, des alentours charmants, de belles eaux, des collines ombreuses, de riantes vallées. »

L'année suivante, Liszt vint lui-même à Weimar. Il y trouvait l'apaisement, la sérénité, une compréhension affectueuse. Le grand-duc Frédéric et la grande-duchesse

Maria-Paulowna l'appréciaient infiniment. La sœur du tsar Nicolas avait suivi l'enseignement de Hummel et déchiffrait une partition avec la facilité d'un vieux routier de l'orchestre. Maria-Paulowna offrit à son hôte une bague précieuse et obtint la promesse d'un prompt retour.

En effet, Liszt revint en octobre. Le grand-duc lui accordait le brevet de maître de chapelle honoraire et Liszt s'engageait à passer trois mois de l'année dans sa capitale.

« Weymar était sous le grand-duc Charles-Auguste une nouvelle Athènes. Songeons aujourd'hui à construire la nouvelle Weimar — mandait-il à Mme d'Agoult en janvier 1844. Renouons franchement et hautement les traditions de Charles-Auguste. Laissons les talents agir librement dans leur sphère. »

Au milieu de ses pérégrinations, il continuait à écrire à Mme d'Agoult et allait la rejoindre de temps en temps. Ils passèrent trois étés dans l'île de Nonnenwert, sur le Rhin. Pourtant les liens se relâchaient de plus en plus entre eux. L'amour usé, brisé, ne tenait qu'à un fil. Ce qui les séparait, c'était surtout le contraste des caractères.

Devant les fresques de Fra Angelico, à Florence, Marie d'Agoult marquait un jour sur

son calepin: « Les lignes sont pures, les formes harmonieuses, mais la beauté véritable ne s'y trouve pas, parce que l'humanité est absente. » Elle ne se doutait pas qu'en s'exprimant ainsi elle formulait là son propre jugement.

Les velléités de rupture entre les amants illustres constituaient un sujet courant de conversation dans les salons de Paris.

Ces commérages étaient prématurés. L'heure de la séparation ne sonna qu'en 1844. On raconte que le goût passager de Liszt pour la danseuse Lola Montez, ou bien son assiduité auprès de la princesse Belgiojoso y aurait décidé Mme d'Agoult. Quoi qu'il en soit, ce ne put être qu'un prétexte. Depuis longtemps, l'un et l'autre avaient repris leur liberté.

On a beaucoup écrit sur ce roman d'amour, toutefois sans se soucier de l'un des personnages essentiels: le mari. C'est le jour de ses infortunes conjugales que l'on peut juger de la valeur morale d'un homme. L'attitude de M. d'Agoult, au cours de cette période si douloureuse pour lui, fut d'une élévation de sentiments, d'une délicatesse, d'une discrétion dignes de respect.

Quant aux deux amants, évidemment leurs torts étaient réciproques. Pourtant, dans ces

situations-là, on ne voit en général que les manquements de l'autre. Tel fut le cas pour Mme d'Agoult. Son exaspération est compréhensible. Mais tandis que Liszt gardait à son égard le respectueux silence du galant homme, elle était tourmentée par le besoin d'avilir aux yeux de leurs amis communs son compagnon de dix ans, le père de ses enfants. Dans une lettre à Georges Herwegh — du 28 mai 1844 — elle traite Liszt de « Don Juan parvenu, moitié saltimbanque, moitié escamoteur (1) ».

Le dénigrement privé ne suffisait pas à la délaissée. Depuis sa rupture définitive avec Liszt, Mme d'Agoult apprêtait laborieusement sa vengeance. Elle songeait à dévoiler à l'univers la grandeur de son âme et à montrer aux yeux de tous les torts de son amant. Seulement cette grande dame, d'un maintien si sûr dans le monde, perdait son assurance lorsqu'elle se mettait à écrire. Elle devenait toute incertitude, malaise et imitation: une petite bourgeoise chez la châtelaine. Le livre qu'elle publia en 1846, sous le pseudonyme de Daniel Stern : *Nélida* (2), est un roman médiocre et

(1) Marcel Herwegh, *Au Printemps des Dieux*, Paris, 1929.

(2) *Nélida*, par Daniel Stern, Paris, Librairie d'Amyot.

une apologie bien maladroite. Liszt y est représenté sous les traits du peintre Guermann, artiste plébéien, « ébloui par les grandes apparences de la vie parisienne ». Nélida s'éprend de lui. Cette jeune femme du meilleur monde « se sentait tous les courages, hors celui du mensonge ». Elle sacrifie tout pour suivre son amant. Celui-ci l'abandonne. Il en est bien puni. Un prince allemand le charge d'orner de fresques son musée. Depuis qu'il a délaissé Nélida, Guermann a perdu son talent. Il n'arrive pas à surmonter sa tâche. Sa main s'égare et il meurt dans les bras de Nélida, « qui put croire que, du moins, à l'heure de la mort, elle avait été pour son amant ce qu'elle aurait voulu être dans sa vie : la prière exaucée, la faute pardonnée, la Béatrix qui montre les cieux ouverts ».

Barbey d'Aurevilly a exécuté *Nélida* d'une phrase cinglante : « Glissade de femme sur la glace. » En effet, dans ce roman, tout est faux et conventionnel. On n'y découvre pas même ces analyses malveillantes, mais aiguës, qui souvent prêtent un intérêt réel aux romans à clef, ces exagérations qui rappellent les caricatures de Dantan, mais comme celles-ci, reproduisent les traits les plus saillants des personnages. C'est Balzac impitoyable obser-

vateur, qui nous a donné le résumé de tous les travers de Liszt. Mais sous les dehors souvent assez frivoles du virtuose à la mode, le musicien cachait des qualités uniques.

Cet homme que Balzac comparait aux négrillons du temps de Louis XV n'en était pas moins une âme profonde, sous l'empire de grandes pensées. Même pendant ses années de voyage et d'aventures, il continue son labeur. Il étend son érudition musicale et continue à acquérir ces vastes connaissances, indispensables à celui qui veut jouer le rôle de novateur. Son esprit est doué d'une pénétration universelle, d'un discernement extraordinaire. Partout où il passe, son heureux instinct lui découvre tout ce qui se présente de précieux, de hardi, de généreux dans le domaine des idées et des arts. En vérité, on peut considérer comme sa devise le toast qui termine ses *Lettres d'un bachelier ès musique*: « A tous les proscrits, à tous ceux qui aiment et qui souffrent, à tous ceux qui cherchent leur voie. »

On distingue en Liszt deux qualités que l'on rencontre bien rarement réunies: la force du créateur et en même temps l'enthousiasme, le désintéressement, l'humanité qui font les grands animateurs.

On n'a qu'à lire la lettre, empreinte de la sympathie la plus délicate, qu'il adressa en 1839 à Schumann, dont il fut un des premiers à apprécier le talent.

« Quant aux *Kinderscenen* (scènes d'enfants), je leur dois une des plus vives jouissances de ma vie. Vous savez, ou vous ne savez pas, que j'ai une petite fille de trois ans que tout le monde s'accorde à trouver angélique (voyez quelle banalité!) Son nom est Blandine-Rachel et son surnom *Mucheron*. Il va sans dire qu'elle a un teint de rose et de lait et que ses cheveux blonds dorés lui viennent jusqu'au talon, tout comme à une sauvage. C'est du reste l'enfant la plus silencieuse, la plus doucement grave, la plus philosophiquement gaie du monde. J'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne sera pas musicienne, ce dont Dieu la garde.

« Eh bien! mon cher monsieur Schumann, deux ou trois fois par semaine (aux beaux bons jours!) je lui joue dans la soirée vos *Kinderscenen*, ce qui la ravit et moi bien plus encore, comme vous imaginez, au point que souvent je lui répète vingt fois la première reprise sans aller plus avant. Vraiment, je crois que vous seriez content de ce succès, si vous pouviez en être témoin!...

« Ce que vous me dites de votre vie intime m'a vivement intéressé et touché. Si je pouvais, je ne sais comment, vous être le moins du monde agréable ou utile dans ces circonstances, disposez complètement de moi. Quoi qu'il advienne, comptez sur ma plus absolue discrétion, et sur mon sincère dévouement (1). »

Depuis combien d'années déjà ne désirait-il pas découvrir un gîte, s'établir dans un endroit paisible, pour s'adonner enfin tout entier à la composition et à la noble tâche d'encourager les jeunes efforts! Mais un homme d'une sensibilité pareille ne pouvait pas trouver le calme sans fixer son cœur. Il avait toutes les faiblesses qui font désirer les faux plaisirs, et toutes les vertus qui lui rendaient impossible de s'en contenter. Peut-être que le grand désenchantement par lequel se termina sa passion pour Mme d'Agoult le décourageait de rencontrer jamais la compagne rêvée. Pourtant, c'est au cours de l'année qui suivit la publication de *Nélida* que le hasard le mit en présence de celle qui allait devenir sa vraie inspiratrice.

(1) La Mara, F. Liszt, *Briefe*, Leipzig, 1893, Lettre 19.

V

QUARANTE FOIS QUARANTE

Un jour de février de l'année 1847, Kiew surnommée *Sorok Sorokof*, la ville de quarante fois quarante églises, était en fête. Sous les arbres saupoudrés de neige, au milieu d'un grand tintement de grelots, les traîneaux occupés par des dames emmitouflées de fourrures glissaient vers l'auberge où l'on prenait les places pour le concert de Liszt. Avec sa libéralité habituelle, il destinait les bénéfices de la première audition aux pauvres de la capitale de l'Ukraine. Une dame venait de verser cent roubles pour son billet. Liszt dépêcha son secrétaire chez la généreuse donatrice afin de demander l'autorisation de la remercier de vive voix. Elle s'appelait Caroline Sayn-Wittgenstein.

Elle était née en 1819 d'un père russe, Pierre Iwanowsky et d'une mère polonaise, Pauline

Podoska. Mme Iwanowska allait chaque année prendre les eaux à Bade, acheter des gants à Paris, écouter la sérénade à Naples, après quoi la brillante mondaine retournait au milieu du faste rustique de sa terre de Monasterzyska, ses malles bondées de colifichets, le cœur rempli de souvenirs vaporeux et futiles.

Elle vivait séparée de son mari. Dans ses fiefs, personne ne résistait au redoutable seigneur, sauf le soleil. Chaque soir, ce réfractaire allait se cacher derrière les bois de bouleaux, au vif déplaisir de Pierre Iwanowsky, qui détestait dormir la nuit.

Caroline, à la manière des jeunes filles d'autrefois, serrait son corset pour marquer une taille de guêpe, portait des robes en tulle blanc et un mince collier de perles qui rendaient encore plus frappant l'éclat de ses yeux sombres.

Elle habitait une partie de l'année dans le château paternel. Pierre Iwanowsky passait les nuits au milieu de sa bibliothèque, un livre ouvert sur les genoux, mâchonnant un gros cigare et palabrant jusqu'à l'aube. Sa fille lui tenait compagnie et prit l'habitude de la lecture, des conversations savantes, des cigares de la Havane.

A l'âge de dix-sept ans, en 1836, l'héritière

fut mariée à un homme superbe et nul, sorte de courtisan en uniforme, le prince Nicolas Sayn-Wittgenstein, fils du maréchal du même nom. L'intimité conjugale du couple fut de courte durée. L'année suivante, la naissance d'une fille, Marie, y mit un terme pour toujours.

Caroline reçut en dot une terre de trente mille âmes, Woronince, entre Odessa et Kiew. Le « château » apparaissait comme une sorte de vaste maison coloniale construite au milieu d'un parc étendu où le chêne moussu dominait. La châtelaine menait une vie sédentaire. Les immenses prés verts au milieu desquels les coiffes blanches des paysannes semblent des nuages moutonnant au fond du ciel, ne l'attiraient guère. Elle ne franchissait que bien rarement l'enceinte de son parc. D'ailleurs, elle ne marchait jamais; elle parcourait ses allées à cheval ou bien laissait glisser sa barque sur les eaux des étangs.

Elle passait une grande partie du jour et de la nuit étendue sur une peau d'ours, fumant son tchibouk, un livre à la main, tandis que ses serviteurs, ses gardes, dormaient sur des matelas recouverts de peaux de bêtes, placés dans les spacieux couloirs de la maison.

Cette autodidacte savait le latin, le grec, de

nombreuses langues vivantes. Elle s'était lancée à travers les arts, les lettres, les sciences, voire la théologie, avec une fougue cavalière. Elle tenait à la fois de Mazeppa et de saint Thomas d'Aquin.

Ce cerveau avide, sans ordre, sans mesure, n'était, toutefois, pas dépourvu d'imagination. Dans son enfance, Caroline, un soir, s'était sauvée pour découvrir l'endroit où se couchait le soleil. Cette fois, il se levait pour elle sous les traits de Liszt.

La Sémiramis de Podolie avait été éblouie par son jeu qui, au dire de cette femme éprise, donnait au piano la sonorité de l'orgue; elle connut la puissance du compositeur lors de l'audition de son *Pater Noster* à quatre voix dans une église de Kiew. Elle s'empressa d'inviter Liszt à Woronince.

Ils lisaient, serrés l'un contre l'autre, la *Divine Comédie*. Le solitaire errant avait trouvé un grand cœur passionné; la cérébrale languissante, un guide et un maître.

Ces deux êtres si différents avaient pour traits communs: l'horreur du mesquin, l'élévation du sentiment et la hauteur de la vision. Liszt confia à la princesse son projet de mettre en musique la *Divine Comédie* et de la répandre à travers le monde accompagnée de

« dioramas », c'est-à-dire de peintures représentant les scènes du poème. La fusion des arts était une chimère assez répandue dans ce temps-là. Le poète Georges Herwegh ne rêvait-il pas d'un « cosmorama » : le tableau du combat pour la liberté, du temps de la Réforme jusqu'à l'heure présente ?

« Le renouvellement de la musique par son alliance plus intime avec la poésie » — selon les termes de Liszt — ne pouvait manquer de plaire à la jeune femme d'une formation exclusivement littéraire. Elle proposa au musicien de mettre à sa disposition les frais considérables que nécessiterait le « diorama » du Dante. Liszt déclina l'offre par scrupules de délicatesse. Installé aux pieds de la princesse, il forgeait de vastes projets pour régénérer l'art. En attendant d'entreprendre ces réformes audacieuses, l'amant de Caroline mettait en musique les *Harmonies Poétiques et Religieuses* de Lamartine. Parmi ces morceaux d'un vibrant lyrisme, le *Cantique d'Amour* allait devenir l'une des mélodies les plus répandues du compositeur.

Détail curieux : de Woronince même, il écrit à Mme d'Agoult sur un ton de camaraderie affectueuse : « Où en êtes-vous de vos travaux et de votre célébrité ? » — quant à

lui, il a trouvé une fin aux agitations sans nom et sans but qui ont dissipé à tous vents ses plus belles années.

La princesse et le musicien étaient décidés à unir leurs vies. Il approchait de la quarantaine, l'âge où l'impétuosité du sang s'apaise, où la passion d'âme domine. Mais que d'obstacles s'élevaient devant ces deux êtres qu'attachait la plus profonde communauté d'âmes ! L'un était d'ordre moral : obtenir l'annulation du mariage de Caroline. L'autre, d'une nécessité immédiate : quitter les Etats du tsar.

Ils se fiancèrent en janvier 1848. Leur jeune bonheur ne se souciait guère des secousses sismiques qui faisaient trembler la vieille Europe. Une effervescence générale s'était emparée des esprits. Partout, les hommes aspiraient à des changements et dressaient des barricades. Les barricades de nos grands-pères semblent aujourd'hui des décors d'opéra-comique, et, que leur éloquence enflammée nous paraît désuète ! Mais les contemporains y mettaient tout le sang qui leur affluait au cœur ! Devant tant de passion, la crainte d'un bouleversement général rendait les pouvoirs établis plus défiants que jamais. Une muraille policière entourait l'Empire du tsar. Afin de

ne pas éveiller l'attention, la princesse et Liszt décidèrent de partir séparés.

Lui devait se rendre à Weimar pour faire sa cour à Maria-Paulowna, sœur du tsar, afin de faciliter le divorce en Russie, tandis que la princesse terminerait les préparatifs de l'exode.

Le musicien fut fort bien reçu à Weimar. Il y retrouve le portrait de Mme d'Agoult, peint par Lehmann, qu'il y avait oublié en 1843. Il l'accroche dans son bureau. Elle représentait le passé. Le présent, c'était la bien-aimée qui, au milieu des brumes nordiques, dirigeait sa barque avec une décision toute virile. Caroline venait de vendre des terres pour un million de roubles, et sous le prétexte d'une cure à Carlsbad, elle et sa fillette réussirent à passer la frontière.

Liszt devait les attendre chez Félix Lichnowsky, au château de Krzyzanowitz, en Silésie. Une profonde amitié attachait le fiancé de Caroline au gentilhomme mélomane. Chez lui, Liszt se trouvait sous les auspices des plus grands noms de la musique. Le père du prince n'était-il pas l'élève de Mozart, l'ami de Beethoven? Liszt portait à l'auteur de la *Neuvième Symphonie* un véritable culte. On le discutait encore lors des débuts du jeune Hon-

grois à Paris. Il s'était employé activement à répandre l'œuvre du maître des maîtres. Aussi ce n'est pas sans émotion que Liszt se promenait dans le parc de Graetz, le majorat de Lichnowsky en Autriche le long des allées que Beethoven avait arpentées. L'irascible génie s'était brouillé avec son hôte. Le prince Félix, au contraire, témoignait la plus affectueuse considération pour Liszt.

Dans un coin du parc de Graetz, à l'endroit où celui-ci s'adonnait volontiers à la méditation solitaire, le prince avait fait élever un bloc de granit avec l'inscription « Liszt ». A Krzyzanowitz, un quinconce de tilleuls portait le même nom.

En cours de route, ce zéléteur de Beethoven s'était arrêté à Dresde et y reçut, à l'Hôtel de Saxe, un certain Richard Wagner, qu'il avait rencontré une fois à Paris, où, d'ailleurs, il l'avait accueilli avec son affabilité coutumière. Pourtant son hôte, aigri, exaspéré par sa situation précaire, considérait l'heureux rival avec une inique animosité. Aucune intimité ne s'établit entre les deux hommes. Le musicien pauvre désignait son opulent confrère du sobriquet « le banquier », — la pire des injures dans sa bouche. Liszt eut connaissance de ce trait. Dès lors, sa nature cheva-

leresque lui faisait un devoir d'accorder son appui à son détracteur.

Liszt assistait, à Dresde, à la représentation de l'opéra de Wagner: *Rienzi*. Il s'empressait de dire à tout venant le bien qu'il en pensait, et en premier lieu à l'auteur lui-même.

A Krzyzanowitz, l'amant de Caroline connut quatorze jours d'attente fiévreuse; il passait les heures à épier de sa fenêtre le bruit des roues... Enfin, l'angoisse s'apaise, les bras s'ouvrent et le bon Lichnowsky sourit au bonheur de ses amis. Aucun funeste pressentiment ne troublait ce jour de félicité. Lichnowsky, cœur généreux et fervent patriote ne se doutait pas que l'aveuglement de la foule lui préparait une mort affreuse. Elu député au Parlement germanique de Francfort, il allait être massacré un jour d'émeute. Les amis se quittèrent, insoucians, allègres. Caroline désirait remonter la route qu'avait parcourue son amant, connaître les sites de son enfance, ce clair village de Doborjan dont il l'avait si souvent entretenue pendant les longues nuits de Russie. Leur lune de miel eut un singulier accompagnement: le grondement du canon, les crépitements de la fusillade. A Vienne, ils tombaient en pleine émeute.

Liszt se promenait insouciant dans les rues hérissées de barricades, la cocarde tricolore à la boutonnière. Les couleurs hongroises étaient fort populaires parmi les insurgés qui espéraient le secours des armées de Kossuth. Tout à coup, une barricade s'ouvre comme par enchantement devant Liszt : elle était commandée par un de ses admirateurs, le chanteur Karl Formes.

Tandis que l'on se battait à Vienne, elle et lui promenaient leur bonheur dans l'unique rue de Doborjan, précédés par des troupes d'oies effarées, suivis par les enfants du village qui contemplaient, les yeux écarquillés, la princesse étrangère enveloppée dans un châle multicolore. La brise secouait les grappes de maïs accrochées sous les auvents. Derrière les fenêtres fleuries, les vieilles ajustaient leurs bésicles et murmuraient : « On avait bien prédit qu'il reviendrait en carrosse vitré. »

L'idylle de Doborjan — un peu d'azur au milieu du ciel sombre de cette année trouble — ne fut pas de longue durée. La guerre sévissait en Hongrie entre les armées de Kossuth et celles de l'empereur. Weimar promettait la sécurité aux deux amants. Ils y parvinrent en juillet. Caroline louait un manoir entouré de sapins, nommé l'*Altenburg*, et s'y fixait avec

Liszt. Cette union libre n'indigna pas trop la petite capitale aux mœurs rigides. On savait que les illustres amants n'attendaient que le divorce de la princesse pour se marier. Afin de sauvegarder les apparences, la cour adressait toutefois à l'auberge les invitations destinées à Liszt.

Le voici donc fixé en Allemagne, cette Allemagne heureuse d'autrefois, où les enfants chantent à la ronde, où les hommes terminent le labeur quotidien par de joyeuses réunions d'où les harmonies ne sont jamais absentes, où les vieillards se mêlent aux chœurs, le regard levé vers le ciel qui les attend. Tous sont animés de cette vénération de l'art qui constitue l'un des plus beaux traits des peuples germaniques et qui fait de leur pays, au dire de Liszt : « le cœur de la musique ».

Il s'établissait dans la petite capitale saxonne avec la conscience d'une mission à remplir. Sa période de virtuosité était terminée. Ses courses à la gloire et à l'or, de Gibraltar à Pétersbourg et de Constantinople en Ecosse, se perdaient dans le passé. Il avait élevé l'art de l'exécutant à un niveau incomparable. Il y mettait à la fois la plus haute perfection de métier, le plus grand effort de pieuse compréhension et la plus étonnante

audace personnelle. « Le piano brûle et lance des étincelles sous sa main » — rapportait Schumann. Tous ceux qui l'entendirent assurèrent que son jeu était une véritable création : le clavier disparaissait et seule la musique demeurait.

« On a surnommé Liszt le Paganini du piano — écrivit le journal anglais *The Messenger* — nous préférons l'appeler le Byron de la musique... Son jeu est moins le résultat d'une habileté manuelle que celui de l'esprit. »

Et Saint-Saëns :

« L'influence de Liszt sur les destinées du piano a été immense ; je ne vois à lui comparer que la révolution opérée par Victor Hugo dans le mécanisme de la langue française. »

Aux yeux de Liszt, la virtuosité ne constituait qu'une première étape. Il visait plus haut et méditait de vastes compositions. En attendant leur réalisation, le piano lui servait de moyen pour populariser les grandes œuvres du passé. Les réductions des pièces d'orgue de Bach, les paraphrases et transcriptions des œuvres de Beethoven, de Schubert, de Weber, de Mendelssohn aidaient à répandre ces maîtres, à les mettre à la portée du plus modeste clavecin.

Pendant que Liszt, installé à l'*Altenburg*,

s'attachait à la double tâche de mettre à l'œuvre ses idées musicales et de servir d'animateur à l'élite de ses confrères, Mme Liszt, accoudée à la fenêtre d'un vieil hôtel de la rue Louis-le-Grand, surveillait d'un regard distrait ses petits-enfants Cosima et Daniel. La bonne dame était restée villageoise en plein Paris. Et tout comme autrefois dans la grand'-rue de Doborjan, elle suivait avec une attention réjouie les attelages, les passants, les sergents de ville, les badauds, la scène mouvante de la vie parisienne.

Quant à l'ainée des enfants, Blandine, Liszt et Mme d'Agoult avaient décidé, d'un commun accord, de la placer au pensionnat de Mme Bernard, rue du Mont-Parnasse.

La mort de sa mère avait rendu à Mme d'Agoult son indépendance matérielle. Quand même, elle laissa à Liszt la charge de l'entretien et de l'éducation de leurs enfants. Elle acquit, en 1851, un petit hôtel dans le faubourg du Roule, surnommé « la Maison Rose ». Déjà quelques fils blancs se mêlaient à la chevelure de la belle patricienne au profil de camée. Si la mode l'avait permis, elle eût arboré volontiers un bonnet phrygien sorti des mains de quelque bonne faiseuse. Puisque les révolutions étaient à l'ordre du jour, elle

se piquait de se tenir en coquetterie avec des idées qu'elle ne comprenait qu'à demi — « rien que pour le simple plaisir — ce sont là ses propres termes — d'être un peu révolutionnaire ».

Sous les sapins de l'*Altenburg*, que la princesse et Liszt étaient au-dessus des ambitions, des agitations du jour ! Ils planaient dans les hauteurs.

A l'heure où l'Europe se débattait au milieu des pires convulsions, le musicien n'avait-il pas trouvé un gîte, un cœur : une femme animée du plus ardent dévouement ; un souverain qui lui ouvrait les portes de sa capitale, petite d'étendue, grande du prestige des penseurs qui firent sa gloire.

Liszt n'apparaît-il pas comme leur digne successeur ? Ses dons personnels, sa préparation n'étaient-ils pas uniques ? La Providence lui avait accordé un rare génie. Sur ce fond de musicalité, sur cette faculté d'enthousiasme qu'il devait à sa patrie hongroise s'était greffé l'apport de la France, tout ce que vingt-cinq années d'intimité avec son élite pouvait donner à un esprit riche, ouvert, passionné d'études, et d'une compréhension universelle. Par sa mère autrichienne et sa communion avec la musique et la poésie germaniques, il

s'enracinait dans la vieille Allemagne. Les bonnes fées qui veillèrent sur son berceau lui permirent de s'abreuver à toutes les sources de la civilisation qu'avait produite l'Europe. Personne ne semblait plus apte, plus digne de créer un mouvement d'art et de réunir en un faisceau les plus nobles efforts.

VI

ORPHÉE

Liszt: grand génie et l'inventeur de tout ce qui fait la gloire des autres.

PROUST, à L. GAUTIER-VIGNAL.

La princesse Sayn-Wittgenstein était petite, vive; elle portait ses cheveux châains séparés au milieu, contournant l'oreille et finissant en chignon; ses beaux yeux noirs brillaient sous des sourcils bien dessinés, mais le nez, aux narines nerveuses, était trop long, la bouche petite, la voix forte, perçante.

Un daguerréotype la montre habillée d'une robe en taffetas noir et gris, avec un bonnet blanc au sommet de la tête. Elle se tient légèrement penchée en avant. Le visage est oblong, pâle, le regard scrutateur. On la prendrait pour une diseuse de bonne aventure, si les mains délicates ne trahissaient pas la patricienne.

Cette femme, certes, loin d'être une enchantresse, rayonnait de la beauté que donne une grande âme et un grand amour. Elle aimait Liszt comme seules savent aimer les femmes laides: avec un attachement absolu. Elle lui avait tout sacrifié et sans doute lui eût-elle immolé jusqu'à sa personnalité. Mais ces deux hautes intelligences se ressemblaient pour l'essentiel. Leurs idées générales se rencontraient. A l'âge où le sang s'apaise, où la passion spirituelle domine, l'amour-propre s'évanouit et l'abnégation devient une seconde nature; ils allaient, la main dans la main, vers le même but: faire de Weimar le foyer de l'art sonore, le sanctuaire des maîtres d'autrefois, le havre des grands contemporains méconnus.

Ils rencontrèrent de nombreux obstacles sur leur chemin: la routine, les réticences d'une petite ville, les préjugés d'une société restreinte, et surtout les terribles jalousies professionnelles.

Lui et elle traversaient cet *Inferno* de la médiocrité la tête haute. Ils n'étaient pas seuls. N'étaient-ils pas suivis par un digne souverain, une souveraine mélomane, une élite élevée dans les traditions de Goethe, un peuple pour lequel la musique constituait une religion?

L'animateur d'une magnifique vitalité qu'était Liszt possédait le secret de gagner les cœurs, de s'assurer des concours enthousiastes, dévoués. Tous ceux qui le rencontrèrent à Weimar vantent son désintéressement, son savoir, sa bienveillance, son autorité souriante. On pouvait dire de lui avec Saint-Evremond: « La joie de l'esprit en marque la force. »

Son cabinet de travail, cette « chambre bleue » qui avait pour tout ornement une gravure de Dürer, *La Mélancolie*, apparaissait comme un pont de commandement d'où ce grand capitaine dirigeait l'art et la pensée de Weimar.

Voilà comment il résumait ses aspirations: exécution accomplie des classiques; large hospitalité aux modernes, sans distinction de nationalité; enfin l'accueil le plus encourageant aux inconnus et méconnus.

On eut dit que Weimar allait reflorir comme au temps de Goethe. L'ascendant de Liszt y attirait l'élite des contemporains. La princesse — l'Etoile du matin — comme l'appelait son ami — les accueillait avec l'affable aisance de la grande dame et la sympathique curiosité de l'érudite. Une phalange étourdissante de musiciens, peintres, écrivains, défile

à l'*Altenburg*: Sainte-Beuve, Augustin Thierry, Philarète Chasles, Jules Janin, Frédéric Hebbel, Alexandre Humboldt, Gustave Freytag; parmi les peintres, Delacroix, Ary Scheffer, Kaulbach, Schwind, Preller, Richter, Edouard Steinle.

Quant aux musiciens, le maître fait appel en premier lieu à son compagnon de jeunesse: Berlioz. En 1852, il y eut à Weimar une « Semaine Berlioz », semaine triomphale: *Roméo et Juliette*, la *Damnation de Faust*, enfin *Benvenuto Cellini* furent exécutés. Le compositeur lui-même dirigeait.

Avec cette admirable intuition qui lui était propre, Liszt pressentit la valeur d'un autre Français, alors obscur débutant, et écrivait en 1853 à l'éditeur parisien Escudier pour lui recommander César Franck.

Parmi ses contemporains allemands, sa prédilection allait à Schumann, à Brahms, à Peter Cornelius. La curiosité de cet ingénieux découvreur ne s'arrêtait pas aux frontières de l'Allemagne: Liszt fut l'un des premiers à révéler l'école russe et à prôner Borodine.

Quant aux exécutants, tous les jeunes talents couraient à Weimar où rêvaient de le faire. Ils y rencontraient la plus chaude sym-

pathie, la plus généreuse compréhension. Pour se rendre compte de l'attitude du maître à l'égard des jeunes, il suffit de rapporter sa rencontre avec Joachim Raff; on dirait un conte d'Andersen.

Féru de musique, Joachim Raff, modeste instituteur à Zurich, apprend par les journaux que Liszt donne un concert à Bâle. Trop pauvre pour prendre la diligence, Raff s'y rend à pied. Il arrive mouillé jusqu'aux os. Toutes les places sont prises. Il jette un cri de désespoir. Belloni, secrétaire de Liszt, le remarque et s'empresse d'annoncer au maître l'arrivée de l'étrange pèlerin.

— Installez-le sur l'estrade! ordonne Liszt.

Pendant qu'il joue, les belles Bâloises serrent craintivement leurs jupes, car des ruisselets serpentent des vêtements de Raff.

Après le concert, le maître lui met paternellement la main sur l'épaule: « Parlez-moi de vos études, de vos travaux! »

L'illustre musicien écoute attentivement l'instituteur, puis lui dit à brûle-pourpoint: « Vous venez avec moi à Weimar. »

Un cortège d'élèves enthousiastes y suit le maître. Plus d'un laissa son nom à la postérité: Rubinstein, Taussig, Hans von Bulow, Charles Klindworth, Joachim.

Avec ces jeunes gens, il est la bonhomie même. Il se garde bien de faire sentir sa supériorité et s'efforce au contraire de les mettre entièrement à leur aise. Il n'a de la hauteur que pour les critiques ignorants ou peu consciencieux.

Liszt ne se bornait pas à enseigner le métier à ses disciples. Il dirigeait également leur formation intellectuelle et morale: « Seule une personnalité remarquable — ne cesse-t-il de répéter à cette belle jeunesse — peut devenir un vrai musicien. »

Le soir, le maître, ses élèves, des étrangers de distinction, les amis de Weimar se réunissaient dans le salon de la princesse. Liszt se mettait au piano. Marie Wittgenstein, « Magnolette », en costume polonais, tournait les pages et, de temps en temps, les mèches grises de l'artiste effleuraient la main blanche de la jeune fille.

Mme Liszt aussi était venue à l'*Altenburg*. Pourtant la vénérable dame ne pouvait s'habituer à son nouvel entourage. Elle avait la nostalgie de Paris, de ses petits-enfants, de son chien et de ses douze serins. Aussi ne fit-elle pas long feu à Weimar.

Au milieu de son apostolat musical, de son activité de chef d'orchestre et de ses multiples

occupations, Liszt continuait avec zèle son travail de compositeur.

« La musique est la respiration de mon âme, confiait-il à un ami. Je me sens comme desséché quand je ne puis couvrir pendant quelques jours du papier à musique. Je dois composer comme l'âne brait, comme les grenouilles coassent, comme les oiseaux chantent. »

De même que tous les novateurs, il rencontrait une opposition violente. Elle avait diverses sources : la routine, la jalousie, enfin le fait même que Liszt était classé dans l'esprit du public comme un virtuose et non pas comme compositeur. Ses détracteurs disaient dédaigneusement : « Musique de pianiste ! » Cette erreur tenace allait le poursuivre toute sa vie et lui susciter plus d'une heure d'amertume.

Il accueillit l'incompréhension ou la malveillance avec une grande égalité d'humeur. Il n'avait pas réussi à atteindre la foule, mais il visait l'élite. Il gardait sa foi dans l'avenir et répétait volontiers le dicton « Il tempo è galantuomo » — le temps est un galant homme.

« Je ne suis pas pressé — écrivait-il, dès 1858, à son ami Herbeck — de pénétrer le public et je puis subir avec calme le bavar-

dage au sujet de ma manie de composition. Je ne m'attache qu'à faire des choses durables et c'est le temps qui décidera de leur valeur. »

La postérité a jugé. Liszt apparaît désormais comme l'un des plus grands compositeurs de son époque. Il a créé le poème symphonique ou la symphonie à programme. On est frappé par la hauteur de l'inspiration, l'intensité pénétrante du sentiment, la richesse de l'invention, la puissance des moyens d'exécution. Quel étrange spectacle que l'indifférence, l'effarement, voire l'hostilité des auditeurs pelotonnés dans la routine, en face des admirables compositions orchestrales telles que *Le Tasse*, *Ce qu'on entend sur la Montagne*, *Mazeppa*, *Orphée*, *Les Préludes*, la *Faust-Symphonie*.

Le père spirituel de cette nouvelle forme d'art, l'homme qui atteint aux plus hauts sommets de la musique, rêve depuis sa plus tendre jeunesse à renouveler l'opéra. Il ébauche projet sur projet: *Manfred*, *Consuelo*, *Sardanapale*. Il s'adresse à divers auteurs pour un livret sur les tsiganes. Il pense écrire un drame lyrique tiré de la vie hongroise, pour le théâtre de Pest.

Pourquoi ce prodigieux compositeur, doublé d'un fin lettré, ne parvint-il pas à mettre

sur pied un opéra? Que lui manquait-il? Sa supériorité constituait-elle un obstacle pour la vocation théâtrale? Le penseur dont le Dante était la lecture quotidienne ne put-il s'adapter au côté factice de la scène? Ou encore la concentration lui faisait-elle défaut, ainsi que l'opiniâtre, l'aveugle volonté d'aboutir?

Liszt se rendait compte des limites de son talent. Mais un jour, il rencontra un homme qui possédait les dons qui lui manquaient: une puissance créatrice inconsciente, instinctive, une ardeur passionnée qui se rue contre les obstacles, que rien ne détourne du but. Ce jour-là — exemple unique dans les annales de l'art — Liszt s'oublia soi-même et mit son talent, son autorité, son or et son cœur au service du rival.

Imaginez Liszt dans le salon bleu, un soir d'hiver où la neige fait ployer sous sa fenêtre les branches des sapins. Depuis des heures, il est penché sur une partition de Wagner. Noble et dramatique spectacle! L'autre vient de réaliser ce que lui-même avait rêvé de faire. La susceptibilité si générale chez les compositeurs est étrangère à cette grande âme. Liszt ne connaît pas l'envie. Au contraire, il se sent pénétré d'une sainte joie. Il reste

ébloui par ce puissant volcan germanique qui lance pêle-mêle la lave et le feu divin. Liszt s'incline devant la tumultueuse grandeur de son émule et devient l'ami de l'homme, l'apôtre de son art.

Depuis 1843, Wagner tenait le poste de chef d'orchestre à Dresde. *Tannhäuser* ne lui valut qu'un succès de curiosité, néanmoins la princesse Sophie, sœur du roi de Saxe, se chargea de payer ses dettes.

Le protégé de la princesse Sophie était intimement lié avec le Russe Bakounine, philosophe subversif et mélomane qui déclarait vouloir sauver le monde par l'anarchie et faire l'éducation de la bourgeoisie par la banqueroute. Le dimanche des Rameaux 1849, Wagner devait diriger la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Après la répétition générale, Bakounine, bien que traqué par la police, s'approcha de l'estrade et cria au chef d'orchestre: « Si l'incendie du monde qui se prépare menaçait d'anéantir cette symphonie, il faudrait que nous nous unissions à fin de la sauver au péril de notre vie. »

Peu après, l'incendie annoncé par Bakounine éclatait dans les rues de Dresde. Cette fois-ci, le Russe battait la mesure. Wagner se contentait d'adresser une missive au roi,

le conjurant de se rallier à la république.

Au lieu d'obéir aux injonctions de son chef d'orchestre, ce prince fit appréhender le gouvernement provisoire de Bakounine. La police ordonna l'arrestation de Wagner. Les journaux publièrent son portrait et son signalement.

Sur ces entrefaites, tandis qu'un soir de mai Liszt s'apprêtait à se rendre au théâtre pour diriger la première représentation de *Tannhäuser*, à Weimar, quelqu'un frappe à sa porte. C'était Wagner. Liszt le réconforte, le munit d'argent, obtient de la grande-duchesse l'autorisation de cacher le fugitif.

Le lendemain, Liszt mande à son ancien secrétaire Belloni, à Paris: « Richard Wagner est ici depuis hier. C'est un homme d'un génie admirable... une nouvelle et brillante apparition dans l'art. Les derniers événements de Dresde l'ont obligé à une décision dans laquelle je suis décidé à l'aider de toutes mes forces. »

En effet, il procura un passeport à Wagner qui réussit à se réfugier en Suisse et, de là, à Paris. Mais après avoir sauvé l'homme, il s'agit de mettre en évidence l'œuvre. Liszt publie sur son protégé un article enthousiaste dans le *Journal des Débats*. Il envoie des sub-

sides à l'exilé dont la détresse était telle qu'il écrivait en automne 1849, de Zurich: « J'ai besoin de bois et d'un pardessus chaud. »

Il fallut tout le courage et toute l'autorité de Liszt pour imposer *Lohengrin* à Weimar.

Le public l'accueillit avec tiédeur. Mais Liszt écrivait au proscrit: « Ton *Lohengrin* est, du commencement à la fin, une œuvre sublime. A plus d'un endroit des larmes me jaillissaient du cœur. »

Il publiait une brochure: *Lohengrin* et *Tannhäuser*, obtenait pour l'auteur des commandes de la cour de Weimar, vidait sa bourse pour satisfaire aux impérieuses demandes d'argent du proscrit. Et avant tout, il l'encourageait à composer l'épopée musicale qui devait transformer l'art lyrique. « Où en es-tu de tes *Nibelungen*? — lui mandait-il en décembre 1852... Pour l'amour de Dieu, ne te laisse pas détourner de ton entreprise et continue à forger tes ailes! Tout est éphémère; la parole de Dieu est seule éternelle: or la parole de Dieu se révèle dans les créations du génie. »

Au cours de l'été de l'année 1853, il se rendit à Zurich auprès de son ami. Celui-ci le reçut, au dire de Liszt, avec des cris de jeune aigle. Il eut pour son bienfaiteur des accès de

frénétique reconnaissance: « Après nous être vus arrachés l'un à l'autre — écrivait-il — je suis resté silencieux à la maison... La nuit avait succédé à la lumière. Oh! reviens bientôt! Reste bien longtemps avec nous! Si tu savais quelles traces divines tu as laissées ici! Tout est devenu plus noble et plus doux: les grandes aspirations se réveillent dans les cœurs fermés; et la mélancolie recouvre tout de son voile! »

Et pourtant Wagner avait la mémoire du cœur passagère, la plainte âpre, la souffrance amère. Certes, ce n'était pas tâche aisée que d'être son ami. Quand même, son génie était si puissant, si original que Liszt lui pardonnait ses travers et s'employait à les excuser aux yeux des autres avec cette large compréhension que donne à une nature généreuse l'expérience de la vie.

« En fait de gloire, remarquait-il, Wagner avait presque continuellement jeûné durant trente ans... Quand la gloire lui arriva enfin, non pas goutte à goutte comme à d'autres, mais à flots, il n'était plus de taille à l'accueillir de sang-froid. »

Et comment ne pas partager l'indulgence de Liszt quand on lit les lignes qui annoncent et expliquent *Tristan*:

« Comme dans mon existence, je n'ai jamais goûté le vrai bonheur que donne l'amour, je veux élever à ce rêve, le plus beau de tous les rêves, un monument dans lequel cet amour se satisfera largement d'un bout à l'autre. J'ai ébauché dans ma tête *Tristan et Iseult* : c'est la conception musicale la plus simple, mais la plus forte et la plus vivante; quand j'aurai terminé cette œuvre, je me couvrirai du voile noir qui flotte à la fin — pour mourir. »

Si Wagner ne mourut pas, la magnanimité de Liszt y fut pour beaucoup. Lorsque le proscrit se rendit à Paris pour monter *Tannhäuser*, Liszt l'appuya de son autorité et de ses relations.

On connaît l'accueil que rencontra *Tannhäuser*. Le chevalier Scudo, prince de la critique, n'avait-il pas proclamé au sujet de Berlioz et de Wagner :

« Les œuvres de ces deux émules d'insubordination au sens de la beauté mériteraient d'être cousues dans un sac et jetées à la mer pour apaiser la colère des dieux. »

Les auditeurs se chargèrent d'exécuter cette sentence. Certes, il y eut des protestations en faveur de Wagner. Celles de Courbet furent les plus véhémentes. Quant à Jules Janin, il

conseillait le lendemain aux organisateurs de la tumultueuse manifestation, d'adopter les armes suivantes: « Un sifflet sur gueules hurlantes et pour exergue: *Asinus ad Lyram.* »

Wagner possédait le don de fanatiser ceux qui l'approchaient. A côté de détracteurs furieux, il rencontrait à Paris des partisans passionnés. Il suffit de nommer Baudelaire ainsi que l'une des femmes les plus entourées du temps: Marie Nesselrode, par son mariage Mme de Kalergis.

Elle était de père russe, de mère polonaise, donc deux fois musicienne. Théophile Gautier, Heine, Musset chantèrent sa beauté. Judith Gautier la dit grande, les épaules habituellement couvertes d'une écharpe de mousseline; chevelure ondoyante, d'un blond pâle; prunelles pareilles à des violettes de Parme.

Plus éloquent encore que les vers et la prose célébrant ses charmes apparaît le geste par lequel elle assumait à Paris la charge de combler bénévolement le déficit des concerts de Wagner. Et Marie de Kalergis n'était pas riche.

En dépit de tant de dévouement, les tribulations de Wagner continuaient.

La chute retentissante de *Tannhäuser* ne fut

que le premier anneau d'une chaîne d'avatars. Elle commence par la bordée de sifflets des lions du Jockey; elle se poursuit par le refus du Théâtre de la Porte de Carinthie, à Vienne, de représenter *Tristan*, « injouable »; elle se prolonge jusqu'en 1864 où Hulsén, l'intendant de l'Opéra de Berlin, refuse de recevoir l'auteur de *Tristan*.

Cependant Louis II monte sur le trône de Bavière. Il fait appel à Wagner, le réconforte, le délivre de ses créanciers, impose son œuvre. « Cher homme princier qui t'oublies toi-même pour moi » avait écrit autrefois Wagner à Liszt. A présent, la fortune éloigne le protégé du roi de l'ami des mauvais jours.

Les devoirs de l'amitié, le souci pour les destinées de Weimar, ses fréquents voyages n'avaient pas empêché Liszt d'accomplir un immense labeur. Tout ce qu'il méditait, tout ce qu'il enfantait depuis son orageuse jeunesse mûrissait à présent.

A cette période de Weimar, si étonnamment féconde, on doit l'un des monuments de la musique religieuse du siècle: la *Messe de Gran*.

Le cardinal Scitovsky, primat de Hongrie, avait engagé Liszt à composer cette messe pour la consécration de la basilique de Gran,

métropole ecclésiastique de la Hongrie. Sa profonde piété aidait efficacement le musicien dans cette tâche. Aussi pouvait-il par la suite dire à Wagner: « *La Messe de Gran*, je l'ai plutôt priée que composée. »

Cette œuvre liturgique est d'une architecture grandiose, d'une inspiration profonde, d'une orchestration riche, claire, souveraine, une vraie cathédrale de sons, l'ancêtre de *Parsifal*.

La consécration du nouveau sanctuaire de Gran eut lieu le 31 août 1856, en présence de la cour, du clergé, d'une foule innombrable. Faute d'un logement en ville, Liszt s'était installé sur un bateau ancré au bord du Danube. Après l'audition de sa messe, il offrit aux exécutants un somptueux repas sur le pont de sa demeure flottante.

Les solennités furent suivies de réjouissances populaires. Des bœufs entiers tournaient sur la broche, entourés d'une barricade de tonneaux défoncés. Campagnards et campagnardes dansaient au rythme endiablé des violons. Le fameux compositeur se plaisait dans cette atmosphère bien plus que dans celle des banquets officiels. Il eut l'honneur cependant d'assister à celui que le primat offrait à une assemblée de prélats. L'évêque

d'Udine leva son verre pour boire à la santé de l'artiste, qu'il déclarait « Gloria dell' Ungheria », la gloire de la Hongrie. Par contre, une partie de la presse, particulièrement de nombreux journaux autrichiens et allemands, vilipendaient la *Messe de Gran*, à leur gré trop avancée, indigne de l'Eglise.

Ses amis, les Franciscains de Pest, reçurent également Liszt. Il exprima le désir d'entrer, comme tertiaire, dans leur ordre. Désormais, sa robe mortuaire l'attendait dans une cellule, et il savait que le lendemain de son trépas, ses dépouilles seraient ensevelies par les frères à la levée du jour.

« Je suis demi-franciscain, demi-bohémien » avait-il l'habitude de dire. En effet, dès que cet homme si complexe détournait le regard de l'au-delà, la joie de vivre le reprenait.

Il recherchait volontiers les auberges où jouaient les tsiganes et passait des soirées entières, les coudes sur la table, à écouter leurs impétueuses mélopées. Il les dirigeait, les conseillait et les récompensait avec munificence. Mais un jour où il glissa un billet de cent florins dans la main du fameux violoniste Patikarius, le manieur d'archet fit un geste de refus et ajouta : « La présence de Liszt vaut pour nous toutes les récompenses. »

Ces impressions, ses souvenirs d'enfance, décidèrent Liszt à exécuter un projet qu'il caressait depuis longtemps: un livre sur ses amis au teint de bronze.

Il n'avait jamais renoncé aux travaux littéraires et échangeait volontiers la baguette contre la plume. C'était un épistolier étincelant, un critique plein de fougue, tantôt diffus, tantôt d'une surprenante habileté à condenser ses idées dans d'heureuses formules.

La princesse, femme de lettres dans l'âme, l'encourageait dans cette voie. Elle avait son bureau dans le cabinet de travail du maître. Leur collaboration était des plus intimes. Il lui communiquait ses idées avant de les jeter sur le papier. Elle corrigeait ses manuscrits, ses épreuves, modifiait des passages et y ajoutait souvent ses conceptions personnelles.

C'est ainsi que vit le jour, en 1859, le volume intitulé : *Les Bohémiens et leur Musique en Hongrie*.

Ce livre appartient au genre que l'on désignerait aujourd'hui du terme de « grand reportage ». Il en a le pittoresque et aussi le côté superficiel. Au moment de réviser les épreuves, Caroline y ajouta une cinquantaine de pages de son cru.

Ce que l'on nomme communément « la

musique tzigane » n'est, en réalité, pas le produit de cette peuplade bizarre — ainsi que l'imaginaient les auteurs de cet ouvrage — mais des morceaux de compositeurs ou de dilettantes hongrois de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, tirés de la musique populaire du terroir, toutefois exécutés en général par des bohémiens. Ceux-ci, doués d'une remarquable faculté d'adaptation, — ne jouent-ils pas des airs russes sur la Volga, de la guitare en Espagne? — accommodèrent à leur style instrumental le folklore hongrois, mais brodé de leurs fioritures, assaisonné de l'apport de leurs traditions orientales.

Cette soi-disant musique tzigane apparaît exclusivement instrumentale. Le tzigane, lui, ne chante jamais. Seul, son violon chante.

Le paysan hongrois, au contraire, vit le chant aux lèvres. L'un des meilleurs juges en cette matière, M. Bela Bartok, estime à dix mille le nombre des chansons paysannes parvenues jusqu'à nous. Voilà les sources profondes de la musique hongroise. Celle-ci doit cependant sa diffusion, — sans doute altérée, enfiévrée — à l'archet des tsiganes.

Comment Liszt aurait-il pu connaître ces faits que presque tout le monde ignorait alors? Ses *Bohémiens* sortent de l'imagina-

tion d'un romantique. Sa collaboratrice ajouta à ces pages quelques nuances pédantesques de grande liseuse férue de travaux ethnographiques.

En Hongrie, on accueillit fort mal ce livre. Son auteur y fut en butte à des attaques passionnées. Ses compatriotes se refusaient à admettre que cette branche favorite de leur art national fut un article importé par les baladins orientaux. La popularité de Liszt subit un accroc sérieux dans sa patrie.

Un autre échec l'attendait à Paris.

Il avait posé sa candidature comme membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts. Tout ce qu'il y avait de grand en France était pour lui. Delacroix se mit à la tête de ses partisans. Pourtant l'Académie partageait le préjugé général. On voulait bien reconnaître en lui le premier pianiste de son siècle, mais on se défiait de son activité de compositeur (1).

Les égards dont l'entouraient ses amis et l'attachement passionné de sa compagne lui rendaient cette déception légère. Le temps

(1) En 1881, l'Académie des Beaux-Arts allait faire amende honorable à Liszt en le nommant son correspondant.

n'avait pas altéré les sentiments de la princesse. Chaque fois qu'ils se séparaient, elle lui écrivait des lettres enflammées :

« Je suis à tes pieds chéris — je les baise, je me roule sous tes semelles et je les pose sur ma nuque. Je balaye de mes cheveux les lieux où tu dois marcher et je me prosterne sur les traces de tes pas. Tu sais que tout cela ne sont pas des hyperboles orientales, mais bien des faits accomplis. Tu sais comme je t'adore et comment n'adorerais-je le Bon Boze (le Bon Dieu) qui t'a créé si beau, si bon, si parfait, si fait pour être chéri, adoré et aimé à la mort et à la folie. »

L'amour commun qui désunit les femmes rapprocha la princesse Wittgenstein et Mme d'Artigaux. On se souvient de l'idylle de la rue de Lille, du chaste roman de Caroline de Saint-Cricq et du jeune maître de piano ainsi que du mariage de Mlle de Saint-Cricq avec l'opulent terrien du Sud-Ouest. Caroline d'Artigaux appartenait à ce noble type de Française qui pousse la loyauté et le sens du devoir jusqu'à l'extrême limite : le sacrifice de soi-même. Elle n'avait pas trouvé l'amour dans le mariage. Elle reporta toute sa tendresse sur sa fille unique. Mais la phthisie qui avait épargné la mère s'empara de

la fille. Caroline, la mort dans l'âme, traînait cette chère épave diaphane à travers les stations thermales de France. Au milieu de son affliction et de son angoisse, cette femme, née victime, conservait un sentiment profond, timide, inaltérable pour Liszt. En 1853, lors d'une visite à Paris, celui-ci avait réuni Mme d'Artigaux et la princesse Wittgenstein. Les deux femmes se lièrent d'un sentiment incompréhensible au vulgaire, mais qui fait honneur à l'une comme à l'autre. Après le départ de la princesse, Mme d'Artigaux continuait à lui écrire. Quelle chose touchante que cette amitié des deux Carolines qui se voyaient ou échangeaient des lettres pour parler de l'homme aimé.

Mme d'Agoult, au contraire, était pour la princesse un objet de profonde antipathie. Lui en voulait-elle pour la passion que lui avait vouée autrefois Liszt, ou bien pour l'attitude blessante de la maîtresse délaissée le lendemain de la rupture? Qui pourrait suivre les méandres d'un cœur ombrageux? Toujours est-il que l'amante exaltée ne se contentait pas de détacher complètement le musicien de son ancienne compagne, mais s'efforçait aussi à assurer son influence sur les filles de sa rivale. Caroline fut aidée dans ce dessein

par l'attitude de Mme d'Agoult à l'égard de ses enfants: des paroles pathétiques, mais absence de tout esprit de sacrifice.

Cosima était allée rejoindre Blandine au pensionnat de Mme Bernard. Les deux jeunes filles ne voyaient pas leur mère. Un jour, spontanément, elles allèrent lui rendre visite et en firent la confidence à leur père.

« Ce n'est point moi, chères enfants — répondait Liszt — qui ai jamais voulu vous *priver* de votre mère, mais bien votre mère qui, par un travers exceptionnel de caractère, a privé votre jeunesse de soins, de la sollicitude, de l'amour, du dévouement qui est un instinct dans la nature et que la morale et la religion imposent comme deux devoirs dont ne sauraient aucunement affranchir les belles phrases ou les attendrissements poétiques (1). »

Dans le salon de la Maison Rose, aux tentures en velours cramoisi, aux portes en ébène au-dessus desquelles se détachaient les portraits en médaillons des grands peintres de la Renaissance, Mme d'Agoult s'évertuait à réunir les hommes célèbres du temps, ainsi

(1) *Correspondance de Liszt et de sa fille, Mme Emile Ollivier*, publiée par Daniel Ollivier, Paris, 1936.

que des étrangers de distinction. Quelque flatteur avait surnommé son salon l'*Abbaye au Bois de la démocratie*. Mais tandis que Juliette Récamier, aux grâces languissantes, se contentait à inspirer ses familiers, Marie d'Agoult tenait à cueillir elle-même les lauriers. Elle tâta à toutes les branches de la littérature. Ses œuvres, signées du pseudonyme de Daniel Stern, gardent quelque chose de sa distinction native, mais manquent entièrement d'originalité.

Après la lecture, dans son salon, de sa *Jeanne d'Arc*, Michelet ne lui adressa-t-il pas ce compliment ambigu :

« Vous portez d'un pied léger le fardeau de l'histoire. »

La nature artificielle de Mme d'Agoult, l'atmosphère « bel esprit » de son salon pouvaient prêter à la critique, toutefois sans fournir des raisons pour éloigner ses filles de leur mère. Dans la Maison Rose, Mme d'Agoult vivait entourée d'admirateurs. Peu importe qu'elle ait jeté le gant à l'un ou à l'autre, puisqu'il n'y eut jamais de commérages ou d'éclat. Ce furent donc des motifs d'un autre ordre qui inspirèrent la décision de Liszt, en premier lieu l'inimitié qui séparait Caroline et Marie.

Avec cela, le musicien préférait l'élévation un peu désordonnée de la princesse à la correction apprêtée de Mme d'Agoult. Il ne souhaitait pas que ses filles ressemblassent à leur mère; il les voulait plus humaines, plus naturelles.

Les jeunes filles furent retirées de l'institution de Mme Bernard et confiées à une personne entièrement dévouée à la princesse, l'ancienne institutrice de Marie Wittgenstein: Mme Patersi. Elle habitait 6, rue Casimir-Périer, dans la proximité de l'église Sainte-Clotilde.

On imagine combien cette mesure devait ulcérer Mme d'Agoult. Par la suite, cette quarantaine s'adoucit. Chaque dimanche, Blandine et Cosima allaient voir leur mère. Elles admiraient son grand air, ses cheveux blancs relevés à la Marie Stuart, ses yeux bleus, restés jeunes. Elle les recevait au milieu de sa bibliothèque et leur faisait lire Goethe ou Platon.

Le père lointain ne se bornait pas à subvenir, avec sa générosité coutumière, aux frais de l'éducation de ses enfants. Il s'occupait activement de leurs études et de leur formation morale. Ses lettres sont empreintes de la plus affectueuse sagesse.

Un jour où Blandine avait eu une querelle larmoyante avec son maître de musique, Liszt lui écrivait :

« Je vois en vous, avec chagrin, des dispositions aux larmes et aux scènes, dispositions des plus fâcheuses chez les femmes...

« La noblesse d'âme, le désintéressement réel, les grands sentiments, les sublimes résolutions s'expriment avec simplicité. Les larmes ne sont belles que dans les occasions solennelles qui, Dieu merci ! sont rares. Les pleurnicheries sont la parodie de ces belles larmes et, comme telles, je les déteste. Les sanglots pour des bagatelles, au lieu de me toucher, m'impatientent, et, loin de m'attendrir, ils me répugnent comme preuves d'une faiblesse de cœur et d'esprit contraire à la dignité d'une femme... »

Evidemment, ce commerce épistolaire, aussi affectueux et élevé qu'il fût, ne pouvait remplacer la vie de famille. Mais chaque fois que le musicien séjournait à Paris, il accourait chez ses filles. C'est ainsi qu'un soir, en 1853, on vit passer à l'ombre de Sainte-Clothilde, la haute silhouette de Liszt, le châle multicolore de la princesse, enfin un petit homme à la démarche nerveuse, au menton volontaire, aux yeux ardents. C'est ce soir-là

que Wagner connut Cosima. Il fut frappé par sa timidité excessive.

Elle et sa sœur Blandine arrivaient à l'âge d'être mariées. Ces demoiselles étaient difficiles. Aussi leur père disait avec une douce raillerie: « Pour leur trouver des époux dignes d'elles, il leur faudrait quelque chose comme Beethoven ou Raphaël, doublé d'un Nabab. »

Blandine épousait en 1857, à Florence, Emile Ollivier. Peu après, Cosima s'unissait avec l'un des élèves préférés de Liszt, Hans von Bulow. C'était un mariage d'amitié. La déférence de Bulow pour le père avait beaucoup contribué à le rapprocher de la fille. Cosima n'était pas belle: les traits, le nez saillant de son père: on eut dit le pastiche de Liszt en jupon. Guérie de sa timidité, elle avait grande allure et déjà on devinait en elle une personnalité.

Les années passaient, mais les espérances que Liszt avait fondées sur Weimar tardaient à se réaliser.

Dans la petite ville de treize mille habitants, tout était de dimensions restreintes. L'orchestre comportait quarante exécutants;

le corps de ballet comptait deux hommes et deux femmes. Les voitures étaient rares. On circulait en chaises. Dans la société de cette capitale, la marche des idées n'était guère plus accélérée que le rythme des moyens de communication. La cour constituait une sorte d'Olympe. Aussi longtemps qu'elle soutenait Liszt, celui-ci pouvait avoir confiance dans le succès de son œuvre et s'employer à élargir les cadres qu'il dépassait. La grande-duchesse Maria-Paulowna lui était toute acquise. C'était elle qui faisait verser, sur sa cassette, à Liszt, ses honoraires de chef d'orchestre. Aussi les adversaires de Liszt ne se contentaient-ils plus de faire de son activité musicale l'objet d'une critique haineuse. Ils tentaient, en outre, d'indisposer contre lui le grand-duc et sa famille.

Le journal intime de Frédéric Soret (1) nous renseigne sur ces intrigues. Ce Genevois d'une distinction un peu sèche — fils d'un peintre attaché à la cour de Pétersbourg, lui-même précepteur de l'héritier de la couronne de Saxe-Weimar, Charles-Alexandre, — avait l'oreille de Maria-Paulowna. La brillante personnalité et l'esprit de Liszt attiraient Soret.

(1) *Un Genevois à la Cour de Weimar*, Paris, 1932.

Celui-ci note avec complaisance les anecdotes dont le musicien semait sa conversation.

Ne lui demandait-on pas un jour quel était l'homme le plus poli qu'il avait rencontré? « Le cocher du tsar », répondit-il. Dans un de ses parcs, Nicolas I^{er} partait pour la chasse, seul dans sa voiture, son épagneul à ses pieds. Un besoin pressant du petit compagnon obligea l'attelage à s'arrêter. L'épagneul s'éternisait près d'une borne.

« Enfin, partons-nous? » cria le souverain, impatienté.

Mais le cocher, soulevant sa casquette:

« Sire, Son Excellence Votre Chien n'a pas encore fini! »

Si Soret se plaisait à citer de pareilles historiettes avec la satisfaction d'un homme de robuste bon sens, incapable lui-même de la moindre pointe, il se montrait toutefois un censeur sans indulgence pour l'activité du musicien, ainsi que pour sa vie privée. Soret lui reproche d'encourager « les goûts ruineux » des souverains pour l'art sonore. Le genre de musique prôné par Liszt déplaisait fort à Soret, qui ne cesse de débâter contre « la clique des barbus » que le chef d'orchestre attirait à Weimar. La barbe passait alors pour l'insigne de sentiments subversifs et ne

pouvait manquer de déplaire au Suisse de cour, soigneusement rasé. Ajoutez à cela que le confident des princes s'inclinait devant le pianiste, mais n'avait qu'un dédaigneux haussement d'épaules pour le compositeur. Enfin — et c'était là le principal grief des moralistes de Weimar — cet homme vivait conjugalement avec une femme de condition sans avoir obtenu le sacrement du mariage, et abritait ses amours irrégulières dans une demeure appartenant au grand-duc.

Au début de cette liaison — rabâchait la coterie des prudes — on pouvait espérer qu'elle serait rapidement régularisée. Pourtant les années passaient, les murmures redoublaient. Un habitant de Weimar, condamné à faire de la prison pour concubinage, ne s'était-il pas écrié, en plein prétoire: « On punit les petits, on ménage les grands! » Le « scandale » de l'*Altenburg* pouvait rejaillir sur la maison grand-ducale. Soret et d'autres en parlaient aux souverains avec une prudente mesure, mais avec persistance.

La situation du maître restait donc assez précaire. Weimar avait connu des lustres fameux dans l'histoire des lettres. Liszt avait beau inscrire un glorieux chapitre dans les annales de la musique, l'opposition contre

son activité et contre le mouvement musical qu'il défendait ne voulait pas désarmer. A côté d'amis fervents, de disciples passionnés, d'une multitude de fidèles, l'animateur avait des antagonistes nombreux et opiniâtres. Il y avait d'abord la phalange des adversaires convaincus, la foule moutonnaire qu'effarouche toute nouveauté quand elle ne s'en indigne pas ! Ajoutez les détracteurs intéressés, les envieux, les intrigants ! Les gens habiles, dénués de talent et souvent aussi de scrupules, ne sont-ils pas les pires ennemis de la vocation passionnée ?

Lorsqu'on rapporte les circonstances de la vie d'un homme illustre, on néglige en général... les rats. On les oublie, parce qu'ils ont disparu sans laisser de traces, petits rongeurs agiles et tenaces à accaparer quelques bouchées savoureuses et à miner le piédestal de la vraie grandeur.

Le maître-rongeur s'appelait Dingelstedt. Bien entendu, Liszt avait été son bienfaiteur et avait aidé l'ancien bibliothécaire de Stuttgart à obtenir la charge d'intendant du théâtre de Weimar.

La tournure défavorable que prenait le procès en divorce de la princesse encourageait les adversaires du noble couple.

L'empereur ordonnait à la princesse de rentrer en Russie. Elle avait le choix entre la séparation et la révolte. Elle n'eut pas un instant d'hésitation. La récalcitrante fut bannie des Etats du tsar, ses biens confisqués. Sur ces entrefaites, la cour de Weimar rompit toutes relations avec la proscrire. La société en fit de même. Lors des fêtes du centenaire de Charles-Auguste, on avait réservé une fenêtre à la princesse pour assister à l'inauguration du buste du protecteur de Goethe et de Schiller. Mais quand la compagne de leur digne successeur à Weimar s'approcha de la place qui lui était destinée, les dames présentes se levèrent et se retirèrent au milieu d'un silence glacial. Caroline restait seule dans la vaste salle.

Un événement heureux apporta une diversion à ces mesquines cabales. Marie, le bon ange de l'*Altenburg*, se fiançait avec le prince Constantin Hohenlohe-Schillingsfürst, aide de camp de l'empereur François-Joseph.

Cet hyménée fut suivi de près par un deuil qui affecta profondément Liszt et ses amis : la mort de la grande-duchesse Maria-Paulowna. Liszt pouvait dire, dans sa manière lapidaire : « Avec ce cercueil, nous ensevelissons le vieux Weimar. »

Un autre convoi allait suivre celui de la digne souveraine : la phthisie emportait le jeune Daniel Liszt. Il n'avait que vingt ans.

L'amour de Caroline soutenait Liszt au milieu de ces afflications.

Ce couple tellement uni ne connaissait qu'un sujet de discorde : Wagner.

La princesse jalousait l'ami dont son bien-aimé faisait si grand cas. Elle aspirait à son affection exclusive et s'efforçait d'écarter l'intrus. D'ailleurs, Caroline n'appréciait ni l'homme ni son œuvre. Elle qualifiait ses écrits de « grosses bêtises ». Elle lui préférait Berlioz et avait lié partie avec lui contre Wagner.

Celui-ci n'ignorait pas les sentiments qu'il inspirait à Caroline. Cette animosité réciproque chagrinait Liszt. Aussi, lors d'un voyage à Paris, il tenta la conciliation et pria Mme de Wittgenstein d'aller voir Wagner dans son appartement de la rue Newton. Toujours plein de ménagement et de délicatesse, il conseilla à Caroline de le traiter avec douceur : « Il est malade et incurable. Il faut donc tout bonnement l'aimer et tâcher, autant que possible, de l'aider. »

La princesse refusa de rendre visite à Wagner. Et bientôt l'irascible Saxon trouva un

nouveau sujet de mécontentement contre Liszt. Celui-ci entreprit de donner *Rienzi* à Weimar. Les intrigues de ses adversaires réussirent à contrecarrer ce projet. Wagner en fut fort dépité et rendait son ami personnellement responsable de cet échec.

En décembre 1858, Liszt dirigeait au théâtre de Weimar la première représentation du *Barbier de Bagdad*, de Peter Cornelius. Il fut sifflé. Cette manifestation s'adressait moins contre le compositeur que contre celui qui tenait la baguette. Liszt avait conscience de remplir une mission à Weimar. Il la voyait compromise. Aussi s'empressa-t-il de donner sa démission avec une froide indignation.

La situation de la princesse s'embrouillait aussi.

Le consistoire catholique de Russie venait de prononcer le divorce des conjoints Wittgenstein. Pourtant l'évêque de Fulda — Weimar appartenait à son diocèse — élevait des objections contre ce jugement.

La princesse décida donc de partir pour Rome et de plaider elle-même sa cause. Elle obtint audience du Saint-Père.

« Je viens, dit-elle, demander au représentant de la justice divine protection et justice. »

Elle eut l'éloquence du cœur et impres-

sionna favorablement Pie IX. Le collège des cardinaux confirma la décision du Consistoire de Russie. Désormais, rien n'empêchait le mariage de la princesse et de son amant. Déjà ils avaient fixé le lieu: l'église *San Carlo al Corso*, et la date: le 22 octobre 1861, cinquantième anniversaire de Liszt.

En août, Liszt, à son tour, quittait Weimar. Le jour des adieux, le grand-duc l'honorait de la dignité de chambellan. Orphée-chambellan s'en fut à Paris et donna une soirée musicale chez Lamartine, rue de la Ville-l'Evêque. L'un des invités, Boulay-Paty, écrit au sujet de cette audition:

« Il paraissait dompter sous ses doigts les sons houleux ou tendres qu'il venait d'imiter. On eût dit le Neptune antique dominant les flots qu'il avait soulevés. Il a joué du fond de l'âme une sonate de Beethoven. Les touches noires et blanches semblaient céder à ses longs doigts des souvenirs lointains qui s'interrompaient et se reprenaient. C'était profond comme les regrets émus d'un vieil homme. »

En effet, il sentait l'approche de l'âge et aspirait au recueillement, à la paix. De Saint-Tropez, où il était allé voir sa fille Blandine, il écrivait à la princesse:

« Mon long exil va finir. Dans cinq jours, je

retrouverai en vous patrie, foyer et autel. Que la clémence et la miséricorde de Dieu qui tire l'indigent de la poussière et relève le pauvre de son fumier soient bénies sans fin! Puissé-je vous donner des jours d'apaisement et de sérénité aux approches du soir de votre vie! »

De Marseille, où il était descendu à l'*Hôtel des Empereurs*, il télégraphiait à Caroline: « Plus heureux que tous les empereurs du monde. »

Le 20 octobre, Liszt arrivait à Rome. Déjà, l'entrepreneur des pompes nuptiales avait paré la nef de *San Carlo al Corso*. Les cierges et les fleurs attendaient le couple touchant, les fiancés qui représentaient à eux deux un siècle et qui s'apprêtaient à marcher, la main dans la main, vers leurs derniers lustres.

VII

LA VILLE ÉTERNELLE

Le train, le train lent et essoufflé de nos grands-pères, à haute cheminée de paquebot, aux wagons en carrosserie de diligence, halète lentement à travers la plaine italienne. Adossé à la portière, un souple quinquagénaire regarde défiler les champs couverts d'oliviers et de vignes. Il porte des pantalons à carreaux, un gilet clair entrecroisé, une courte redingote. Des fils blancs se mêlent à la chevelure châtain. Mais l'œil ! Quel feu, quelle jeunesse, quelle puissance dans ce regard. Quiconque le voit face à face se dit : c'est quelqu'un. En effet, c'est Franz Liszt.

Il a douze ans d'efforts derrière lui, cette longue bataille de Weimar où il a prodigué son talent, son enthousiasme, le meilleur de son être, connu tant de succès, rencontré tant

de dévouements, et où, pourtant, la médiocrité a vaincu.

Ces douze ans d'efforts furent couronnés par douze ans d'amour. Au milieu de sa lourde tâche, il fut aidé, réconforté par une affection qui ne se démentit pas un instant. Cette femme allait accomplir un dernier sacrifice: échanger son titre et son nom contre celui de Mme Liszt.

A notre époque de nivellement général et de vertige publicitaire, le nom d'un artiste de réputation mondiale est censé valoir n'importe quel nom historique. Mais en l'an 1861 du Seigneur, une hiérarchie aux racines profondes dominait encore l'Europe. De rigides cloisons étanches séparaient les classes. A l'Opéra de Weimar, le balcon de droite n'était-il pas réservé exclusivement à la noblesse? Quand quelque demoiselle de condition voulait épouser un roturier, sa mère lui disait en soupirant: « Tu veux donc quitter *le balcon* à jamais! »

La princesse Wittgenstein, elle aussi, s'appropriait en quelque sorte à délaissier le balcon. Ce renoncement agaçait certaines personnes de son entourage et de sa parenté. On ne sait au juste ce qui se passa dans les coulisses. Peut-être que Mgr Guillaume Hohenlohe,

aumônier du pape, y était pour quelque chose? Ce haut dignitaire estimait Liszt et lui accordait son amitié, mais certes pas au point de désirer l'allier à sa famille. Souvenons-nous d'ailleurs, que son neveu avait épousé Marie Wittgenstein.

Toujours est-il qu'à la veille du mariage de Liszt et de la princesse, le 21 octobre au soir, un envoyé du Saint-Siège vint signifier à celle-ci l'ordre de différer les épousailles et redemanda le dossier du divorce, aux fins d'un nouvel examen.

Caroline Wittgenstein refusa de s'en dessaisir. Elle qui avait lutté depuis si longtemps avec la plus farouche énergie pour s'unir à Liszt renonçait subitement à ce qui avait été son plus cher désir. Et même quand, en 1864, la mort du prince allait la rendre libre, elle ne pensa pas au mariage qu'elle avait si longtemps et si ardemment souhaité. Bien après que les cierges de *San Carlo al Corso* furent éteints et les fleurs fanées, la princesse elle-même allait donner le mot de l'énigme dans une lettre à son fiancé d'autrefois. N'avait-elle pas renoncé jadis à retourner à Woronince, à revoir les sites de son enfance, la maison où elle avait connu le suprême bonheur? Elle s'était décidée à ce sacrifice, car Weimar

paraissait une idée supérieure à Woronince. « Mais Rome est une idée plus grande que Weimar. Donc j'ai sacrifié Woronince à Weimar et Weimar à Rome — car vous êtes et vous serez plus grand à Rome que vous ne pourriez l'être à Weimar. »

La Ville Eternelle est la cité de l'âme. Tout s'y spiritualise. Depuis son établissement à Rome — il y avait plus d'un an — un profond changement s'était opéré dans l'esprit impressionnable et mobile de Caroline. La musique, elle ne l'avait aimée qu'à travers Liszt. L'intelligence de la princesse était d'une trempe métaphysique. Dans l'atmosphère romaine, elle fut prise par le vertige de la théologie. Elle voulait donner une preuve éclatante de sa foi et de sa science par une œuvre insigne. Quant à Liszt, elle lui destinait le rôle de rénovateur de la musique d'Eglise, de nouveau Palestrina. Dans son imagination, elle voyait déjà ses mèches grisonnantes recouvertes du chapeau de cardinal.

Au milieu de son appartement, au 93 de la *Place d'Espagne*, elle vivait en recluse, ne recevant que son ami et quelques ecclésiastiques qui la documentaient pour le vaste travail auquel elle venait de s'attaquer: *Les causes intérieures de la faiblesse extérieure de*

l'Eglise. Son éternel cigare de la Havane l'entourait d'une fumée bleuâtre; on se serait cru chez elle dans l'ancre de Macbeth.

Liszt s'était logé au 113 de la *Via Felice* (aujourd'hui *Via Sistina*), dans la maison où avait habité Léopold Robert.

« Mon existence — écrivait le musicien à sa fille Blandine — est plus paisible, plus harmonique et mieux ordonnée qu'en Allemagne. Aussi j'espère que mon travail s'en ressentira avantageusement... Les dimanches, je vais régulièrement à la Chapelle Sixtine pour y baigner et retremper mon esprit dans les ondes sombres du Jourdain de Palestrina, et chaque matin je suis réveillé par un concert de campaniles des églises environnantes... qui me charme bien plus que ne pourraient le faire tous les concerts du Conservatoire de Paris. »

Chaque jour, il allait faire ses dévotions à *San Carlo al Corso*. Il se partageait entre la musique et la religion. Quand on se souvient de sa pieuse jeunesse, des envolées mystiques de son adolescence, de son détachement des honneurs et de la fortune, quoi de plus naturel qu'au son des cloches de Rome son âme allât par une pente naturelle vers la prêtrise.

Le lendemain d'une brillante soirée musi-

cale chez le sculpteur Storry au Palais Barberini, il fit une retraite et reparut en abbé. La tonsure cléricale lui fut conférée par Mgr Hohenlohe.

« Je crois — écrivait-il à une amie, le 1^{er} mai 1865 — que vous ne serez guère surprise de l'accomplissement d'une résolution prise depuis quelque temps déjà, mais dont j'ai préféré n'informer que les trois personnes absolument indispensables quelques jours auparavant.

« Mardi dernier, 26 avril, fête de saint Marc l'Evangéliste, je suis entré dans l'état ecclésiastique, en recevant les ordres mineurs dans la chapelle de Mgr Hohenlohe, au Vatican. Le Saint-Père a daigné me recevoir le même jour et j'habite maintenant au Vatican un fort joli appartement attenant à celui de Mgr Hohenlohe que je me propose de servir en fidèle acolyte. »

Trois villes se mêlent et se confondent à Rome: la grande métropole spirituelle; le carrefour où se rencontre l'élite de l'Europe, où les mouvements intellectuels s'affleurent et se pénètrent; enfin, la ville des marbres, des

jardins, du tiède soleil au parfum d'oranger qui réchauffe le cœur et les sens.

L'abbé Liszt se partageait entre ces trois villes. Il se recueillait en ermite à l'âme harmonieuse au cloître *Santa Maria del Rosario*, construction néo-gothique aux tours crénelées, entourée de vieux arbres, au sommet du Monte Mario, avec une vue splendide sur le Tibre. Il vivait là entre son bréviaire, un feu de sarments et son piano. La musique n'est-elle pas la suprême envolée de l'âme vers l'Eternel? La ferveur mystique de Liszt se donnait jour dans ses compositions religieuses : deux légendes pour piano : *Saint François de Paule marchant sur les flots* et *Saint François d'Assise prêchant aux oiseaux*, enfin un oratorio : *Sainte Elisabeth*, dédié à Louis II de Bavière. Comment cette fille du roi de Hongrie, épouse du landgrave de Thuringe, cette femme si belle et si généreuse n'eût-elle pas inspiré son compatriote?

Dans ses mélodieux entretiens avec le Ciel, il n'apporte pas l'allégresse angélique de Mozart. Le langage de Liszt est une sainte joie passionnée, un brûlant enthousiasme frisant parfois le pathétique.

Pie IX l'honora de sa visite à *Santa Maria del Rosario*. Le Saint-Père fut vivement

impressionné par les légendes qu'exécuta l'abbé sur son petit piano de travail et lui tint les propos les plus flatteurs. Sa musique — disait Pie IX — pourrait induire au repentir le criminel le plus endurci. De pareilles harmonies semblaient destinées à sauver les âmes.

Le Pontife conserva sa bienveillance à Liszt. N'espérait-il pas d'en faire « Son Palestrina ». Pourtant le projet de le mettre à la tête de la Chapelle Sixtine échoua contre la résistance du Sacré Collège.

Son art semblait trop avancé. Et l'homme aussi étonnait.

C'était un abbé bien romantique, dans son ample soutane de velours et la cravate flottant qu'on eût dite sortie de l'atelier d'un grand couturier.

Il se plaisait à flâner à travers les rues de Rome dont il connaissait chaque pierre, chaque fontaine, chaque colline. Sa promenade préférée était la *Place d'Espagne*, l'escalier qui conduit au *Pincio*. Souvent, il entreprenait des courses en voiture en compagnie de la princesse, dans la campagne ou au long de la *Voie Appienne* bordée de marbres, débris de gloire que caressent les herbes sauvages.

La Rome mondaine et intellectuelle l'attirait également. On le voyait à la légation de Prusse, au palais Cafarelli, en compagnie du diplomate Curt von Schloezer ou de Gregorovius, l'historien de la Papauté. Il était l'un des assidus de la maison de Donna Laura Minghetti et de la princesse Sernoneta. Parmi ses confrères romains, il appréciait particulièrement Giovanni Sgambatti.

Liszt comptait également des amis dans la colonie moscovite; dans leur nombre, une mélomane fort distinguée, la princesse Schakowskoi et le ménage Meyendorff. Olga de Meyendorff, parente du fameux chancelier Gortschakoff, allait prendre, par la suite, une place importante dans la vie du musicien.

Dans les salons romains, il éblouissait par la hauteur de ses vues, la variété de ses connaissances et surtout par cette séduction intime qu'il mettait en toute chose.

Souvent, il rencontrait un autre causeur étincelant: le comte de Gobineau. Mais tandis que le svelte gentilhomme à barbiche et moustache grises, virtuose du paradoxe, apportait un mélange de haute courtoisie et de dédain féroce dans la conversation — ne dit-il pas à un ami, sortant d'un salon: « Ils m'ennuyaient, je me suis tiré un feu d'artifice à moi-même

pour me distraire » — Liszt, lui, se penchait vers son interlocuteur avec cette politesse du cœur, cette humanité qu'il apportait dans les choses essentielles de l'existence aussi bien que dans les futilités manifestées mondaines.

Son prestige était tel que lors d'une réception chez Mme de Brazza — mère du fameux explorateur — où l'artiste voulut céder le pas au prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne, ce diplomate s'effaça et dit :

— Monsieur Liszt, les ambassadeurs de l'Olympe passent devant les ambassadeurs de ce bas monde.

L'ambassadeur de l'Olympe, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, restait l'idole des femmes. Une Américaine ne fit-elle pas encadrer la housse d'un fauteuil sur lequel Liszt s'était assis ? Et Gregorovius, qui rapporte ce détail, ajoute : « Si un homme, dans ces conditions, ne méprise pas l'humanité, il a bien du mérite ! »

Certes, Liszt ne méprisait pas le genre humain et encore moins sa partie féminine. Son besoin d'attachement et d'intimité le poussait à rechercher la société des femmes. Sa prestigieuse personnalité et son passé de séducteur tentait leur fragilité. L'enthous-

siasme du beau sexe pour le jeune virtuose avait été sans exemple. Il rejaillissait sur le quinquagénaire. Au milieu de ce cortège d'admiratrices, son âme, naturellement croyante, s'efforçait de lutter contre les habitudes d'autant qui sommeillaient en lui. Mais sous le ciel de cette Rome de volupté qui donne la fièvre à l'imagination et allume les sens, l'homme dont le cœur avait été si longtemps ouvert au désir combattait en vain ce penchant inné. Il savait reculer, mais non refuser.

Ces bagatelles ne changeaient rien à ses relations avec la princesse. Il y avait longtemps qu'aucun lien charnel ne les liait plus. Caroline et lui n'étaient-ils pas, selon leur propre expression: « Des jumeaux d'âme » ? L'affection et les petits soins dont elle avait entouré le musicien, elle les gardait au prêtre.

Mme de Wittgenstein habitait alors un modeste appartement dans la vétuste *Via del Babuino*. Ses terres de Russie étaient confisquées en faveur de sa fille. Il est vrai que le tsar avait réservé une rente à la mère, mais la fière patricienne refusait cette aumône.

La première chambre du logis était ornée des portraits et des bustes de Liszt. Les autres pièces contenaient un fouillis de livres et d'objets disparates: meubles délabrés, ta-

bleaux que l'on avait négligé d'accrocher. La princesse ne quittait guère ce capharnaüm. Elle avait renoncé aux cigares, abandonné ses promenades dans la campagne romaine. Ses fenêtres restaient closes par crainte des fièvres malignes. Elle prenait ses repas au petit bonheur au coin d'une table ou sur une pile de livres. Elle faisait imprimer des volumes aussi étranges que leur auteur: *Le Bouddhisme et le Christianisme*; *L'Amitié des Anges*.

Au milieu de tant de bizarreries, sa raison s'altérait, son cœur ne variait pas. Rien de plus touchant que cette survivance du sentiment au milieu du déclin de l'intelligence. Elle et lui restaient unis d'affection; leur pensée cependant s'éloignait de plus en plus.

« Le grand accablement de mes vieux jours — lui écrivait le musicien — provient des divergences entre nos opinions. Il n'en était pas ainsi entre 1847-62. En dehors de quelques discussions sur des sujets littéraires et mes folies, nous pensions à l'unisson sur les choses essentielles. Rome et le penchant métaphysique de votre esprit ont changé tout cela. »

Il y eut des bourrasques *Via del Babuino*. Au cours d'une de ces discussions violentes, Liszt, exaspéré, prit son chapeau et se réfú-

gia dans son appartement. Pendant quelques minutes, il arpenta sa chambre à grands pas, puis s'écria :

« Pourtant, c'est un grand cœur ! »

L'union intime qui avait rempli tout le milieu de sa vie persistait extérieurement, mais ne lui apportait plus l'appui et le réconfort moral dont il avait tant besoin.

Sous les dehors d'une existence mondaine, ce grand laborieux se vouait avec une ardeur infatigable à sa tâche. Son travail de compositeur était consacré en premier lieu à la musique religieuse. Depuis Haendel, on avait délaissé l'oratorio, la symphonie d'Eglise. Liszt la renouvela dans son émouvant oratorio *Christus*. Pourtant, à l'exception d'une petite paroisse qui l'entourait de son admiration, il ne parvenait pas à toucher le public. Un mur d'indifférence séparait le compositeur et ses contemporains.

Au contraire, chaque fois qu'il donnait une audition — en général pour le denier de Saint-Pierre ou pour une œuvre — les mêmes gens l'accueillaient avec frénésie. Il remerciait de ces acclamations avec une nuance de mélancolie. « Mon ami — dit-il après un concert à Schloezer — croyez-moi, je donnerais tous ces applaudissements, tout cet enthousiasme,

si je pouvais produire une œuvre vraiment créatrice. »

Les lauriers du virtuose brûlaient le front du compositeur.

Ajoutez à cela que les deuils s'accumulaient dans sa famille. Mme Liszt était morte en 1866 dans les bras des Ollivier. La veuve du régisseur de Doborjan trouva un repos éternel au cimetière Montparnasse. Bientôt la douce, l'exquise Blandine allait suivre sa grand'mère. Enfin Cosima, l'unique survivante des siens, se détachait de son père.

Quelques années auparavant Wagner n'avait-il pas écrit à Liszt : « Donne-moi un cœur, une âme, un être féminin dans lequel je pourrais sombrer, qui me prendrait tout entier. » Ce miracle prit corps. Wagner vint, et la tiède sympathie de Cosima pour Hans von Bulow s'évapora comme une bulle de savon.

Une amitié fraternelle attachait les deux hommes. Bulow témoignait la plus entière confiance à son épouse et à son ami. Quand le drame éclata, sa douleur fut extrême. Il la maîtrisa. Il consentait au divorce, toutefois il demandait deux années d'attente que Cosima passerait à Rome, auprès de son père.

Liszt, plein de compréhension pour sa fille,

mais touché de compassion pour son gendre, s'efforçait, au milieu de ces pénibles vicissitudes, de trouver une solution généreuse, discrète, humaine. Il invitait les amoureux à ménager le mari, à éviter l'éclat, à gagner du temps afin de pouvoir régulariser leur union. Il demande à Wagner une entrevue. Elle n'eut aucun résultat. La passion ne rend-elle pas le cœur dur comme diamant? Cosima et Richard passèrent outre.

Elle alla rejoindre publiquement son amant à Tribschen, au bord du lac des Quatre-Cantons. C'est là que Judith Gautier la rencontra. Son hôte fit les présentations:

— Mme de Bulow, qui a bien voulu venir me voir avec ses enfants.

En effet, la famille était au complet: quatre fillettes qui portaient toutes des noms pris parmi les héroïnes du maître, Rus, son terre-neuve noir, enfin Cos, le carlin gris de fer de Mme de Bulow.

La généreuse intervention de Liszt n'eut d'autre résultat que d'exaspérer sa fille et son ami.

Liszt avait raffermi l'âme de Wagner. Sa fille allait l'aider à porter le fardeau de son génie. Mais le père voyait s'éloigner de lui l'une et l'autre. C'est par les journaux qu'il

devait apprendre leur mariage, qui eut lieu en 1870, à Lucerne. Mme Wagner avait vingt-cinq ans de moins que son mari.

Que de secrètes amertumes sous l'apparence brillante, l'éclat menteur des succès mondains! L'artiste adulé et admiré voyait monter autour de lui les ténèbres de l'âge et de l'isolement.

Il en prenait les habitudes: il faisait de longues séances au *Café Greco*, fumant le cigare noir appelé *Toscano*, qui coûtait la modeste somme d'un soldo. Il s'attardait à causer, *Piazza Termini*, avec le marchand de tabac *Liberato Aureli*, son fournisseur attitré.

La prière, la musique, la lecture remplissaient ses jours. Mais il redoutait de rester seul le soir, — indice qui trahit l'approche de la vieillesse. Le jeune homme, souvent, recherche la solitude. N'est-elle pas peuplée d'espérances? N'est-elle pas l'heure du berger avec l'avenir, mille promesses sous un dais de nuages au liseré rose?

Au contraire, pour ceux dont le chemin décline, ces heures du crépuscule évoquent les bonheurs évanouis, des souvenirs du passé, qui fuit, insaisissable.

Chaque matin, Liszt avait la préoccupation d'éviter l'oppression du vide pour la fin de

sa journée bien remplie. Le monde et ses admiratrices lui en fournissaient les moyens. Voilà ce qui explique certaines fréquentations, certaines complaisances qui pourraient étonner ceux qui ne seraient pas au courant de son appréhension des solitudes crépusculaires.

Parmi l'escadron tourbillonnant de femmes qui entourent le musicien, on voit apparaître une étrange silhouette, mi-démente, mi-aventurière: la « Cosaque ».

Un beau matin, Liszt reçut une lettre d'une inconnue lui demandant d'être son élève. Le maître répondit qu'il serait heureux de lui donner des conseils « si son talent paraissait de nature à être encouragé ».

Elle accourut à Rome. Son nom était Olga de Cesano. Elle s'habillait en homme et se disait fille d'un prince exotique. En réalité, elle appartenait à cette pègre de demi-civilisées pour lesquelles les arts et les lettres absorbés à doses désordonnées sont des toxiques. Elle se croyait musicienne et traitait de « vieille botte » la *Neuvième Symphonie*. Voilà qui donne sa mesure.

Sans fortune, sans relations, elle s'accrocha à Liszt, peut-être par calcul, d'abord, ensuite par une sorte de trouble élan d'orgueil, exas-

pérée, piquée à vif par la résistance de son idole. Elle allait prétendre, par la suite, que cette résistance subit une éclipse un soir d'orage et invoquait le témoignage des cyprès de la Villa d'Este. Ces majestueux témoins restèrent muets et nous ne saurons jamais au juste jusqu'où alla l'indulgente bienveillance du maître et le débordement de l'astucieuse élève. Toujours est-il qu'elle se croyait autorisée à se forger des droits d'une faiblesse ou demi-faiblesse passagère. Pendant des années elle persécuta Liszt de ses transports, de ses doléances, de ses menaces.

Cette femme de bruit fit jaser Rome. Les envieux de Liszt eurent des gorges chaudes de ces racontars. La princesse et ses amis en souffrirent.

Liszt restait indifférent au blâme comme aux éloges. Il vivait dans les hauteurs. Un étrange et heureux dualisme de son être lui permettait de quitter la terre pour le ciel. Il abandonnait le piano, les salons, le cortège des adulateurs et des adulatrices pour gagner Assise. Il s'agenouilla dans la chapelle du *Poverello*. De là, il se rendit à Notre-Dame de Lorette, enfin à Grotta al Mare. Il lisait son bréviaire sur le rivage et écoutait le bruissement de l'Adriatique.

Il se sentait purifié, plein de courage, et mesura d'un ferme regard le passé et l'avenir.

L'indifférence de la foule pour ses compositions, l'impossibilité d'obtenir l'appui du haut clergé pour donner un nouvel essor à la musique d'Eglise lui inspiraient un parti conforme à ses velléités naturelles: le dépaysement.

Au cours de son séjour permanent à Rome, de 1861 à 1869, il avait entrepris de nombreux voyages en Hongrie et en Allemagne. Les villes, qui, autrefois, avaient vu passer à bride abattue la chaise de poste du brillant adolescent, virent le vieil homme ouvrir la portière des wagons, sa valise sous le bras. Il reprit sa vie errante, se promettant de revenir chaque année à Rome auprès de la princesse, toutefois résolu de partager son temps entre Weimar et son pays natal.

Le grand-duc fut enchanté d'apprendre que l'artiste, qu'il tenait en haute estime, consentait à passer tous les ans quelques mois dans sa capitale.

« Il y a bientôt quarante ans que je connais Liszt, dit le souverain, et je puis affirmer que jamais il ne m'a donné un mauvais conseil ou un conseil intéressé. »

Une pénible tâche attendait le voyageur : la liquidation de l'*Altenburg*.

Depuis huit ans, la maison qui avait abrité son bonheur demeurait vide. Et ce n'est pas sans serrement de cœur qu'il franchit le seuil où se dressait son propre spectre et celui de la Caroline d'autrefois.

« Saluez, saluez — écrivait-elle — notre cher passé, chaque sapin du petit bois, chaque flot de l'Ilm, chaque caillou des allées du parc. »

Quand même, cette femme détachée des choses de la terre exigea la vente des chers souvenirs qui remplissaient le manoir vétuste.

Tout fut dispersé, vendu à l'encan. Les anciens meubles aux soies fanées, humbles témoins du bonheur d'antan, disparurent comme un bouquet de fleurs mortes. Néanmoins la sollicitude de Caroline restait vivante : elle chargea une amie de Weimar, Adélaïde von Schorn, d'avoir soin du maître.

Le souverain mit à la disposition de son hôte un pavillon de jardinier, à l'orée du parc : la *Hofgärtnerei*. Le disciple de saint François affectionnait ce logis — pourtant bien inconfortable — où le réveillaient les oiseaux.

Là, il pouvait méditer à loisir sur l'échec

de son deuxième grand projet. De même que, jadis, il n'avait pas réussi à élever Weimar au rang de métropole musicale du Continent, il devait s'avouer vaincu dans l'entreprise de renouveler la musique à Rome. Sans doute de pareils desseins, que seul l'appui d'un souverain de l'Antiquité ou d'un prince de la Renaissance pouvaient faire aboutir, dépassaient les aspirations d'une époque où l'art n'occupait qu'une place secondaire.

Il fallait donc se conformer à la réalité. Ne lui laissait-elle pas un vaste champ d'action : sa tâche de compositeur, l'enseignement, la fonction d'animateur de la jeune école. Enrichi de huit ans d'expérience, libre de toute obligation, il allait se partager entre Weimar et sa patrie hongroise.

A l'heure où il quittait Rome, le musicien venait d'entrer dans sa cinquante-huitième année.

Son extérieur s'était modifié. Un lustre auparavant, Judith Gautier fut frappée par ses yeux de lion, ses prunelles ardentes sous des sourcils en broussailles, l'ironie de sa bouche large et mince, la majesté tempérée de bienveillance de son attitude.

L'expression conservait toujours son caractère de puissance. Toutefois l'ample cheve-

lure avait blanchi, la taille svelte, épaissi. Et ces irrégularités de la peau qu'on nomme des grains de beauté, avaient envahi le visage.

Pourtant, l'âme gardait sa fraîcheur, le cœur son enthousiasme, l'esprit son étincelle. Mais déjà ses traits expressifs trahissaient cette imperceptible nuance de mélancolie que l'on découvre dans le regard des solitaires.

VIII

LA PLACE DE LA POISSONNERIE

Dressée au sommet d'un rocher, Bude, la cité féodale, reflète dans le Danube ses donjons et ses clochers. Sur l'autre rive s'étend Pest, ville entièrement reconstruite au XVIII^e siècle. Ses faubourgs se perdent dans les campagnes. Ses larges portes cochères badigeonnées de vert s'ouvrent pour donner accès au char à foin traîné par de grands bœufs blancs. Les fenêtres des maisons basses sont garnies de géraniums. Les gouttelettes tombent, avec un petit bruit argentin, sur les dalles. Un bourgeois en redingote à brandebourgs avance en faisant sonner ses éperons. La calèche d'un magnat passe en trombe et l'on entend quelques instants encore le bruit des sabots martelant le pavé.

Tout près du Danube, *Place de la Poissonnerie*, s'élevait une vieille maison trapue, la

cure de la « Ville Intérieure ». Elle donnait sur la caserne des pompiers. Dans la rue, une rangée de pompes à feu attendait l'attelage. Les chevaux étaient parqués, tout harnachés, dans l'écurie souterraine. Au premier coup de trompette, ces bêtes admirablement dressées montaient au trot la pente raide pour se ranger dans les brancards, — on eut dit l'image des peuples dociles aux ordres de leur gouvernement.

Accoudés à la fenêtre, Liszt et son hôte, l'abbé Schwandtner, se divertissaient souvent de ce spectacle. Le digne abbé, corpulent, haut en couleur, aimait Dieu, la musique et l'argent. Il possédait l'art difficile d'alléger l'escarcelle de ses riches paroissiens pour remplir celle des indigents et jamais un artiste besogneux ne quittait la cure les mains vides. Cette providence des musiciens réunissait dans sa demeure tous les amateurs de la ville. Des cloisons étanches séparaient les classes : les magnats, la petite noblesse, les bourgeois. Les arts et les lettres constituaient le terrain où les divers clans se rapprochaient.

La Hongrie, en ce temps-là, était un pays riche et heureux. Le blé des Amériques ne venait pas encore inonder les marchés de l'Europe. Les terres noires des plaines du

Danube se couvraient d'épis blonds qui se métamorphosaient en or.

La vie apparaissait large, facile; les hommes gais, hospitaliers, généreux. « Des verres et des enfants — disait le vieux comte Léopold Zichy — il n'y en a jamais assez dans une maison. »

Dans ce monde patriarcal, le devoir social prenait parfois une forme naïve et touchante. Tel magnat âgé, possesseur d'un immense majorat, se croyait obligé d'acheter tous les livres publiés en Hongrie, bien que lui-même ne lût que les romans de Paul de Kock.

D'autres parmi ses pareils prenaient une part plus active à la vie intellectuelle. L'élite de la noblesse, la bourgeoisie prospère s'employaient à faire un centre des lettres et des arts de la jeune capitale créée par la réunion de Bude et de Pest. Ajoutez-y le culte, le don inné des Hongrois pour la musique. Il n'y avait qu'une grande personnalité qui manquait pour grouper autour d'elle ces éléments et diriger ces aspirations. Personne n'était plus apte à remplir ce rôle que Liszt.

Dès lors de ses apparitions temporaires — à l'époque où il était fixé à Rome — on l'attendait et on l'entourait. C'est à lui que le prince-primat avait demandé de composer une messe

lors du couronnement de François-Joseph, en 1867.

Liszt s'était acquitté de sa tâche. Mais voilà que des difficultés surgissent de la part du Protocole. Selon l'étiquette, n'était-ce pas au compositeur attitré de la cour à fournir la partition, au maître de chapelle du souverain à diriger l'orchestre? Les amis de Liszt ne se tinrent pas pour battus. Ils s'adressent à la reine. Elisabeth intervient, les obstacles tombent. Grâce à la belle souveraine, les majestueuses harmonies du maître accompagnèrent l'acte du couronnement à l'église Saint-Matthias.

Liszt ne remplissait aucune charge à la cour ou dans l'Etat. Aussi les bureaux avaient-ils jugé inutile de le convier. Il écouta l'exécution de son œuvre assis entre ses musiciens dans un coin du chœur.

Le peuple lui réservait cependant une éclatante revanche. Quand il quitta la cathédrale pour rentrer chez lui, à la Place de la Poissonnerie, il fut reconnu par la foule qui attendait le cortège chamarré d'or. Et soudain des milliers de spectateurs se mirent à applaudir frénétiquement le piéton serré dans sa soutane noire.

L'année 1870 — prélude des malheurs de

l'Europe — réservait à Liszt une profonde douleur. N'était-il pas attaché à chacun des pays qui se combattaient? Ne s'était-il pas formé en France, n'avait-il pas passé les années de sa maturité en Allemagne? Ne connaissait-il pas les vertus des deux peuples? Il pouvait se dire l'un des rares mortels possédant des notions précises sur deux nations, deux civilisations que tant d'autres ne voyaient qu'à travers le miroir déformant des préventions et des passions. Cette guerre fut pour lui un vrai déchirement. Il se retira à Szekszard, chez son ami Augusz, mélomane et viticulteur. Liszt faisait grand cas de ses crus, surtout d'un certain *Villany* « au bouquet de violette ».

En 1872, il eut un succès retentissant dans une audition qu'il donna en présence de François-Joseph et de ses enfants.

Un tableau, très « image d'Epinal », appartenant au facteur de pianos Boesendorfer, garde le souvenir de cette scène. Dans une salle néo-gothique, voici François-Joseph aux favoris légendaires, très droit dans son fauteuil, son sabre entre ses genoux. Autour de lui, ses filles et une multitude de dames à haut chignon, les cheveux coupés en franges sur le front, autour du cou le ruban noir soutenant

un médaillon. Le piano, la chaise du maître sont ornés de guirlandes de fleurs. L'artiste lève la tête. Il s'apprête à toucher l'ivoire. Un candélabre à gaz aux globes dépolis éclaire la scène de sa lumière jaunâtre.

Cet événement décida un impresario de faire miroiter à ses yeux un million s'il consentait à entreprendre une tournée en Amérique.

« Que ferais-je de votre argent? répondit Liszt. Mes désirs se bornent à un bon piano, une liasse de papier à musique, une poignée de cigares, une bouteille de Bordeaux, du soleil, quelques élèves, quelques amis, un peu de gaieté — je ne saurais que faire de votre million! »

Le cinquantième anniversaire de sa carrière musicale donna lieu à des fêtes retentissantes. De nombreux amis et élèves étaient accourus de l'étranger. Mmes Muchanoff et Meyendorff avaient aussi gagné Budapest. La municipalité offrait au jubilaire une couronne de lauriers en or et décidait la fondation d'une bourse en faveur de trois musiciens que Liszt devait désigner lui-même.

Il fut profondément ému par ces témoignages d'affection et s'écria, en serrant la main de ses amis : « Je vous appartiens corps et

âme! Je suis à la Hongrie aussi longtemps que je respire. »

Au banquet qui suivit le jubilé, les plus fameux tsiganes se firent entendre. Le prince des virtuoses remercia ses humbles confrères avec la plus affectueuse considération, et dit au joueur de *czimbalom*: « Vous êtes, sur votre instrument, un aussi vrai artiste que moi sur le mien. »

Il reçut encore un appel du Nouveau-Monde. Cincinnati l'invitait à diriger personnellement la *Messe de Gran*. « Je suis trop vieux — répondit-il — même des petits voyages ne me conviennent plus. Mon activité restreinte se borne désormais à Pesth, puisque je suis né Hongrois, et à Weimar, en raison de mon attachement de trente ans à la maison grand-ducale. »

Une dissonance aiguë troubla cette vie harmonieuse: la Cosaque réapparut.

Dans l'entr'acte d'un concert, tandis que Liszt causait avec une dame, Olga de Cezano se précipita sur celle qu'elle croyait sa rivale et mit son éventail en pièces.

Après cet esclandre on conseilla impérieusement à la furie de quitter le pays. En effet, elle s'embarquait pour l'Amérique. Pourtant, en automne 1871, elle retournait en Europe

et télégraphiait à Liszt qu'elle revenait afin de le tuer. Les amis du maître voulaient faire arrêter l'exaltée. Liszt s'y opposa. Elle parvint à s'introduire chez lui et absorba un flacon muni d'une étiquette sur laquelle était dessinée une tête de mort.

Elle ne mourut pas et pour cause: le macabre récipient contenait un liquide inoffensif.

Au moment de quitter la Hongrie, elle fit tenir à Liszt le pistolet qui devait servir à l'assassiner.

Néanmoins, la Cosaque ne désarma pas et publia bientôt à Paris, sous le pseudonyme de Robert Franz, un méchant pamphlet sur ses prétendues amours avec le compositeur.

A cette heureuse époque où l'on n'était pas encore blasé sur les scandales, ce livre ne pouvait passer inaperçu. Une vraie floraison de libelles s'ensuivit (1). La Cosaque ou un obscur folliculaire composa une réponse attribuée perfidement à Liszt.

Celui-ci ne s'en émut pas outre mesure. Il

(1) Robert Franz, *Souvenirs d'une cosaque*, Paris, 1874.

Sylvia Zorelli, *Le roman du pianiste et de la cosaque*.

Souvenirs d'un pianiste. Réponse aux souvenirs d'une cosaque.

Amours d'une cosaque, par un ami de l'abbé X.

rédigea un court mémoire justificatif à l'intention du Pape et de quelques amis. Après quoi, il eut soin de faire relier son Chamfort. Le musicien, grand liseur et philosophe débonnaire appréciait particulièrement ce moraliste amer et le citait souvent.

« Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier — rappelait-il à son ami Augusz; — ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. »

Au soir de sa vie, il avait enfin obtenu ce qu'il avait vainement brigué à Weimar et à Rome: la haute direction de la vie musicale d'un pays.

Le projet caressé depuis son premier voyage en 1839, la création d'un conservatoire de musique à Pest, était en train de se réaliser. La présidence de la nouvelle institution devait lui revenir. Toujours animé d'un esprit de désintéressement, il écrivait au comte Apponyi:

« Quant à mes convenances personnelles, dont vous voulez bien vous préoccuper amicalement, permettez-moi de vous assurer de nouveau que je n'aspire qu'à un seul bien: la

paix du travail dans ma chambre. Orare et laborare. Le *point d'honneur* que personne mieux que vous ne comprend, m'attache à la Hongrie, notre patrie. Puissé-je y remplir tout mon devoir de reconnaissance. »

En 1876, l'*Académie de Musique* ouvrait ses portes. Liszt avait proposé Bulow pour directeur. Pourtant celui-ci se récusa. François Erkel, compositeur de talent, qui s'efforçait à fondre les traditions de la musique populaire hongroise et le goût italien, obtint ce poste. Liszt tenait la présidence et la classe de piano « pour virtuoses et professeurs ».

Il mettait beaucoup de zèle et d'enthousiasme dans son enseignement, faisant interpréter chronologiquement par ses élèves toute la littérature du piano, depuis les œuvres des anciens clavecinistes jusqu'aux productions les plus modernes. Il rectifiait les passages mal compris et exécutait parfois lui-même la pièce entière.

Il fulminait contre ceux qui « jouaient avec les doigts et non avec le cœur ». Naturel et abandon — voilà sa devise.

« Soyez individuels — disait-il à ses disciples — n'imitiez pas et jouez vous-même ; mieux vaut une mauvaise conception originale

qu'une bonne interprétation servilement imitée. »

En dépit de son dévouement et de sa popularité, il rencontrait des obstacles. D'une part, les patriotes intransigeants qui voulaient de la musique nationale sans aucun apport de l'étranger formulaient des réserves contre son enseignement; de l'autre, les conservateurs, Erkel en tête, férus d'italianisme. Les uns et les autres lui reprochaient de propager la musique de Wagner, qui passait encore pour le comble du subversif.

Une cohorte de jeunes talents entourait le maître: Gobbi, le comte Geza Zichy, Szendy, Thoman, Mihalovich. Pour compléter le tableau de la vie musicale dans la capitale hongroise, il ne faut pas oublier le groupe de mécènes et de dilettantes, tels le cardinal Haynald, le comte Albert Apponyi, M. de Végh qui formaient le cercle intime de Liszt.

Son action en Hongrie fut profonde et durable. Il réussit à donner un bel essor à la vie musicale. Longtemps encore après sa disparition, ce qu'il avait semé continuait à éclore. Une large part, dans tout ce que son pays allait produire à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, revient au vieux maître.

Les débuts de l'Académie furent des plus modestes: quelques pièces dans une maison accolée à la cure de l'excellent abbé Schwandtner. Ce n'est que cinq ans après que l'école put s'installer dans son propre hôtel.

Les dames de Pest avaient meublé le salon du président en peluche bleu-paon et, de leurs belles mains, s'étaient plu à lui broder une multitude de coussins. Deux dessins de Gustave Doré: *Saint François marchant sur les flots* et *Le Sermon aux oiseaux*, ornaient les murs.

Un valet de chambre monténégrin, Spiridion Knezevic, stylé à l'hôtel d'Augusz, tenait le ménage de garçon du septuagénaire. De Rome, la princesse écrivait constamment au serviteur et lui donnait des instructions concernant l'alimentation, l'habillement et le chauffage du maître. Au vif déplaisir de la fidèle amie, le vieux preux s'était adjoint un page: Lina Schmalhausen, jeune pianiste blonde qu'il avait prise comme élève sur la recommandation de l'impératrice Augusta, et qui l'entourait d'une affection et d'une sollicitude touchantes.

Devant la maison, un fiacre attelé d'un cheval blanc décharné attendait dès le matin. Liszt s'installait dans la guimbarde, un long

cigare de Virginie aux lèvres. La voiture prenait le large, tanguant comme une vieille barque. Sur le manteau du voyageur, les poils blancs du cheval faisaient bon ménage avec les cheveux grisonnants du bonhomme. Dans les salons aristocratiques et les maisons bourgeoises, de gracieuses mains s'empressaient à enlever la blanche récolte et même une délicieuse petite comtesse blonde achevait le rite en embrassant les boutons de la soutane. Parfois les demoiselles mettaient ses gants en pièces pour s'en partager les morceaux. Au milieu de cette adulation, il restait bon, simple, finement goguenard.

Toujours bienveillant et courtois, il ne refusait guère de se mettre au piano. Pourtant, un soir où son hôtesse l'y invitait avec une précipitation excessive, il répondit : « Vous oubliez, madame, que vous avez ici un célèbre artilleur. Dès que le général aura tiré son coup de canon, je m'empresserai de m'installer au piano. »

Il se résignait avec une patience inépuisable à écouter le jeu des débutants, qui brûlaient de se produire devant lui.

Un jour, une ravissante jeune fille lui demanda à être entendue. Elle se mit à jouer une ballade de Chopin. Les traits du maître

se crispèrent. Il murmura — comme c'était son habitude aux heures de suprême mécontentement: « Saint Bimbam! Saint Bimbam! »

Quand l'ingénue eut fini, ses yeux implorèrent l'éloge: Liszt, la main posée sur ses boucles blondes, lui dit seulement, de sa profonde voix de baryton: « Mon enfant, mariez-vous. Mariez-vous au plus vite! »

Sa souriante mansuétude admettait tout, sauf la basse flatterie. Il rabroua rudement un nigaud qui, dans l'espoir de lui plaire, parla dédaigneusement de Verdi.

Il affectionnait les rives du Danube, surtout le quai réservé à la corporation des pêcheurs, lieu de sa promenade quotidienne. La brise agitait les coques vivement colorées des barques aux poupes chargées de figures de naïades. Les flots jaunâtres du fleuve (le beau Danube bleu n'est qu'un conte bleu) emportaient des images mouvantes qui fuyaient comme les années. La blonde chevelure de Marie d'Agoult se mêlait-elle encore à ces visions? On a le droit d'en douter.

Liszt poussait l'indulgence jusqu'à excuser la Cosaque: « Ce n'était pas une mauvaise femme, disait-il, mais une exaltée! » Comment se fait-il donc que cet homme si large d'esprit, si plein de compassion et de pitié,

qui n'avait pas à pardonner les offenses, car il ne jugeait pas, se soit détaché entièrement de la belle amante de sa jeunesse, de la mère de ses enfants?

Etait-ce le côté factice, l'arrière-pensée d'ambition qu'elle mettait dans tous ses actes au cours de la dernière phase de sa vie, ou son attitude à l'égard de ses filles — dans une lettre à Bulow, en 1871, il se plaint de la conduite cauteleuse et frivole de la mère de Cosima envers sa fille — ou encore le manque de franchise qui indisposa contre Mme d'Agoult ce caractère si droit? — « Voyons vrai! » — avait-il l'habitude de lui dire. Marie d'Agoult ne voyait pas vrai.

Ce détachement intérieur était absolu. On peut s'en rendre compte par la lettre qu'il adressa le lendemain de la mort de celle qu'il avait tant aimée, au mari de Blandine :

« Je vous remercie de m'avoir transcrit les lignes de Ronchaud sur la mort de Mme d'Agoult — écrivait-il en 1876 à Emile Ollivier. Faire des phrases ne me sied point: la mémoire que je garde de Mme d'A... est un secret de douleur; je le confie à Dieu, en le priant d'accorder paix et lumière à l'âme de mes trois enfants chéris. »

Tandis que Liszt entretenait des relations

affectueuses avec son gendre Ollivier, Cosima et Richard lui battaient froid. Libre de tout ressentiment mesquin, cette attitude n'avait pas diminué l'engouement de Liszt pour l'œuvre de Wagner, qu'il continuait à répandre avec tout son zèle, toute son autorité. Hans von Bulow en faisait autant.

Liszt et le ménage Wagner finirent par se réconcilier — au vif déplaisir de la princesse Wittgenstein — à l'occasion de l'ouverture du théâtre de Bayreuth.

« Ces grandes villes — avait écrit Wagner vingt ans auparavant à son ami — avec leur public, n'existent plus pour moi. Comme auditeurs de mes œuvres, je ne rêve qu'un groupe d'amis qui, dans le but de les connaître, se réuniraient exprès quelque part, de préférence dans quelque belle solitude, loin de l'atmosphère épaisse des cités et de l'air empesté que nous font respirer l'industrie et la civilisation modernes. »

Au prix d'un immense effort, il venait de réaliser son rêve. La première pierre fut posée en 1872. Quatre ans après, au milieu de la petite ville bavaroise, au flanc d'une colline plantée de sapins, le théâtre de Bayreuth ouvrait ses portes. Une villa de sobre style grec, entourée d'un jardin, « Wahnfried », la

paix des songes, abritait la famille du fondateur.

Au banquet qui suivit la première représentation de la *Tétralogie*, Wagner donna un témoignage public de sa gratitude à son beau-père :

« Voici celui qui, le premier, m'a apporté sa foi alors que personne ne savait rien de moi encore, celui sans lequel vous n'auriez peut-être jamais entendu une note de ma musique, mon très cher ami Franz Liszt. »

Si l'ancienne intimité ne se rétablît pas entièrement entre les deux amis, cela tenait à l'animosité réciproque qui séparait le ménage et la princesse Wittgenstein et aussi à la jalousie de Wagner.

Wagner, si absolu dans ses sentiments, souffrait de voir l'affection renaissante que Cosima témoignait à l'égard de son père. Que de scènes violentes entre les conjoints : « Dès qu'une lettre de ton père arrive, je ne compte plus ! » s'écriait le maître irascible. Il connaissait encore moins de ménagements quand la princesse était en jeu. Certes, ici, il ne payait que haine pour haine. Quand Liszt se rendit pour la première fois à Bayreuth, ne murmurait-elle pas :

« Saint Pierre va chez Judas Iscariote ! »

Dans ses entretiens avec Cosima, la colère de Wagner éclatait sans cesse contre l'ennemie irréconciliable. Il ne pouvait concevoir que Liszt ne brisât pas cette « liaison odieuse ». « Voilà ce que c'est, opinait-il, quand une femme gouverne un homme ! » Ou encore : « Lorsque cette sorcière se mêle de quelque chose, c'est pour moi infernal ! (1) »

Il y eut des tentatives de réconciliation.

A Rome, les petits Wagner allèrent *Via del Babuino*. Ils prirent peur à la vue de l'étrange vieille qui semblait encore plus redoutable à la lueur vacillante des chandelles. Les enfants s'attendaient à une tasse de chocolat. Au lieu de cela, on les fit s'agenouiller pour les bénir. Ils éclatèrent de rire.

Assurément, Caroline et les Wagner n'étaient pas faits pour s'entendre. Richard et Cosima voyaient avec contrariété l'attachement de Liszt pour leur pire ennemie. Seule une autre femme semblait apte à briser son emprise. Les Wagner pensèrent un moment à Mme de Kalergis, par son second mariage Mme de Mouchanoff. Elle admirait Wagner, elle adorait Liszt. Ce choix pouvait satisfaire tout le monde. Malheureusement, une mort

(1) Comte du Moulin Eckart, *Cosima Wagner*, Paris, 1933, 156, 137.

subite emportait la femme « aux seins blancs, à l'âme de cygne ». Caroline Wittgenstein, celle que Wagner ne désignait que du nom « la sinistre princesse », continuait à adresser à Liszt « ses messages diaboliques » et entretenait une sourde irritation au sein de la famille Wagner.

Si ces raisons d'un ordre personnel divisaient souvent le gendre et le beau-père, l'entraînement de l'art les rapprochait.

La veille de *Parsifal*, en 1882, Wagner eut encore un accès de reconnaissance à l'égard de l'ami des mauvais jours et résuma, de sa manière âpre et concise, ce qu'il lui devait :

« Quand j'étais un monsieur auquel on avait renoncé, Liszt vint et acquit par lui-même une profonde compréhension pour moi et mon travail. Il a appuyé mon œuvre, m'a aidé, m'a relevé comme personne; il a été le lien entre le monde qui vivait en moi et le monde extérieur. »

Un jour où Liszt assistait à la répétition générale de la *Walkyrie*, au deuxième acte, au moment où Sieglinde prononce les paroles : « Et le père est rentré », Wagner prit le bras de son beau-père : « Papa, maintenant vient un thème que j'ai pris de vous. » — « Tant mieux, répondit Liszt, avec sa bonhomie

teintée d'une pointe de malice, au moins il y aura quelqu'un qui l'entendra une fois! »

Le thème en question était le début de la *Faust-Symphonie*, que Liszt avait composée et fait exécuter à Weimar quinze ans auparavant.

Wagner reconnaissait qu'il s'était enrichi des apports de son beau-père; il ne lui ménageait pas ses louanges et condamnait « l'insolente malveillance du monde musical contre Liszt compositeur ». Néanmoins, le seigneur de Bayreuth, qui avait l'oreille du monde entier, ne fit rien pour combattre cette inimitié. Tandis que Liszt donnait des concerts au bénéfice du fonds de Bayreuth, en constantes difficultés de trésorerie, et qu'il déployait un zèle d'apôtre en faveur de la cause de Wagner, celui-ci ne lui rendait pas la pareille et ne se souciait nullement de faire exécuter le moindre morceau de Liszt.

Seuls quelques disciples fidèles s'efforçaient de répandre les écrits du vieux maître. Hans von Bulow jouait à Vienne la sonate en *si mineur*, qui vit le jour en 1852 et enchantait Wagner. « Cher Franz, lui mandait-il alors, cette sonate est excessivement belle, grande, aimable, profonde et noble — sublime comme toi-même. »

Ce n'était pas l'avis d'Edouard Hanslick, qui tenait le sceptre de la critique dans la *Neue Freie Presse*, le premier journal de Vienne.

« Je n'ai jamais entendu un assemblage plus raffiné et plus insolent d'éléments disparates (proclamait-il après le concert de Bulow), un sauvage, un sanglant combat contre tout ce qui est musical. » Le clairvoyant arbitre comparait l'art de Liszt à une minoterie à vapeur qui moudrait à vide.

Schumann et sa femme lui en voulaient à mort pour tout ce qu'il avait entrepris en faveur de Wagner et peut-être aussi pour un mot — d'ailleurs injuste — qui ulcéra leur amour-propre : « Schumann a débuté comme un génie, mais finit comme un talent. »

Brahms se montrait le plus acharné parmi les détracteurs de Liszt : « Nous subissons — écrivait-il — le *Christus* de Liszt. La chose a l'air tellement ennuyeuse, stupide et folle que je ne conçois pas que l'on produise publiquement cette fumisterie. »

On entourait d'égards l'homme, on dédaignait l'œuvre. Même ses compagnons de jeunesse, d'Ortigue et Berlioz, le reniaient. Après l'audition de la *Messe de Gran*, en 1866, à Saint-Eustache, Berlioz s'écriait :

« Quelle négation de l'art! » Seuls quelques jeunes, tels que Saint-Saëns et Francis Planté, l'admiraient et s'attachaient à exécuter ses compositions.

Depuis 1866, il n'était pas retourné à Paris. Il accepta de représenter son pays au sein du jury de l'Exposition Universelle en 1878. « Je ne pratique pas le patriotisme du verbe, disait-il à ses intimes, mais je paye volontiers de ma personne quand il s'agit de faire quelque chose pour la Hongrie. »

Mme Erard l'accueillit dans son hôtel de cette rue du Mail où était descendu cinquante ans auparavant « le petit Liszt ». Son hôtesse mit un coupé à sa disposition, ce qui lui permit d'aller frapper à la porte de ses anciens amis. Leur nombre, hélas! avait bien diminué. Le plus illustre de tous, Victor Hugo, accueillit son compagnon de jeunesse avec la plus franche cordialité. Quel regret de ne pas connaître la conversation des deux Mages, de ces deux puissantes natures dionysiaques dont l'une s'exprimait par le verbe, l'autre par les sons.

Pour son soixante-dixième anniversaire, l'éternel voyageur gagna Rome et descendit à l'hôtel Alibert, près de la *Via del Babuino*. De bon matin, il reçut un billet de la prin-

cesse: « Cher, cher Bon, que votre soixantedixième année commence sous les auspices du soleil qui éclaire le 22 octobre à Woronince. »

L'ancienne châtelaine de Woronince avait une rivale. Quelle devait être la séduction du septuagénaire aux sourcils broussailleux pour voir s'attacher à lui une femme brillante et de vingt-cinq ans plus jeune!

Depuis longtemps, Olga de Meyendorff affectionnait Liszt. Et voilà qu'après la mort de son mari, la veuve suivait le charmeur à Weimar. Brune, mince, pâle, affligée de cette légère myopie qui confère aux femmes un petit air égaré qui semble implorer la protection, cette cosmopolite possédait pourtant une nature fort décidée. Liszt se montrait sensible à son charme et passait ses soirées dans sa maison; elle eut les derniers attendrissements de son cœur et peut-être même un peu plus.

Ces présences féminines le consolait des vides que le temps creusait autour de lui. Il arrivait à l'âge où l'on a plus d'amis dans les cimetières que dans les cités. Après Caroline d'Artigaux, après le baron Augustz, d'année en année, la disparition de quelque familier le rapprochait de l'Eternité. Il pouvait

dire, avec Fénelon: « Il me semble que tout ce que j'aime va mourir. »

Depuis longtemps cette idée de la mort lui était familière. Dès 1860, il avait rédigé son testament:

« Je désire être enseveli avec simplicité, sans pompe, si possible nuitamment. Que la lumière éternelle éclaire mon âme. »

Et, en 1869, il écrivait à la princesse: « Je ne veux pas d'autre place pour mon corps que le cimetière dont on se sert là où je mourrai, ni d'autre cérémonie religieuse qu'une messe basse (sans *Requiem* chanté) dans la paroisse. »

Mme de Wittgenstein, elle aussi, était hantée par des appréhensions funèbres. Lorsque son amie Adelheide von Schorn lui annonça, en septembre 1883, la fin tragique de Gobineau — foudroyé dans un omnibus d'hôtel le conduisant à la gare de Turin — la princesse ressentit une vive compassion pour le disparu; pourtant sa pensée allait vers un autre voyageur. « Vous pouvez vous figurer — répondit-elle — comme un autre événement possible de ce genre est devant mes yeux et m'effraie jusqu'au fond du cœur. »

Cependant les Parques se montraient clémentes pour l'étonnant vieillard. Mais déjà son

gendre, plus jeune seulement de deux années, était marqué par le Destin.

L'hiver de 1883, Liszt se rendit à Venise, au palais Vendramin, l'ancienne demeure de la duchesse de Berry, qu'avait loué le ménage Wagner. Les soirées se passaient auprès du piano. Liszt jouait du Bach et du Beethoven. Mais une fois qu'il fit entendre une de ses compositions religieuses, Wagner s'écria : « Ton Bon Dieu fait bien du grabuge ! »

Wagner témoignait encore moins d'indulgence pour la musique de son hôte dans ses entretiens avec Cosima. Elle souffrait de ce jugement « terrible et écrasant » (1). Certes, ce grand nerveux, déchiré par le mal qui allait l'emporter, manquait d'équité. Plus que jamais il ne respirait que dans l'atmosphère du monde imaginaire qu'il s'était créé. Enfin l'homme, passionnément attaché à son épouse, se montrait excessivement jaloux des soins dont celle-ci entourait son père. Wagner exprimait ces sentiments avec une extrême violence, particulièrement les jours où le courrier contenait quelque pli de l'ennemie : la princesse.

Les fêtes de Noël apportèrent l'apaisement

(1) Comte du Moulin Eckart, *Ouvr. cit.*, 456.

au milieu de cette mésentente familiale. Liszt eut la satisfaction de pratiquer l'art d'être grand-père et vida les magasins de la place Saint-Marc. Il est vrai que ses petits-enfants préféraient à tous ces cadeaux les bouts de papier à musique dérobés dans la corbeille de l'aïeul.

Liszt retourna à Budapest. Un soir de février, Cosima, penchée sur son piano, jouait *L'Eloge des Larmes*, de Schubert. Sa femme de chambre lui cria que le maître se mourait. Il ferma les yeux, penché sur l'épaule de Cosima. Elle coupa ses cheveux et les plaça dans le cercueil orné de mufles de lions, qui fut transporté à Bayreuth.

Quand on annonça cette mort à Liszt, il murmura : « Aujourd'hui, lui; demain, moi. »

La fille de Liszt et de Mme d'Agoult était un grand cœur sauvage. Sa douleur, au moment du trépas de son époux, fut celle d'une héroïne de l'Antiquité. Rentrée à Bayreuth, elle se jeta tout habillée sur la large dalle de granit qui scellait la sépulture du disparu. Elle passait là des jours entiers, immobile, les traits figés. Bulow, qui avait tant souffert par elle, se montra sublime : « Sœur, il faut vivre ! » écrivait-il à son ex-épouse. Mais elle se renferma dans sa dou-

leur, ne voyait personne et refusa de recevoir son père.

Les portes de son âme ne s'ouvraient que pour les souvenirs de Wagner. Le passé, c'était lui; l'avenir, le triomphe de son œuvre.

Ce fut son indomptable énergie qui sauva Bayreuth. Mais son deuil, ses efforts acharnés, son isolement volontaire la séparaient de son père.

Dans le salon en peluche bleu-paon du Conservatoire de Budapest, où chaque objet était un souvenir, le « Président » s'acharnait au travail, une bouteille de cognac ou de madère à portée de sa main. Pourtant il avait beau user de ces excitants, l'âge avait limité les ressources de son talent. Il projetait deux oratorios: *Saint Etienne de Hongrie*, resté à l'état d'ébauche, et *Saint Stanislas*, qu'il destinait comme suprême hommage à la princesse, mais qu'il ne parvint pas à achever.

D'ailleurs, la vue du musicien faiblissait. Au cours de ses nombreux déplacements, il passait à lire les nuits en chemin de fer. En ce temps-là l'éclairage des trains consistait en une seule chandelle; le fervent liseur y ajoutait une bougie supplémentaire. Ce surmenage amena les troubles oculaires qui allaient affliger ses dernières années.

Au terme de sa carrière, le bilan de cette longue vie laborieuse témoigne d'une étonnante fécondité. 1.233 compositions, dont 673 des œuvres originales, le reste des transcriptions.

« Il suffit d'avoir voulu le grand » — voilà la devise qu'il mettait en 1867 en tête de sa *Marche funèbre en mémoire de Maximilien, Empereur du Mexique*.

Lui-même ne s'était pas borné à vouloir le grand: il avait atteint les sommets. Son œuvre apparaît comme une carrière. Elle comporte des déchets. Mais que d'impérissables blocs de marbre!

Le recul du temps permet de juger l'ensemble. Liszt est un conteur épique. Un courant de profonde poésie se dégage des pages de ce prodigieux mélodiste. Il garde l'empreinte de l'époque et du milieu dans lequel il s'est épanoui: le romantisme français de 1830. Ces dispositions et sa force exubérante aboutissent parfois à des accents tumultueux, des effets pathétiques, voire déclamatoires, de la même nuance que ceux que l'on rencontre chez Victor Hugo.

L'élément littéraire tient d'ailleurs une large place dans la formation de Liszt. Lui-même était un cérébral; la lecture, sa

compagne, son animatrice, son aphrodisiaque.

Ajoutez à cela que cet homme touché du féminin ne pouvait séparer les effusions du cœur et le travail créateur. Or, aucune de ses inspiratrices n'était musicienne, ni Mme d'Agoult, ni Caroline Wittgenstein.

Ces intellectuelles, d'une mentalité purement littéraire, appliquaient à la musique des préoccupations étrangères à cet art qu'elles n'aimaient et ne goûtaient qu'à travers les lettres. Par leur emprise, elles contribuaient à maintenir Liszt attaché à sa chimère d'unir en un seul faisceau les diverses branches de l'art. Que l'on se souvienne de la *Bataille des Huns*, tableau de Kaulbach, dont la princesse offrait la reproduction à Liszt et du projet de celui-ci de s'associer avec le peintre afin de représenter l'histoire universelle: Kaulbach par le pinceau, lui par les sons.

Cet état d'esprit explique les portions factices et caduques de l'œuvre immense.

Pourtant, que pèse une série de pages surannées contre la veine généreuse, inépuisable, contre les accents sublimes, les larges coups d'ailes, la clarté lumineuse, l'orchestration éblouissante, l'immense don musical?

Sauf la musique de chambre, il a cultivé

tous les domaines: mélodies émouvantes, profondes, intimes; œuvres religieuses de la plus haute inspiration. Il a transformé l'art du piano, il a renouvelé le poème symphonique, entrepris pour ce dernier ce que Wagner fit pour la scène lyrique. La symphonie, ce genre qui reste dans les hauteurs, ne pouvait prétendre à la vogue de l'opéra. L'élévation de son art était une des raisons qui séparait Liszt de la foule.

Il a exercé la plus profonde influence sur les compositeurs de son temps. Il a été, en quelque sorte, le trait d'union entre l'art allemand et l'art français. Ce pionnier a jeté les bases sur lesquelles s'élève toute la musique du XIX^e siècle, de Wagner à Richard Strauss. « Liszt — disait Massenet — fut le père spirituel de Wagner et le grand-père de toute une génération de musiciens. »

Comment eût-il échappé au destin des novateurs? En effet, il rencontra toutes les nuances de l'incompréhension, de la malignité déferente jusqu'au dénigrement brutal. On proférait avec arrogance: « Musique de pianiste ». Comme si Mozart et Beethoven n'étaient pas les premiers pianistes de leur époque! Les contemporains de Liszt se bouchaient les oreilles, selon les termes de Saint-

Saëns « avec le tampon du parti pris ». La flamme de l'ancienne renommée éclairait ses traits connus par l'Univers: on fêtait sa personne, on dédaignait son œuvre.

Le grand seigneur de la musique, qui avait rompu des lances pour Chopin, pour Berlioz, pour Wagner et pour tant d'autres, négligeait de défendre sa propre cause. Il ne luttait que pour la gloire des autres. Pourtant ceux qui connaissent l'âme, la sensibilité des musiciens peuvent se rendre compte de l'acuité des souffrances muettes que cachait cette fière attitude. L'homme qui lut le Dante toute sa vie ne songeait-il pas qu'une page manque à *L'Enfer*: le supplice du compositeur méconnu.

Une autre note mélancolique se greffe sur cette peine secrète. La vie errante, délice de la jeunesse, devient pesante à mesure que l'on s'avance en âge. Ce grand civilisé, ce cosmopolite, dans le sens le plus élevé du mot, attaché à son pays natal, retrouvant dans toutes les capitales du Continent des souvenirs, des noyaux d'activité, des dévouements n'avait cependant pas de foyer. Ou plutôt, il possédait des bribes de foyer, disséminées à travers l'Europe. Il se rendait inlassablement de l'un à l'autre, poussé par cette inquiétude, qui, souvent, précède la paix éternelle.

A diverses reprises, ses amis Széchenyi et Zichy avaient essayé de le retenir à la campagne. Cependant le grand curieux n'avait jamais vécu aux champs et ne put s'accommoder de la vie rustique. La nature l'ennuyait.

Le vieillard négligeait sa mise, limitait ses dépenses personnelles au strict nécessaire et distribuait tout son argent aux besogneux, vrais ou faux.

De Rome, la princesse conspirait avec la baronne Augusz pour améliorer son ordinaire et pour payer des voitures de place qui attendaient le maître, sous le prétexte d'être envoyées par des amis.

Il se coiffait d'un haut-de-forme usé, tout à rebrousse-poil. Ses manchettes étaient souvent attachées par un bout de fil. Il perdait ses boutons ou les donnait.

L'argent était son dernier souci. Au cours de l'été de 1885, un impresario américain lui offrit deux millions de marks pour une tournée aux Etats-Unis.

« Que diable voulez-vous que je fasse avec deux millions à l'âge de 74 ans! répondit le maître en souriant. Voulez-vous me faire jouer trois cents fois *Le Roi des Aulnes*? Un vieux caniche ne fait plus le beau! »

L'ombre qui descend le soir lui pesait plus

que jamais. Convié à une réception, il lui arriva de trouver porte close: son hôtesse était tombée malade. Dans la rue, il reconnut, à la lueur d'un réverbère, son élève Geza Zichy et lui dit:

« Oui, nous avons des fêtes, des salons resplendissants de lumière, mais pas de foyer. Les sons s'évanouissent, les cœurs cessent de battre et le reste est silence. »

Une larme jaillit des yeux du vieillard.

Cette sensation oppressante d'isolement le rapprochait encore plus des rares amis qui lui restaient. Un soir de décembre — la nuit tombait, la neige floconnait — il prit la main de Zichy et dit:

« L'année approche de son terme; qui sait ? vivrai-je encore d'ici un an. Je n'ai qu'une chose à vous demander: ne m'abandonnez pas pour le peu de temps qui me reste sur terre! »

Le briseur de cœurs d'autrefois, l'idole des femmes de Paris, de Londres, de Pétersbourg, l'homme le plus adulé, le plus entouré de l'Europe pouvait dire avec le Psalmiste:

« J'ai veillé et j'ai été comme le passereau qui se trouve seul sur un toit. »

IX

LE ROI LEAR DE LA MUSIQUE

Chaque printemps, Liszt se rendait à Weimar. Du jour au lendemain, le pavillon rustique à l'orée du parc devenait le centre de la petite capitale. Les élèves affluaient. D'Albert, Stavenhagen, Silotti, Stradal, Tausig, Viana del Motta sont les plus brillants; Goellerich, le plus dévoué. Il y a aussi des intrigants, des flatteurs, des aventuriers. L'un d'eux dérobe de l'argent du tiroir de Liszt. Le valet de chambre surgit et empoigne le voleur. Mais le maître: « Lâchez-le: c'est moi qui l'ai chargé d'ouvrir ce meuble. » Saint François n'eut pas agi autrement.

Il y a aussi les femmes, vierges sages du piano, vierges folles ou demi-folles. Cette volière de clavecinistes jalouse Lina Schmalhausen, la favorite.

On potine, on intrigue, on se querelle. Le gazouillis carnavalesque cesse dès que le piano s'ouvre. Qu'il donne entre quatre et six sa leçon collective, qu'il préside aux réunions du dimanche à l'hôtel *Erbprinz*, le maître apporte toujours une sainte ardeur dans son enseignement. Ses forces ont diminué, mais non pas l'élévation de ses vues.

« La virtuosité n'est point une esclave passive — dit-il aux disciples qui l'entourent — d'elle dépend toute la beauté de l'œuvre exécutée. Elle peut en faire revivre l'élan, la fraîcheur; elle peut, au contraire, la déformer, l'enlaidir, l'anéantir... Sans la puissance vivifiante de la sensibilité, composition et virtuosité ne sont que des procédés mécaniques du cerveau ou des doigts, calcul ou vaine habileté... »

Son élève Tausig s'avise de remarquer qu'il était indispensable au virtuose de s'accommoder d'une certaine dose de charlatanerie et de jeter de la poudre aux yeux du public. Mais Liszt: « Quoi? Du sable? Dites des rochers. »

L'ardente jeunesse l'admire et le suit. Ses fidèles fondent des « Sociétés Liszt » à Leipzig et ailleurs, cependant que la critique officielle, les confrères en place le vilipendent.

De passage à Vienne, il s'était trouvé réuni dans un salon avec Rubinstein et Brahms. Une sémillante pianiste russe s'approche du triumvirat, des ciseaux à la main, et sollicite de chacun une mèche de cheveux. Rubinstein pencha la tête, résigné. Liszt s'exécute en souriant et murmure : « Samson et Dalila ». Brahms, mauvais coucheur, empoigne les ciseaux et se blesse.

Rentrant chez lui, cet irascible personnage dit à l'ami qui l'accompagnait : « Liszt et Lachner mourront en même temps. » Lachner était un compositeur viennois de troisième ordre. Mme de Sévigné n'avait-elle pas déclaré : « Racine passera comme le café. »

Même Hans von Bulow — celui que le magnanime beau-père avait si vaillamment soutenu aux heures douloureuses du divorce — l'abandonne, se rallie à Brahms et voue aux gémonies l'œuvre du vieux maître. Mais celui-ci n'eut jamais un mot de blâme pour le transfuge. Au contraire, il l'excusait : « Ne jugeons pas Bulow. Il a trop souffert. » Bulow n'en continua pas moins à crier sur les toits que les trois *B* constituaient les sommets de l'art sonore : Bach, Beethoven, Brahms.

Un jour, Goellerich, qui remplissait auprès de Liszt les fonctions de secrétaire bénévole,

retourna d'un geste rageur le portrait de Bulow ornant le bureau du maître. « Laissez, dit Liszt. Cet homme a fait autrefois beaucoup pour moi et a cueilli par son dévouement bien souvent les palmes de l'insuccès. »

Le public continuait à respecter sa notoriété de virtuose blanchi sous les lauriers, mais ne montrait qu'une médiocre curiosité pour ses œuvres. Après plus d'un demi-siècle de carrière musicale, le compositeur se voyait exilé de presque tous les programmes. Personne, remarquait Goellerich, ne lui restait fidèle, sauf ses ennemis.

« On ne comprend pas son génie... écrivait Caroline. Liszt a jeté sa lance bien plus loin dans l'avenir que Wagner! Des générations passeront avant qu'il ne soit entièrement compris. »

L'année 1886, le soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, remettait l'illustre méconnu sur le plan de l'actualité. Quelques amis dévoués s'employèrent à le rappeler au souvenir des Parisiens. A l'église Saint-Eustache, on vit le vieil abbé à genoux, les mains jointes, écouter la *Messe de Gran*. L'émotion

des auditeurs le dédommageait de l'échec de 1866. Comme si l'injuste ostracisme allait prendre fin sous tous les cieux, Londres lui réservait un accueil triomphal. Le succès de *Sainte-Elisabeth* à St. James Hall fut immense. Huit jours après on dut donner une seconde audition.

La reine Victoria, qui avait assisté au concert, daigna le recevoir à Windsor. Il s'inclina devant la souveraine toute vêtue de noir, coiffée de son éternel bonnet de tulle blanc. On aurait pu croire que ce prêtre, bohème du ciel, prince de la musique, idole des femmes, déplairait à la veuve austère. Ce fut le contraire qui arriva. Ces deux êtres si différents, aux antipodes de l'humanité, devinèrent chacun la vraie grandeur de l'autre. Après l'audience — distinction suprême — la reine d'Angleterre envoya son buste en marbre au musicien.

L'un de ses admirateurs, le pianiste Walter Bache, avait organisé une réception en son honneur à la *Grosvenor Gallery*. Le peintre Lehman, le même qui avait portraicturé naguère le svelte romantique aux traits purs, s'approcha du vieil homme ridé. Celui-ci ne le reconnut pas et murmura : « Je n'y vois plus. »

Il retrouvait ses lumières au piano et laissa à ses auditeurs un souvenir inoubliable.

A Paris, il descendit 53, avenue de Villiers, chez Munkacsy, son compatriote, à cette heure l'un des peintres les plus réputés de la capitale.

« Munkacsy peint mon portrait en grand — annonçait Liszt à Caroline. Sa maison, ici, est d'une magnificence que beaucoup de princes n'égalert pas. Rubens n'était qu'un devancier discret. »

Lamoureux donne un concert en l'honneur de l'illustre voyageur. Francis Planté y exécute le *Concerto en La majeur* de Liszt. « Ce sera un four éclatant ! » avait prédit le compositeur. En dépit de ces prévisions, ce fut un triomphe. L'auteur vint embrasser sur l'estrade Francis Planté. Cependant une de ses élèves, dans un accès de jalousie, dit à Liszt : « C'est vous que j'aimerais entendre dans ce concerto. » Sur quoi le vieillard, homme de sentiments exquis en toutes choses : « C'est ainsi que je le joue, comme Planté — mais seulement dans mes bons jours. »

Au début de mai, il eut la joie d'entendre Colonne diriger la *Légende de Sainte-Elisabeth* au Trocadéro. Lamoureux mit plusieurs de ses poèmes symphoniques au répertoire

de ses concerts. La France et l'Angleterre découvraient Liszt compositeur. Il s'empresse de communiquer ces événements à la princesse et ajoute :

« Qui veut durer doit endurer. »

N'avait-il pas écrit, dix lustres auparavant :

« Malgré tout, en dépit de tout, l'homme de génie a son heure. La critique, l'obstacle, l'injustice qui font hésiter le faible, parce qu'il cherche sa voie à la clarté de la faveur populaire, confirment le fort. Il a sa lumière intérieure qui le guide et les voix de la postérité qui lui parlent tout bas... »

Entouré de l'auréole de ces tardifs rayons, le vieux lutteur retournait, en mai, à Weimar. Cosima vint le voir. C'était leur première entrevue depuis la mort de Wagner.

Liszt, élu en 1884 président du festival de Bayreuth, y avait passé alors plusieurs semaines. Ses petits-enfants l'entouraient de leur affection. Cosima restait invisible.

Cette fois, il alla l'attendre à la gare et l'embrassa les larmes aux yeux. Elle venait lui annoncer les fiançailles de sa fille Daniela avec Henry Thode. En même temps, Cosima invitait son père à assister en juillet à l'apothéose de Wagner : la représentation de *Tristan* et de *Parsifal* en présence du fils

de l'empereur, le prince héritier Frédéric.

L'aïeul se rendit au mariage. Dans le train, entre Weimar et Bayreuth, au moment où il s'apprêtait à jeter son bout de cigare, une jeune inconnue le pria de vouloir bien lui en faire cadeau. Litsz tira un cigare frais de son étui et l'offrit à sa candide admiratrice, de même qu'un bouquet de roses qu'on lui avait donné à la gare de Weimar.

Le fiancé de Daniela, érudit d'une réelle distinction, était l'auteur d'une vie de saint François. L'homme et l'œuvre enchantèrent le musicien. Pourtant, la voix du sang, l'affection innée ne pouvaient dissiper un certain malaise qui planait au-dessus du cercle de famille.

Jamais on ne vit deux natures aussi opposées que Franz et Cosima.

La fille du tertiaire franciscain était d'une indifférence absolue en matière de religion. Le père, disciple du *Poverello*, rayonnait de la plus généreuse humanité. La fille, selon les termes de son ami Edouard Schuré — « tenait en médiocre estime le gros des mortels ».

« Sans aucune spontanéité — c'est toujours Schuré qui parle — dépourvue de toute bonté gênante, elle n'a pas la grandeur native de

l'âme, la source jaillissante du cœur, mais elle a la grandeur éminente de l'esprit, avec le sens politique d'un Machiavel ou d'un Bismarck (1). »

Au déclin de ses jours, le titan amer montrait pourtant un sentiment profondément humain: l'amour des vieux arbres. Le chêne de Cosima s'appelait Wagner.

Elle vivait dans son souvenir, elle se consacrait au culte de son œuvre. Dans sa jeunesse elle avait eu des élans de tendresse pour son père, toutefois elle s'était toujours approchée de lui avec une certaine appréhension inquiète:

« Dès mon enfance — écrivait-elle longtemps après — où je le voyais passer en hâte, jusqu'à sa fin, il me faisait l'impression d'une apparition fantastique, légendaire... Dit-on qu'il était bon, dit-on qu'il était spirituel, un grand compositeur ou un grand virtuose, un pieux croyant, tout cela n'est pas juste. Tous les contrastes se rencontraient dans son cœur et je pourrais m'imaginer son existence entièrement mondaine aussi bien qu'absolument ascétique. Grandeur sans bornes, dans la conception de toute chose et feu — voilà les

(1) Schuré, *Femmes inspiratrices*, Paris, 1908, 69.

titres de noblesse que je voudrais lui attribuer en premier lieu (1)... »

Liszt aussi rendait justice à la dignité et au courage de sa fille. Pourtant ce n'est pas seulement la divergence des caractères et des idées générales qui les séparaient, mais encore la haine latente qui couvait entre Cosima et la princesse Wittgenstein, une de ces sourdes haines de famille, invétérées, inextinguibles.

Cosima avait épousé les ressentiments qui opposaient Wagner et Caroline. Cette animosité était, en effet, réciproque. Chaque fois que Liszt se rendait à Bayreuth, la princesse en éprouvait la plus profonde contrariété.

La recluse de la *Via del Babuino* vivait volets clos, penchée sur ses cahiers à la lueur d'une lampe fumeuse. Celle qui fut « l'Etoile du Matin » négligeait sa mise, laissait la poussière s'accumuler sur les meubles. La petite vieille, ridée et sordide, fleurissait le taudis quand son amant d'autrefois venait frapper à la porte. Ces jours-là, tout était semé de roses, jusqu'aux tapis.

Elle restait inébranlable dans la haine et dans l'amour. Même en l'absence de Liszt,

(1) *Cosima Wagner und H. S. Chamberlain im Briefwechsel*, Leipzig, 1934, 99.

elle ne cessait de s'occuper de lui, se réjouissait de ses succès, excusait ses erreurs, veillait sur sa santé, sa nourriture et jusqu'à la température de son logis.

A Weimar, Adelheide von Schorn, amie et mandataire de la princesse, avait mission de prendre soin de la santé du maître. Quelque praticien fantaisiste des bords du Tibre fit croire à Mme de Wittgenstein que le jus d'asperges possédait la vertu d'assurer la longévité. Sur l'ordre de la lointaine amie, Adelheide introduisait secrètement de l'extrait d'asperges dans les aliments du vieillard.

Lui aussi usait d'une prévention sanitaire: le cognac — en guise d'eau de jouvence. Ne disait-il pas plaisamment: « Si le vin est le lait des vieillards, le cognac en est la crème. »

Le goût qu'il prenait pour cette liqueur inquiétait bien plus la princesse que les cotillons qui s'agitaient autour de lui. Caroline n'avait pas d'illusions à l'égard des personnes de son sexe. Ne venait-elle pas d'exprimer ses opinions dans un volume intitulé: *Simplicité des colombes, prudence des serpents: quelques réflexions suggérées par les femmes et les temps actuels.*

Tout en souffrant de voir son idole entourée d'un essaim d'odalisques, elle s'efforçait

de comprendre, d'excuser l'ami qui ne s'était jamais rassasié du désir.

« Son âme — mandait-elle à Adelheide Schorn — est trop délicate, trop artiste, trop sensible pour rester sans société féminine; il éprouve le besoin du commerce des femmes, de plusieurs femmes, de même que dans son orchestre il a besoin de nombreux instruments de tons divers. Malheureusement il y a si peu de femmes qui sont ce qu'elles devraient être — intelligentes et bonnes — conformes à son esprit, sans mettre une main impie sur des cordes qui laissent de pénibles résonnances. Je suis souvent triste quand je pense combien il sera méconnu. La postérité croira que ses triomphes étaient des cortèges de bacchantes, parce quelques bacchantes s'y sont mêlées. Il ne les a pas appelées. Il se contentait d'une sphère pure et spirituelle aussi longtemps que la tentation ne le provoquait pas. »

Sa propre fille ne montrait ni cette compréhension, ni cette indulgence au sujet de ces questions délicates. Elle souffrait de voir son vieux père édenté environné d'une ronde de femmes. Les convenances mondaines l'obligeaient à faire bonne contenance vis-à-vis de Mme de Meyendorff. Mais elle ne cachait pas

sa contrariété quand on lui parlait de l'espiègle et blonde Lina.

Comment la veuve de Wagner, la femme d'un seul homme, n'eût-elle pas nourri une sorte d'éloignement instinctif à l'égard de l'homme de tant de femmes?

Certes, ces faiblesses étaient compensées par de hautes vertus. Cosima s'en rendait compte et approchait son père avec tous les signes extérieurs de l'affection. Elle allait lui consacrer, par la suite, un hommage posthume dans un volume où elle révèle plus d'un trait de sa physionomie originale (1).

Toutefois, si Cosima rendait justice aux qualités de l'homme, elle se montrait pleine de réticences à l'égard de celles du compositeur.

« Etrange morceau — notait-elle dans son Journal au sujet des *Cloches de Strasbourg* — riche en effets, mais si loin de nous. »

Et après l'oratorio *Christus*:

« Tout ce que je connais de cette œuvre, est loin de me faire une belle impression. Renoncer à achever le grand art pour imiter le babil des prêtres témoigne de la pauvreté de l'intelligence. Nous sommes attristés de ce

(1) Franz Liszt. München, 1911.

développement de mon père dont la princesse Wittgenstein porte la responsabilité.»

L'antipathie contre celle que Cosima mettait en cause, le culte exclusif de Wagner contribuaient évidemment à influencer son jugement.

Liszt était exempt des excès de susceptibilité qui tourmentent si souvent les compositeurs. Cet homme conscient de son art, auquel tout avait réussi dans la vie, sauf d'obtenir justice pour son œuvre de créateur, endurait sans récriminations cette avanie. Sa fille même ne se ralliait-elle pas à ceux qui doutaient de son art? Et Liszt le savait.

Dans ses dernières années — Cosima le reconnaît elle-même — son père ne lui parlait presque jamais de ses projets, de ses travaux. Mais s'il gardait la mansuétude, la divine indulgence du *Poverello*, sa résignation ne diminuait pas ses secrètes amertumes.

Son attitude habituelle était le sourire entrecoupé de tristesse. Il pouvait dire, avec le roi Lear:

« Allons! Je serai jovial; venez, venez! »

Puis, quand il s'enfonçait dans la solitude, quand il réfléchissait à sa haute mais douloureuse destinée, quels accents déchirants:

« L'artiste n'est-il pas toujours un étranger parmi les hommes? Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il se sent toujours comme un proscrit. Il lui semble que c'est comme s'il avait connu autrefois un ciel plus pur, un soleil plus chaud, des êtres meilleurs. Et que peut-il faire pour fuir cette souffrance vague, cette douleur imprécise? Il faut que le musicien passe à travers la foule en chantant, qu'il s'empresse à lui jeter ses pensées, sans se demander sur quelle terre elles tomberont, si elles seront écrasées par l'incompréhension ou bien couvertes par des lauriers. Grand et triste est le sort de l'artiste. »

Le roi Lear de la musique retrouvait sa vivacité juvénile quand il se mettait au piano ou quand il parlait de Beethoven. Mais le soir, pendant l'habituelle partie de whist chez Mme de Meyendorff, les cartes tremblaient dans ses mains exsangues.

Lors de sa promenade quotidienne dans le parc, il rencontra un très vieux journalier qui plantait des pousses fraîches. « Que vous êtes laborieux — fit le bon maître — vous travaillez du matin au soir. Je voudrais bien pouvoir en faire autant! »

Le vieux jardinier des sons sentait sa vue baisser; il se trouvait obligé de consulter des

oculistes, d'abandonner ses travaux, de renoncer à ses chères lectures.

En dépit de son état, un constant besoin de déplacement le tourmentait. Lors de son séjour à Paris, il avait promis à Munkacsy de passer quelque temps dans son château de Colpach dans le Luxembourg. Malgré sa fatigue, ses fréquentes somnolences, il entreprit le voyage.

Munkacsy, magnifique peintre diminué par le mauvais goût de l'époque — bric à brac, peluche et palmier — a donné toute sa mesure dans le portrait qu'il brossa de son ami (1). Le romantique d'autrefois, souple et mince, ses cheveux châtains en coup de vent avait épaissi, blanchi. Une ride profonde sillonnait le visage qu'on eût dit taillé à coups de hache, défiguré par les aspérités de la peau et les lacunes de la dentition. La goutte avait déformé ses mains prestigieuses. Pourtant cet homme assis auprès de son piano dont il effleurait les touches respire la grandeur. Il a l'expression d'un de ces rois de l'Antiquité, qui a vu crouler les colonnes de son palais.

A Weimar, ses familiers furent atterrés à sa vue.

(1) Au Musée des Beaux-Arts, à Budapest.

Il était atteint de deux maux impitoyables : l'hydropisie et la cataracte. Avec cela, il toussait et prenait de la morphine pour atténuer ses douleurs.

Il fut obligé de s'aliter. Goellerich lui lisait des passages de la *Divine Comédie*.

Cependant des dépêches arrivaient de Bayreuth pour réclamer sa présence. La couronne de cheveux blancs du compagnon, de l'apôtre de Wagner n'était-elle pas une magnifique enseigne pour la première représentation de *Tristan*?

Sans écouter les instances de son entourage, le maître se rendit à Bayreuth et descendit dans la maison du garde forestier Froelich.

Ses petits-enfants allèrent le quérir en triomphe et l'accompagnèrent à Wahnfried. A six heures du matin, Cosima vint partager son déjeuner. *Tristan* et *Parsifal*, en présence de l'héritier d'Allemagne était pour elle la consécration de son opiniâtre effort, un événement qui absorbait entièrement cette femme d'action. Son père dut se contenter de la société de Goellerich et de Lina.

Le 23 juin, à quatre heures, Liszt se rendit à la répétition de *Parsifal*. Il restait debout, adossé à une colonne de la loge des Wagner,

serrant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses accès de toux.

Le lendemain, il retournait à l'Opéra. Il frissonnait de fièvre. A ses élèves qui le suppliaient de ne pas sortir, il répondit : « Cosima le désire. Je l'ai promis. J'irai. »

Il se tenait affaissé dans le fond de la loge. Parfois, il semblait qu'il allait perdre connaissance. Pourtant, dès que le rideau tombait, il se redressait, s'avancait jusqu'au rebord de la loge et donnait le signal des applaudissements.

Le matin, son état empirait — bien mal à propos, car il y avait réception à Wahnfried. Mlle Schmalhausen et Adelheide von Schorn s'offrirent pour soigner le malade. Mais Cosima ordonna de consigner la porte de son père à qui que ce fût, surtout à Lina Schmalhausen. La veuve autoritaire fit dresser son lit dans l'antichambre du moribond. L'agonie dura trois jours.

Dans la nuit étoilée du 31 juillet, les élèves veillaient dans le jardin embaumé de lilas. On entendait leurs chuchotements anxieux. Leurs regards ne se détachaient pas de l'unique fenêtre éclairée devant laquelle passait, de temps à autre, la haute silhouette de Cosima. Tout à coup — minuit venait de son-

ner — la forme noire fléchit sur les genoux. C'était la fin.

Pendant que son âme s'élançait à travers les espaces silencieux, vers l'Infini où l'attendait l'auréole des anges aux cithares d'or, des pas se faisaient entendre dans la pièce voisine. Les disciples, qui veillaient le mort, frémirent. Et voilà qu'un chétif chat de gouttière sauta sur le rebord de la fenêtre et darda ses yeux phosphorescents vers les dépouilles du solitaire.

Le lendemain, Cosima se tenait raide comme une statue de marbre auprès de la couche où gisait son père. Lina Schmalhausen se jeta, avec un cri strident, au pied du lit et arrosa de ses larmes la main inerte du maître chéri. La sincérité de cette douleur rapprocha pour un instant les deux ennemies. Cosima se leva et offrit à l'explorée le bréviaire de Liszt. Lina avait apporté un bouquet de myosotis et de roses qu'elle mit entre les mains du mort.

Le 3 août de cette même année 1886, les drapeaux arborés en l'honneur du prince héritier Frédéric claquaient dans le vent, mais des voiles noirs enveloppaient les candélabres allumés. Le convoi s'en fut lentement vers le cimetière de Bayreuth, suivi par la famille,

un groupe de soixante élèves, un flot d'admirateurs.

Le grand-duc Charles-Alexandre avait offert la crypte de la maison de Saxe-Weimar. Cosima refusa. Elle déclina également la proposition de la ville d'Eisenach, qui désirait ensevelir, au pied de la Wartburg, dans la chapelle vouée à sainte Elisabeth, le compositeur de sa légende.

Les Franciscains de Pest demandèrent à leur tour les cendres du tertiaire. Enfin ses amis hongrois s'adressèrent à sa fille pour obtenir la translation des glorieuses dépouilles en terre natale.

Cosima se déclara prête à accorder son consentement à condition que les deux Chambres du Parlement hongrois décident la translation des cendres à l'unanimité. Pourtant il n'y eut point de vote et encore moins d'unanimité.

Des préoccupations politiques avaient dicté cette attitude. Un autre illustre vieillard, Kosuth, l'adversaire irréductible des Habsbourg, ne vivait-il pas à Turin? A sa mort, les funérailles nationales de Liszt ne pouvaient manquer d'être invoquées à titre de précédent et causer de graves embarras au gouvernement.

En vain le fameux écrivain Jokai, le musicien Abranyi déployèrent la plus chaleureuse éloquence. Le temporel l'emporta sur l'éternel. La proposition fut déferée à l'une de ces entreprises de pompes funèbres parlementaires appelées commissions. Le dossier de Liszt dort aujourd'hui encore dans ses cartons.

A Rome, la princesse apprit la funeste nouvelle, entourée de piles de livres et de flacons de médicaments. Elle essuya une larme de ses yeux rougis, puis s'écria : « Il est plus heureux dans les régions plus hautes, divines, qu'ici-bas où l'on l'encensait et le méconnaissait ! »

Liszt l'avait instituée sa légataire universelle.

De son lit de douleur, Caroline disposa des meubles et des objets familiers du défunt. Elle dressa la nomenclature des amis auxquels elle offrait en souvenir les humbles témoins de cette grande vie. Par la suite, une partie considérable de ces reliques allait entrer au *Musée Liszt*, à Weimar.

Malheureusement, la princesse oublia les livres, — pourtant les seuls objets auxquels avait tenu le défunt. Les chers compagnons de sa pensée furent empilés dans des cor-

beilles de blanchisseuse et vendus au poids.

Dans une obscure boutique des boulevards de Budapest, enfoui entre des livres scolaires et des romans policiers, l'auteur de ces lignes a eu la bonne fortune de mettre la main sur *Le Dante* du maître. C'est l'édition bilingue — le texte italien traduit en vers par Louis Ratisbonne — publiée par Michel Lévy en 1856. Ces volumes de peu d'apparence sont usés. N'appartenaient-ils pas à un homme qui faisait du Dante sa lecture quotidienne?

La princesse ne devait survivre que peu de mois à son ami.

Le 12 mars 1887, le cardinal Hohenlohe célébrait son service funèbre à *Santa Maria del Popolo*, l'antique église où allait s'agenouiller jadis Lucrece Borgia. Caroline, avant de fermer les yeux, avait exprimé le désir d'être enterrée aux sons du *Requiem* de Liszt. Elle dort en terre vaticane, au milieu du petit cimetière allemand voisin de Saint-Pierre.

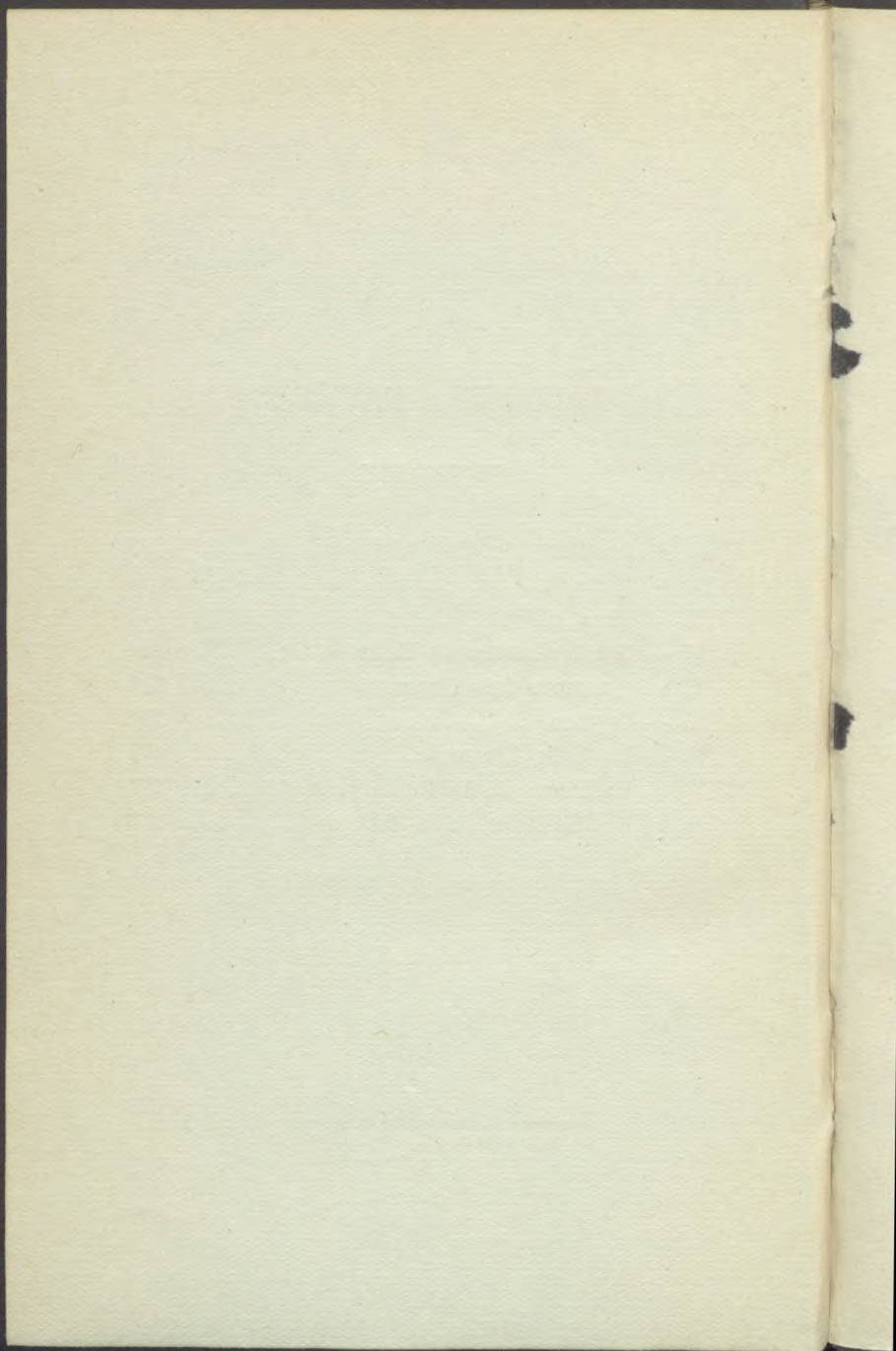
Le jour du Jugement, ses colères, ses cigares, ses in-folios, l'orgueil de sa science imaginaire, pèseront moins dans la balance que les minces flacons de jus d'asperges, témoignages grotesques et touchants de la flamme inextinguible de l'ancien amour. Comment

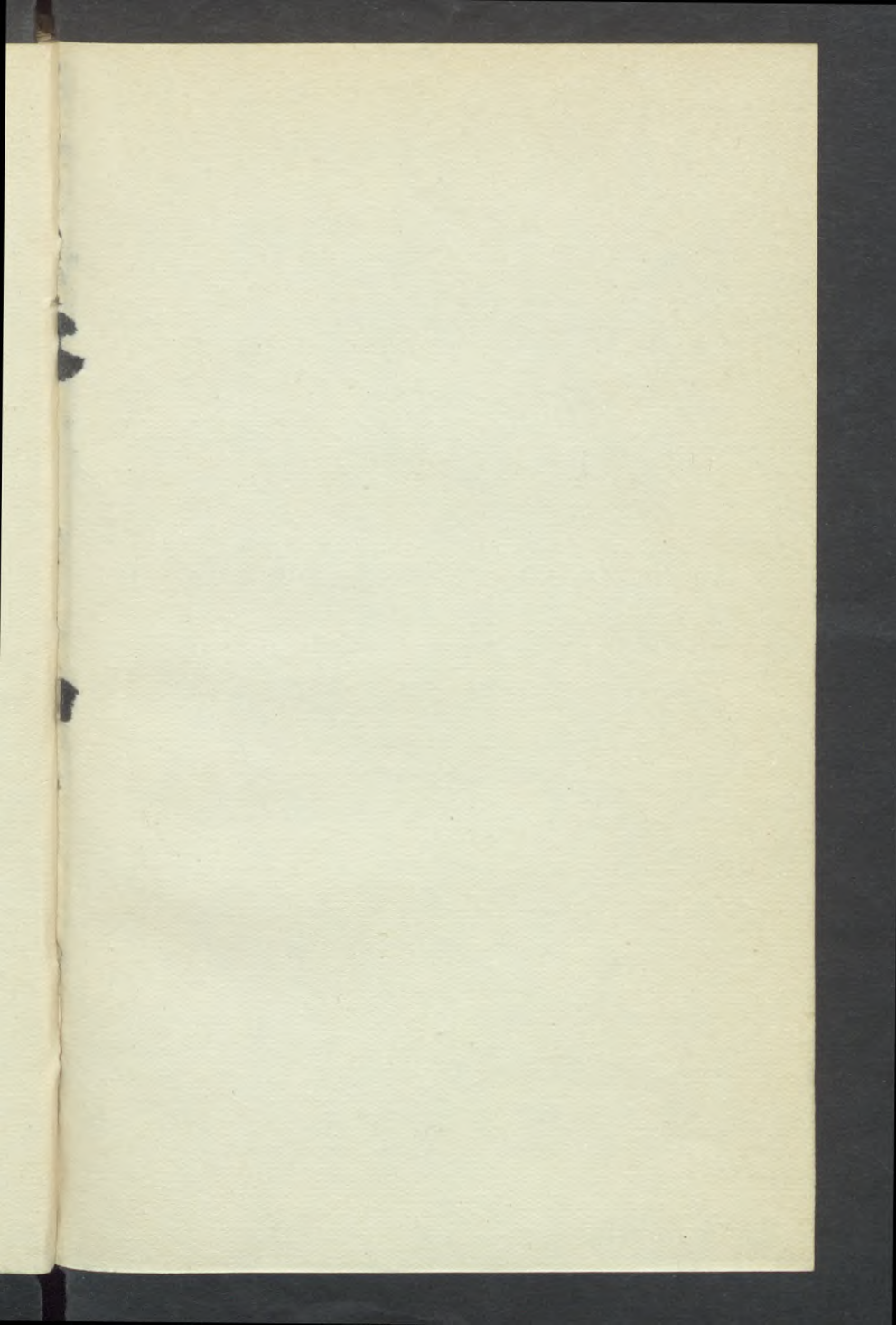
pourrait-on douter que Dieu ne prenne par la main, pour la conduire tout droit dans son Paradis, la vieille pédante dont le grand cœur ne battit jamais que pour Liszt?

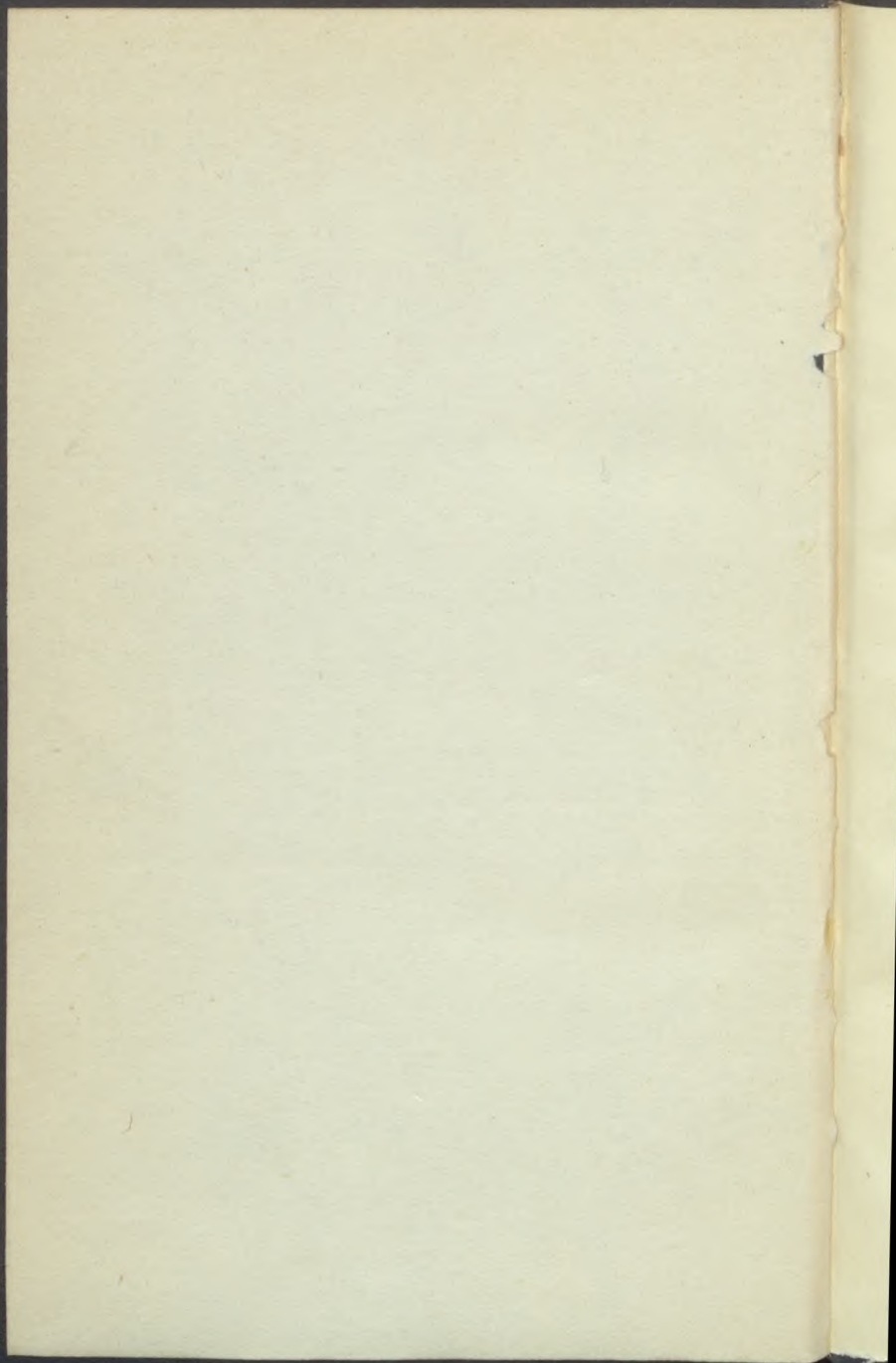


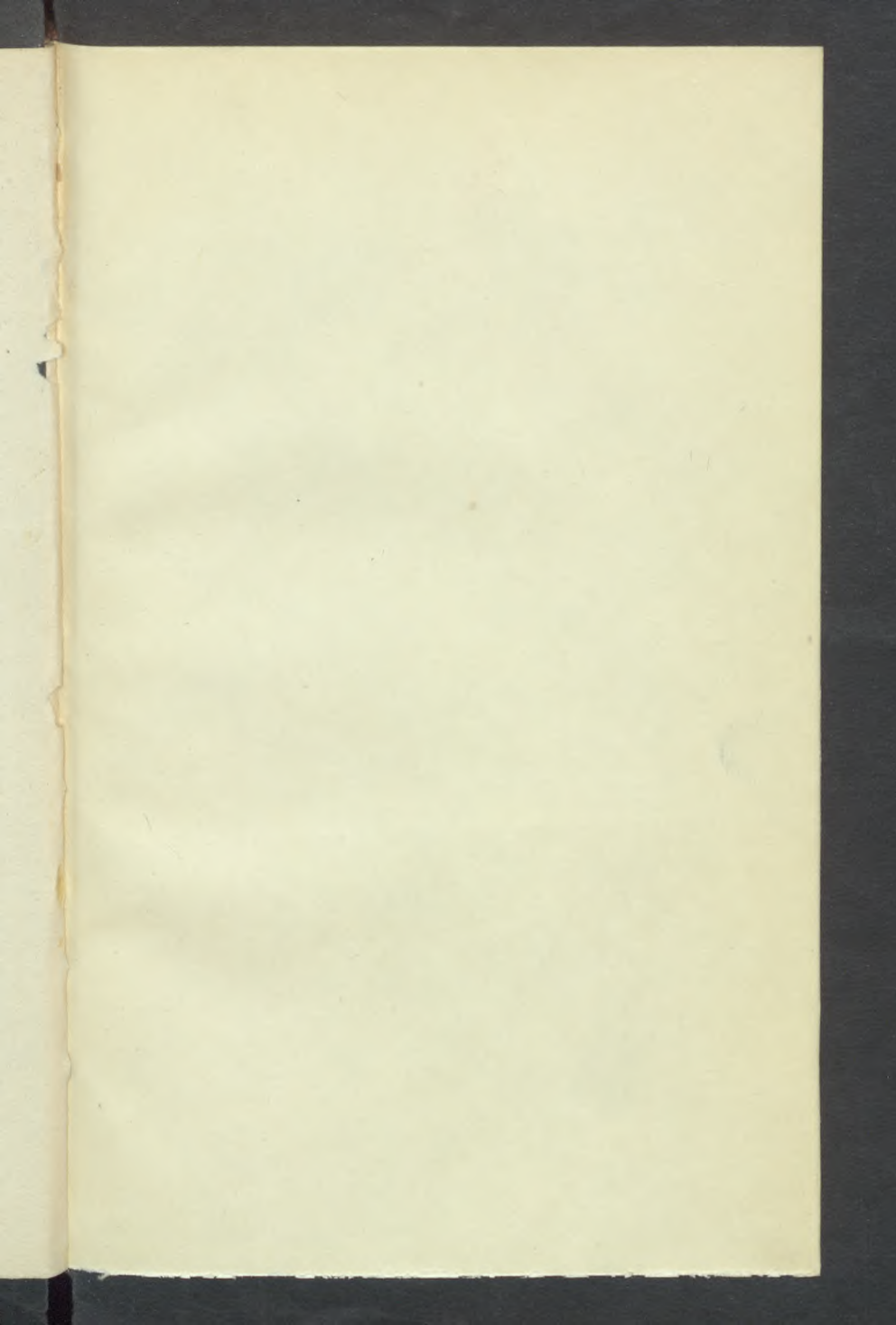
TABLE DES MATIÈRES

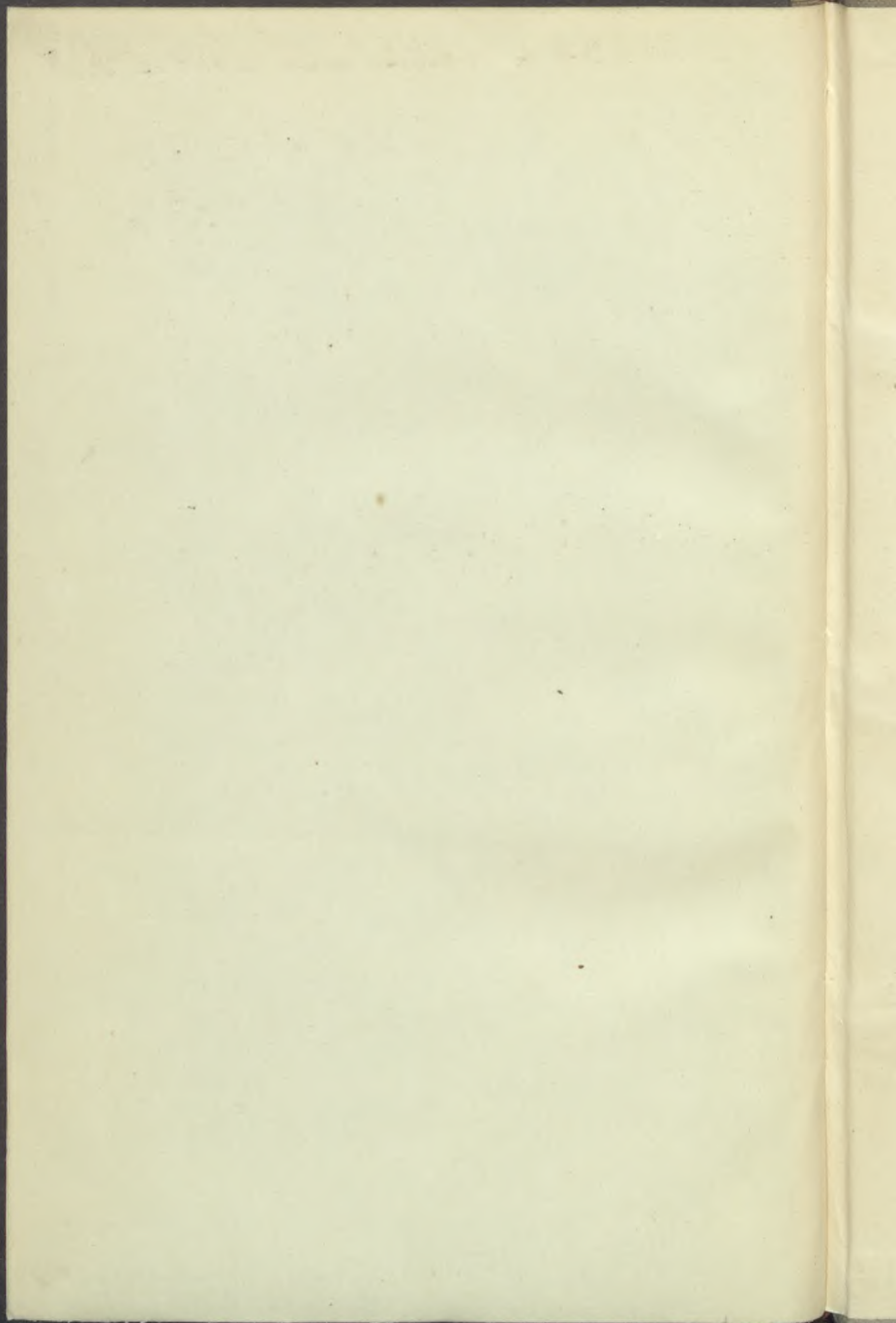
I. — La Bergerie de Doborjan.....	7
II. — Paris	20
III. — Mme d'Agoult	43
IV. — Sur les routes de l'Europe.....	87
V. — Quarante fois Quarante	121
VI. — Orphée	136
VII. — La Ville Eternelle.....	173
VIII. — La Place de la Poissonnerie.....	193
IX. — Le Roi Lear de la Musique.....	228

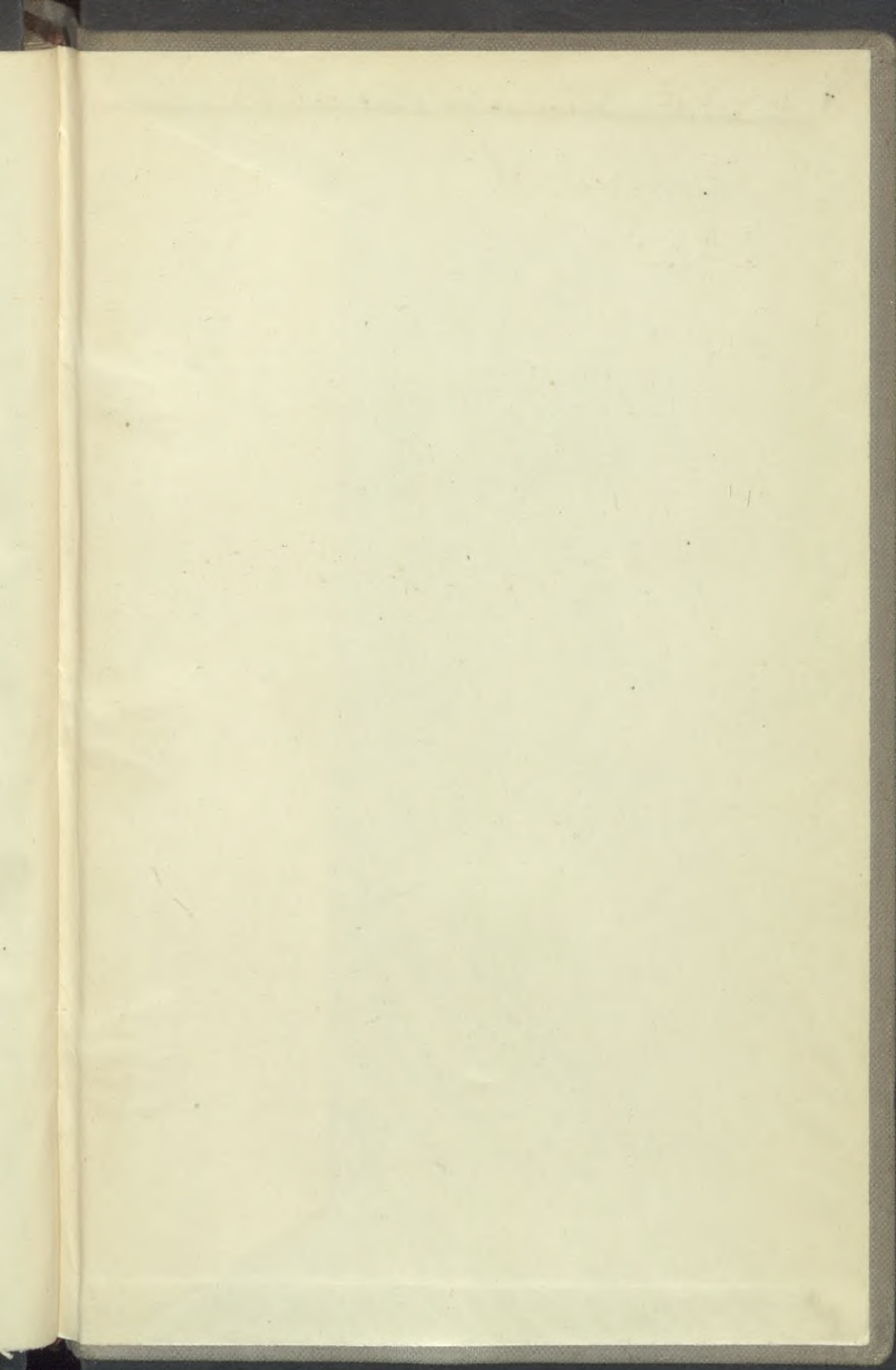


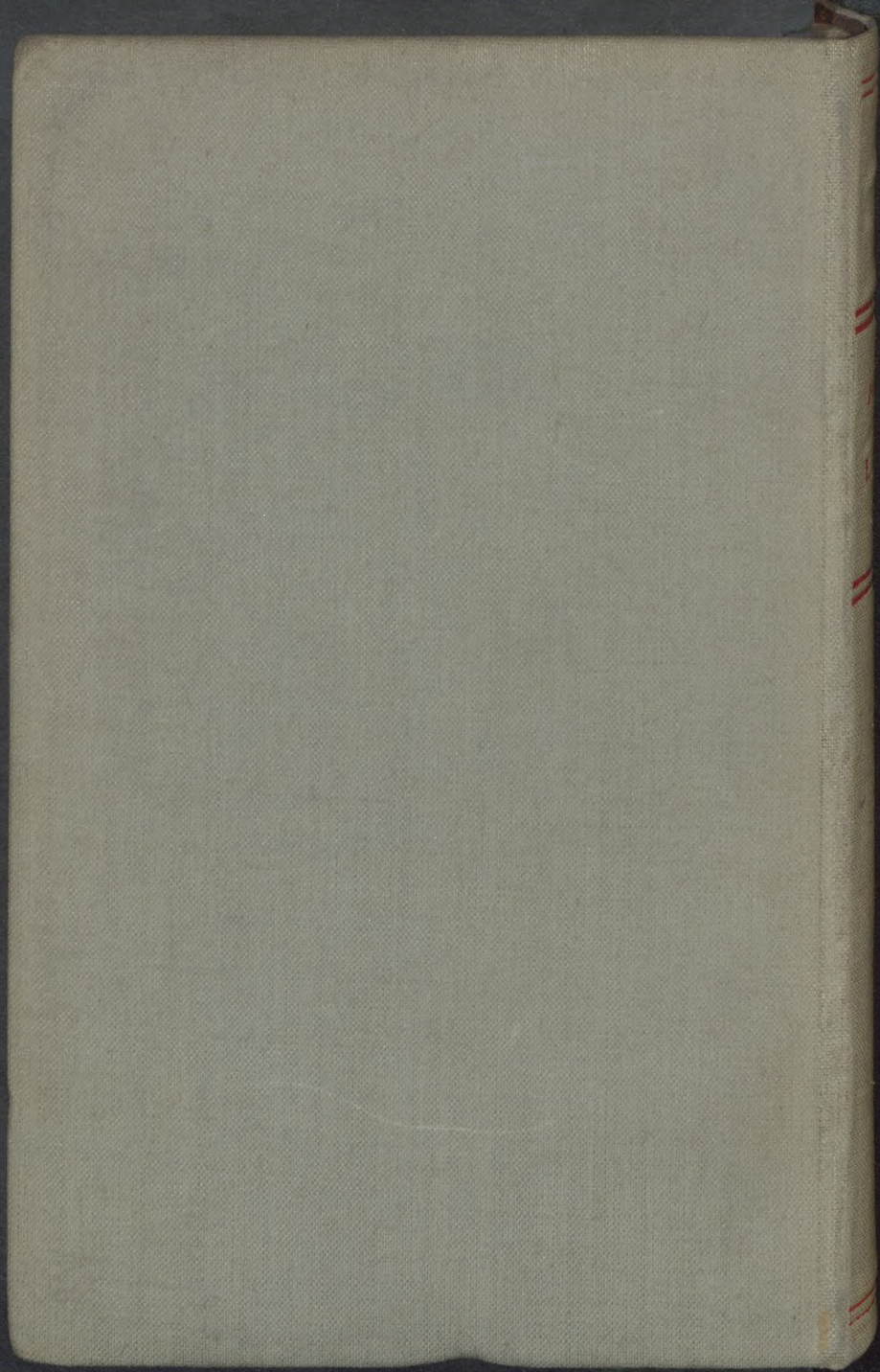












HEVESY

LIST